

---

## **Auteurs de violences conjugales - approche psychodynamique du vécu subjectif**

**Auteur :** Bellaire, Cyrielle

**Promoteur(s) :** Naziri, Despina

**Faculté :** Faculté de Psychologie, Logopédie et Sciences de l'Éducation

**Diplôme :** Master en sciences psychologiques, à finalité spécialisée en psychologie clinique

**Année académique :** 2021-2022

**URI/URL :** <http://hdl.handle.net/2268.2/15308>

---

### *Avertissement à l'attention des usagers :*

*Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.*

*Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.*

---



# Auteurs de violences conjugales

## Approche psychodynamique du vécu subjectif

Mémoire présenté par Cyrielle Bellaire

*En vue de l'obtention du grade de Master en Sciences Psychologiques,  
à finalité spécialisée en Psychologie Clinique de l'Adulte*

Sous la direction de Madame **Despina Naziri**

Lecteurs : Madame **Laetitia Di Piazza** et Monsieur **Pascal Coquiart**

## Remerciements

*Je remercie Madame Despina Naziri d'avoir accepté de m'encadrer et de promouvoir ce mémoire malgré les difficultés évidentes que mon sujet de recherche impliquait. Merci pour vos conseils et merci de m'avoir encouragée à intensifier mes démarches de recrutement lorsque je voulais baisser les bras.*

*Je remercie Madame Monica Bourlet pour sa présence et ses précieux enseignements tout au long de mon cursus.*

*Merci également à Kevin Goffart sans qui je n'aurais peut-être jamais pu apprécier l'approche psychodynamique à sa juste valeur. Merci pour nos échanges inspirants et les heures de patience lors desquelles tu as su me partager ton amour pour la psychanalyse.*

*Je remercie Madame Laetitia Di piazza d'avoir marqué son intérêt pour mon projet de mémoire, et Monsieur Pascal Coquiart pour sa toute particulière disponibilité à mon égard. Merci d'avoir accepté d'être lecteurs de ce mémoire.*

*Je tiens à remercier tous les professionnels qui ont eu la gentillesse et la générosité de m'accorder du temps et de me guider dans mes recherches. Un merci tout particulier à Madame Florence Jacquet, Madame Anne-Françoise Grosjean et leurs collègues des Maisons de Justice.*

*Merci à Kevin et Steph pour notre trio d'enfer. Vous avez rendu plus belles ces années d'études.*

*Je tiens aussi vivement à exprimer ma reconnaissance et ma gratitude à ma famille. Je remercie mes parents, ma marraine et mon compagnon, qui, bien en amont, m'ont permis de reprendre des études et de poursuivre cette formation en psychologie clinique.*

*Je remercie également mes beaux-parents pour leur soutien et leur investissement dans mes recherches de participants.*

*Je remercie mon compagnon Julien et ma fille Alice pour la gaité, l'amour et la légèreté qu'ils m'apportent au quotidien.*

*Et enfin, je souhaite remercier mes participants pour leur confiance et leur partage.*

*Merci.*

# Table des matières

<b>INTRODUCTION</b> .....	<b>5</b>
<b>I. PARTIE THÉORIQUE</b> .....	<b>7</b>
A. MISE EN CONTEXTE .....	7
1. <i>Cadre légal et sociétal</i> .....	7
2. <i>Les masculinités</i> .....	9
B. REVUE DE LA LITTÉRATURE SCIENTIFIQUE D'ORIENTATION PSYCHODYNAMIQUE .....	10
1. <i>Une relation carencée à la mère et/ou un vécu de traumatisme dans l'enfance</i> .....	11
2. <i>Des fragilités psychologiques</i> .....	12
Une faible estime de soi et des assises narcissiques vulnérables .....	12
Un attachement insécuré et une dépendance affective .....	13
3. <i>Des enjeux inconscients dans la violence conjugale</i> .....	14
Réactualisation de la relation à l'objet primaire et tentatives de réparation des blessures .....	14
La violence, une défense ou une tentative de reprendre le contrôle .....	15
Angoisse de perte et emprise .....	16
Angoisse d'intrusion et déprise .....	17
4. <i>Une influence culturelle</i> .....	17
5. <i>Auteur et victime de violences conjugales : un fonctionnement similaire ?</i> .....	18
<b>II. PARTIE PRATIQUE</b> .....	<b>19</b>
A. MÉTHODOLOGIE.....	19
1. <i>Nos questions de recherche</i> .....	19
2. <i>Le recrutement</i> .....	22
3. <i>Réflexion sur notre méthodologie</i> .....	24
4. <i>Notre échantillon</i> .....	25
5. <i>La récolte du matériel</i> .....	26
6. <i>L'analyse de contenu</i> .....	28
Les analyses de cas .....	28
L'analyse transversale .....	29
B. LES ANALYSES DE CAS .....	29
1. <i>Monsieur Quevrin</i> .....	29
Contexte :.....	29
Faits de violence : .....	31
Analyse : .....	31
Résumé : .....	42
2. <i>Monsieur Wauthier</i> .....	44
Contexte :.....	44
Faits de violence : .....	45
Analyse :.....	45

Résumé :	53
3. <i>Monsieur Idri</i> .....	55
Contexte :	55
Faits de violence :	57
Analyse :	57
Résumé :	65
4. <i>Monsieur Bianchi</i> .....	68
Contexte :	68
Faits de violence :	69
Analyse :	70
Résumé :	78
C. ANALYSE TRANSVERSALE.....	80
Quelles représentations de la femme l’auteur de violences conjugales a-t-il développées ?.....	81
Quel est le vécu et quels sont les affects de l’auteur de violences conjugales dans le cadre de la relation de couple ?.....	84
Comment la violence est-elle vécue par l’auteur de violences conjugales et quel rôle joue-t-elle ?.....	88
<b>III. LIMITES .....</b>	<b>93</b>
<b>IV. CONCLUSION.....</b>	<b>95</b>
<b>V. BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>98</b>

## Introduction

La violence conjugale est un phénomène resté longtemps occulté. Il est pourtant étendu et dévastateur (Romito & Crisma, 2009) et touche toutes les catégories sociales et toutes les cultures (Manseur, 2004). Les données relevées en 2020 révèlent que 35% des femmes dans le monde ont subi au moins une fois des violences de la part d'un partenaire intime (ONU femmes, 2020 ; Organisation mondiale de la santé [OMS], 2021).

Selon l'OMS (2021), « la violence au sein du couple se réfère [...] à tout comportement qui, dans le cadre d'une relation intime [...] cause un préjudice d'ordre physique, sexuel ou psychologique, ce qui inclut l'agression physique, les relations sexuelles sous contrainte, la violence psychologique et tout autre acte de domination. »

C'est seulement à la fin du 20<sup>e</sup> siècle que la première loi visant à combattre la violence au sein des couples est introduite. Auparavant, les violences conjugales étaient considérées comme relevant de la sphère privée et le procureur du Roi ne pouvait être requis sans l'autorisation du mari, chef de famille.

La violence conjugale est enfin un fait reconnu. Ces vingt dernières années, l'intérêt pour le sujet s'est bien développé et de nombreuses études ont été menées. Nous avons pu constater lors de nos recherches combien les infrastructures venant en aide aux victimes de violences conjugales sont diverses et nombreuses.

A contrario, en Belgique, un seul et unique service d'aide et de prise en charge psychologique est mis à disposition des auteurs de violences conjugales. Il existe différents services d'aide sociale aux justiciables mais force est de constater que tous les justiciables y sont reçus et pris en charge, excepté les auteurs de violences conjugales qui sont, eux, tous renvoyés vers l'ASBL Praxis<sup>1</sup>, comme isolés du reste du monde.

Dans la littérature scientifique également, les auteurs de violences conjugales semblent être les laissés pour compte. La plupart des recherches sur les violences sont analysées depuis la perspective des victimes. Il n'y a que peu de tentatives de décrire et de comprendre la violence avec la perspective de l'agresseur (Rode, 2010).

---

<sup>1</sup> L'ASBL Praxis est l'association de référence en Belgique concernant l'aide aux auteur(e)s de violences conjugales et intrafamiliales. Elle réalise avec eux un travail de responsabilisation en groupe.

Nous pouvons déjà ressentir à travers le peu d'aide dont disposent ces personnes et le peu d'intérêt qu'elles semblent susciter au sein de la communauté scientifique tout le tabou qui semble rester conséquent autour des violences conjugales et surtout, autour de ceux qui les exercent.

Tout au long de notre recrutement, qui fut long et laborieux, nous avons été amenée à rencontrer différents professionnels du monde psychosocial d'abord, judiciaire ensuite, et nous devons bien admettre que nous avons parfois été déconcertée, au travers de nos discussions, du jugement qui pouvait être porté sur ces personnes, le plus souvent des hommes, auteurs de violences sur leur compagne. La prise de position en faveur de la victime, que bien sûr nous pouvons concevoir, tend à limiter l'intérêt qui peut être porté aux auteurs et aux raisons qui peuvent les mener à exercer l'emprise et la violence. Notre volonté de tenter d'appréhender leur vécu subjectif de la violence et l'éventuelle souffrance que nous pensions pouvoir y être liée, a parfois pu être mal perçue et nous a même valu quelques remarques condescendantes ou désagréables.

Pourtant, nous restons persuadée qu'une meilleure compréhension de la dynamique à l'œuvre chez l'auteur peut permettre une meilleure prise en charge des violences conjugales dans leur totalité. S'intéresser à l'auteur, c'est s'intéresser en quelque sorte à la base du problème, c'est chercher à apporter des solutions pour éviter la récurrence et permettre au couple de perdurer ou de mieux vivre car souvent, les membres du couple souhaitent rester et fonctionner ensemble. Mieux encore, une meilleure compréhension de cette dynamique pourrait également apporter des solutions permettant aux professionnels d'agir en amont et de prévenir l'émergence de la violence. Bien sûr, apporter une aide à la victime est également nécessaire, cela n'est pas remis en question.

Dans le cadre de notre projet de recherche, bien que la violence conjugale puisse également être exercée par les femmes, nous avons choisi de porter notre intérêt uniquement sur les hommes qui exercent la violence dans leur couple, et uniquement lorsque cette violence a lieu à l'encontre d'une partenaire féminine. En outre, bien que les violences conjugales prennent vie dans un couple et soient donc inévitablement le fruit d'une dynamique entre les deux partenaires, un agresseur et une victime, dans ce travail, nous nous intéresserons uniquement au point de vue et au vécu du partenaire violent.

Notre objectif est donc de réaliser une approche psychodynamique du vécu subjectif des hommes qui se montrent violents dans leur couple. Notre volonté est de donner la parole à ces hommes pour tenter de comprendre comment et pourquoi la violence est exercée, et surtout, comment elle est vécue de leur point de vue.

Sans prétendre que nos données pourront être généralisées, nous pensons que grâce à la rencontre et aux témoignages de nos participants, notre étude va nous permettre d'explorer une nouvelle dimension de la problématique des violences conjugales.

## I. Partie théorique

### A. Mise en contexte

#### 1. Cadre légal et sociétal

Nous pensons qu'avoir un bref aperçu des aspects légaux et sociétaux des violences conjugales en Belgique à l'heure actuelle peut nous aider à mieux comprendre le phénomène de la violence conjugale et ainsi, permettre une lecture plus éclairée de la suite de ce travail.

Au niveau légal, la violence au sein du couple est un fait punissable depuis le 24 novembre 1997. La loi Lizin visant à combattre la violence au sein du couple prévoit en effet désormais que la victime puisse requérir le Procureur de Roi en cas d'agression par l'époux ou la personne avec laquelle elle cohabite et entretient une relation affective et sexuelle durable. Et les peines prévues par le code pénal en cas de coups et blessures volontaires sont doublées dans le cadre des violences conjugales (Criscenzo, 2016).

Depuis le 28 janvier 2003, la loi vise également à attribuer le logement familial au conjoint victime d'actes de violence physique de la part de son partenaire. Cependant, cette loi ne s'applique pas aux violences verbales et psychologiques, et, pour obtenir le droit de jouissance du logement familial, la victime doit pouvoir démontrer l'existence de violences suffisamment importantes, volontaires et non provoquées par la victime elle-même (Criscenzo, 2016).

Enfin, la loi du 15 mai 2012 prévoit en outre l'interdiction temporaire de résidence en cas de violence domestique. Cette loi permet au Procureur du Roi d'interdire au conjoint violent de s'approcher du domicile conjugal pendant 10 jours, sans que la violence ne doive être prouvée par la victime. Cette interdiction pourra ensuite être levée ou prolongée de 3 mois lors de l'audience avec le juge de paix (Begon, 2013).

La définition officielle de la conférence interministérielle belge de 2006 reprend les différents types de violences conjugales qui peuvent être commises : « *Les violences dans les relations intimes sont un*



*ensemble de comportements, d'actes, d'attitudes de l'un des partenaires ou ex-partenaires qui visent à contrôler et dominer l'autre. Elles comprennent les agressions, les menaces ou les contraintes verbales, physiques, sexuelles, économiques, répétées ou amenées à se répéter portant atteinte à l'intégrité de l'autre et même à son intégration socioprofessionnelle. »*

Elle inclut les violences conjugales dans les violences intrafamiliales : *« Ces violences affectent non seulement la victime, mais également les autres membres de la famille, parmi lesquels les enfants. Elles constituent une forme de violence intrafamiliale. »*

Et enfin, elle englobe la dimension culturelle et sociétale qui est à l'œuvre et même sans doute, à l'origine de l'émergence des violences conjugales : *« Il apparaît que dans la grande majorité, les auteurs de ces violences sont des hommes et les victimes, des femmes. Les violences dans les relations intimes sont la manifestation, dans la sphère privée, des relations de pouvoir inégal entre les femmes et les hommes encore à l'œuvre dans notre société. »*

Cette dimension nous semble particulièrement importante à prendre en compte car elle permet d'avoir une perspective plus globale des violences, et ainsi de prendre conscience que la violence conjugale n'est pas uniquement un phénomène individuel, à appréhender seulement comme une dynamique conjugale entre un homme auteur et une femme victime. Elle est aussi le résultat d'un contexte social et sociétal traversé par l'inégalité des genres et l'idéologie de la domination masculine, qui nourrit nos mentalités et les représentations de genres que nous avons intériorisées depuis toujours. Lorsque nous y regardons de plus près, nous réalisons que nos discours valident la violence à l'encontre des femmes, ou en tout cas, la dédramatisent considérablement au quotidien à travers les blagues sexistes, les films dans lesquels la violence et la domination de l'homme sur la femme sont érotisées et même fantasmées, les chansons à la mode dont les textes sont déshonorants, humiliants pour la femme,... La violence, du moins symbolique (Le Laurain et al., 2018), est normalisée. Et nous sommes finalement presque tous, inconsciemment et involontairement, acteurs de la pérennité de cette normalisation insensée.

Dans ces conditions, nous pouvons déjà nous demander dans quelle mesure certains hommes qui usent d'une certaine forme de violence sont conscients de la violence qu'ils exercent. Et également, les victimes sont-elles toujours conscientes de la violence qu'elles vivent ? Nous pouvons nous demander si leurs comportements ne sont pas le reflet de ce que notre société semble leur donner comme exemple. Notamment, lorsque l'on considère par exemple le succès rencontré par certains rappeurs actuels qui chantent des paroles abominables sur les femmes, nous pouvons imaginer que la violence et le machisme puissent finalement sembler ordinaires ou même « tendance » pour certains hommes, et normaux ou

habituels pour certaines femmes. Le Laurain et al. (2018) ajoutent même que la violence conjugale est parfois perçue comme le signe de l'attachement romantique ou comme une forme d'expression amoureuse. La relation entre les deux phénomènes serait selon eux médiatisée par les idéologies patriarcales encore très présentes dans nos sociétés contemporaines. Les violences conjugales sont à la fois socialement condamnées, à la fois souvent non reconnues comme telles, ou facilement considérées comme légitimes dans trop de situations.

## 2. Les masculinités

Nous utilisons dans les paragraphes précédents des précautions verbales concernant nos hypothèses et questionnements au sujet des auteurs de violences conjugales. Il est en effet dangereux de généraliser nos idées car il apparaît clair dans la littérature scientifique globale, c'est-à-dire en dehors des articles scientifiques d'orientation psychanalytique, et dans le discours des professionnels que nous avons rencontrés, et plus particulièrement ceux du monde judiciaire, qu'il existe différents profils d'auteurs de violences conjugales que nous ne pouvons pas nous permettre d'ignorer. Nous ne souhaitons pas ici lister et décrire tous ces profils, que nos lecteurs pourront plus qu'aisément trouver dans la littérature si telle est leur volonté. Néanmoins ce constat nous mène à penser qu'il pourrait par contre être opportun dans le cadre de notre travail, pour tenter de mieux comprendre les directions de vie que nos participants ont pu choisir d'emprunter, de chercher à comprendre comment un homme se construit et quelles sont finalement les formes de masculinités qui s'offrent à lui et qui vont lui permettre de développer sa personnalité et son rapport aux femmes.

Vuattoux (2013) nous explique en effet qu'il existerait différentes masculinités possibles, bien que toutes semblent tout de même s'être développées autour d'un modèle dominant ayant pris le nom de « *masculinité hégémonique* ». Ce modèle de masculinité aurait été proposé et défini par la sociologue Raewyn Connell comme une configuration de pratiques de genre répondant au problème de la légitimité du patriarcat et garantissant la domination des hommes sur les femmes. L'auteur répertorie aussi la *masculinité complice*, soutenant les valeurs de la domination sans y prendre part concrètement, la *masculinité subordonnée*, comprenant des hommes considérés comme inférieurs en termes de masculinité (décrits par exemple comme efféminés), et la *masculinité marginalisée*, composée d'hommes dépendants de la domination ou socialement privés de pouvoir de domination. En d'autres mots, il n'y aurait pour les hommes que peu de trajectoires de vie valorisées aux yeux de la société, toutes les formes de masculinité différant de la masculinité dominante de la domination étant socialement plutôt clairement perçues comme secondaires ou même dégradantes. Ce modèle de masculinité semblant donc s'imposer aux hommes comme

unique alternative pour être considéré par leurs pairs, et ainsi, influencer considérablement, si pas entièrement, leur construction identitaire.

Le seul modèle socialement valable, semble-t-il, étant une image de l'homme dominant et de la femme dominée, nous pouvons commencer à concevoir comment peuvent se construire des rapports homme-femme pouvant voir émerger la violence. L'exercice de la violence, d'autant plus par la force étant donné les différences physiques existant bien souvent entre les hommes et les femmes, permet en effet inévitablement à l'homme d'asseoir sa position dominante.

Néanmoins d'après cette analyse, tous les hommes seraient concernés par les idées traditionnelles, héritées du patriarcat, de ce que devrait socialement être la masculinité. Pourtant, et fort heureusement, tous les hommes ne se montrent pas violents dans leur couple. D'autant plus, nous pensons pouvoir dire que de nos jours, les mentalités changent et d'autres formes de masculinités semblent être de mieux en mieux acceptées et parfois, dans certains milieux, nous pouvons affirmer que ces nouvelles formes de masculinités sont même glorifiées. Nous pouvons donc continuer à nous questionner concernant les raisons qui peuvent pousser un homme à devenir violent à l'encontre de sa compagne de vie, à nous demander ce qui différencie un homme qui, encore actuellement, préfère correspondre et s'identifier à une forme de masculinité prônant la domination et la violence, d'un homme qui se permet et qui ose adopter une autre forme de masculinité.

Eric Macé, sociologue s'intéressant actuellement aux auteurs de violences conjugales, nous donne des éléments de réponse dans une interview menée par Sophie Tardy-Joubert (2020). Il affirme que nous ne vivons en effet plus dans une société patriarcale, mais dans une société égalitaire. Se mettre en couple aujourd'hui ne devrait plus être associé au maintien d'un rôle bien spécifique pour chacun des partenaires. Ce sont la négociation et les compromis qui sont supposés être au cœur de la relation de couple. D'après le sociologue, la violence apparaîtrait chez certains hommes comme un moyen de contourner ces nouvelles façons d'être en couple et de rétablir l'asymétrie des rapports entre les hommes et les femmes. Les violences ont lieu parce que les hommes ne peuvent justement plus compter sur le support du patriarcat pour légitimer leur prise de pouvoir.

## B. Revue de la littérature scientifique d'orientation psychodynamique

Après cette brève mise en contexte des violences conjugales dans nos sociétés occidentales et contemporaines, et avant de nous lancer dans l'aventure de chercheur sur le terrain, nous avons souhaité explorer la littérature afin d'approfondir nos connaissances et ainsi, appréhender la problématique à partir

de supports théoriques solides qui nous permettront d'ailleurs et avant tout de construire nos questions de recherche et les thématiques à partir desquelles nous mènerons ensuite nos entretiens.

Aussi, notre volonté étant principalement de chercher à comprendre ce qui peut prendre vie à l'intérieur de celui qui choisit d'user de la violence sur sa partenaire de vie, de comprendre comment ce phénomène de violence naît et grandit à l'intérieur de cette personne, pour ensuite exploser sur cet autre qui partage sa vie, il nous a semblé pertinent et même essentiel de choisir d'explorer plus précisément la littérature d'orientation psychodynamique pour tenter de trouver des réponses à nos questions.

Avant d'entamer cette revue de littérature, nous souhaitons préciser au lecteur que nous avons choisi de nous concentrer principalement sur le vécu et la perspective des hommes auteurs de violences conjugales. Nous faisons de temps en temps référence aux femmes victimes de ces violences, mais presque uniquement lorsque nous retrouvons des similitudes dans leur fonctionnement psychique que nous jugeons intéressantes de mettre en lumière. Il nous importe de souligner que ce choix ne signifie en aucun cas que nous pensons que les femmes ne puissent pas elles-mêmes se montrer violentes envers leur partenaire. Il en va de même concernant la place et le point des vues de ces femmes victimes et partenaires de nos sujets de recherche, ou encore, de leur rôle de victime dans la dynamique conjugale pouvant mener à l'émergence de la violence. Nous leur accordons tout autant d'importance, mais ce n'est pas ici ce que nous avons choisi d'étudier.

### 1. Une relation carencée à la mère et/ou un vécu de traumatisme dans l'enfance

Lors de nos recherches sur les auteurs de violences conjugales, nous avons retrouvé une notion principale ressortant de tous les articles de la littérature et semblant notamment être à l'origine de toutes les blessures dont souffrent ces hommes, souffrance qui les mèneraient ensuite à exercer la violence dans leur couple, mais également pour certains, dans tous les domaines de leur vie. Cette notion est la relation défailante à l'objet primaire.<sup>2</sup>

Razon (2020) nous explique en effet que l'expérience relationnelle à l'objet primaire semble ne pas avoir été optimale, insuffisamment sécurisante chez la plupart des auteurs de violences conjugales. Il apparaît que la mère se serait montrée imprévisible, trop présente ou trop absente, trop protectrice ou trop autoritaire, et surtout insuffisamment contenante et sécurisante pour permettre au sujet de pouvoir s'en séparer sans crainte d'un effondrement psychique. Quadros de Lima Stenzel & Saraiva de Macedo Lisboa (2019) parlent même d'un vécu d'impuissance et de violence dans l'enfance. Or, comme ces auteurs le mentionnent en se

---

<sup>2</sup> Le terme « objet primaire » faisant ici référence à la notion de mère.

référant à la théorie de la relation d'objet, le type de relation que l'on construit avec l'objet d'amour primaire dans l'enfance détermine le type de relations que l'on établira à l'âge adulte. Elles se réfèrent ensuite également à Freud pour ajouter que le manque d'amour dans les premiers jours de la vie produit une cicatrice narcissique difficile à réparer.

Une relation défailante à la mère ou une histoire marquée par des situations traumatisantes dans l'enfance peuvent donc être à l'origine de l'apparition de nombreux symptômes à l'âge adulte. Scantamburlo et al. (2013) citent les expériences de l'enfant avec sa mère et les dysfonctionnements familiaux ou situations traumatisantes telles que la maltraitance, les agressions sexuelles, le deuil ou la maladie, comme étant des facteurs prédisposant au développement de nombreuses difficultés identitaires et sociales. Ce type d'expériences, s'il n'est pas suffisamment contenu par un objet maternant, peut en effet perturber le développement psychique et altérer de manière irréversible le fonctionnement au niveau de l'attachement et de la réponse au stress. Ils peuvent altérer l'estime de soi et favoriseraient la constitution d'un terrain de vulnérabilité face à la dépendance affective, terrain propice au développement de relations interpersonnelles malsaines aboutissant à la violence.

## 2. Des fragilités psychologiques

A la suite de cette expérience relationnelle précoce carencée, les auteurs de violences conjugales semblent souffrir de différentes fragilités psychologiques, chacune pouvant donner une explication partielle des raisons pour lesquelles la violence peut éventuellement émerger à un moment donné dans la relation de couple. Ferraty-Giacardi & Delbreil (2017) soulignent des caractéristiques chez le partenaire violent telles que l'immaturation affective, l'impulsivité, les défaillances narcissiques, la dépendance ou les carences affectives et éducatives, dont les différentes combinaisons et degrés de sévérité permettraient, selon eux, de distinguer différents profils d'hommes violents. Nous allons ci-dessous développer les principales caractéristiques retrouvées chez la plupart des hommes qui se montrent violents dans leur couple.

### *Une faible estime de soi et des assises narcissiques vulnérables*

Il apparaît tout d'abord dans la littérature que l'une des principales conséquences de la relation carencée à l'objet primaire soit la vulnérabilité des assises narcissiques du sujet et la faible estime de soi qu'elle implique. D'après Ferraty-Giacardi & Delbreil (2017), la combinaison de ces deux caractéristiques permettrait de prédire l'agression dans la violence conjugale. Une découverte qui permet d'appréhender les

comportements agressifs comme une défense face à la perception d'une évaluation négative de la part de l'autre.

Jeammet (1997) explique en effet que les assises narcissiques d'un sujet ne peuvent se constituer qu'à partir de la relation d'objet. Lorsque cette relation objectale fait défaut, les assises narcissiques se constituent non plus avec et par l'objet mais contre celui-ci. L'auteur poursuit en disant que chez l'homme ayant des assises narcissiques fragiles, l'investissement dans une relation de couple ferait naître des conflits intrapsychiques ingérables pour le Moi. Dans ces conditions, la relation à autrui serait ressentie comme une menace pour l'intégrité du Moi. En se laissant aller au désir et à l'amour pour l'autre, le sujet craindrait de donner à cet autre un pouvoir sur lui et sur son identité. La violence constituerait alors un moyen de renverser ce que le sujet craint de subir et de reprendre le contrôle, en exerçant sur un élément extérieur, vécu comme responsable de tout affect, une maîtrise toute-puissante qu'il ne parvient pas lui-même à appliquer à ses émois internes.

Le même auteur précise en outre que la violence elle-même est source de souffrance pour celui qui l'exerce. Il définit la violence comme étant ce qui fait violence au Moi. La violence serait étrangère au Moi et lorsqu'elle fait effraction dans le Moi, le sujet se sent dépossédé de lui-même. La violence est donc destructrice pour l'objet mais également pour le sujet. Ferraty-Giacardi & Delbreil (2017) parlent de réaction incontrôlable à la pulsion. Ce que Quadros de Lima Stenzel & Saraiva de Macedo Lisboa (2019) viennent appuyer en ajoutant que la capacité de contrôle des pulsions agressives serait en effet altérée chez le sujet narcissique.

Selon Quadros de Lima Stenzel & Saraiva de Macedo Lisboa (2019), ce serait également la blessure narcissique qui influencerait le choix du partenaire et qui justifierait la violence. Le choix marital serait inconsciemment influencé par les relations établies dans l'enfance. Les auteurs expliquent que lorsque la blessure narcissique est trop intense, la capacité d'aimer est impossible et l'égoïsme submerge l'appareil psychique. Le choix amoureux est alors narcissique et orienté dans l'unique but de combler le vide et le manque laissés par l'objet d'amour primaire. Ce choix d'objet narcissique cause l'exercice de la violence à l'encontre du partenaire car le besoin de l'autre se transforme en dépendance. Le sujet narcissique recherche la fusion et le contrôle de l'autre et si la fusion n'est pas un succès, l'autre est perçu comme une menace et la violence serait alors le moyen de se protéger de cette menace.

*Un attachement insécurité et une dépendance affective*

Les fragilités suivantes les plus couramment observées chez les auteurs de violences conjugales concerneraient un attachement insécuré et le développement d'une dépendance. Ferraty-Giacardi & Delbreil (2017) insistent sur le rôle de l'attachement dans la problématique de la violence conjugale. Ils pensent en effet qu'un attachement non sécurisant chez l'adulte serait associé à la violence dans le couple. Les mêmes auteurs considèrent également l'homme violent comme dépendant de sa partenaire. Il serait pris dans un fantasme de toute-puissance et jalouserait tous les autres hommes, persuadé que sa femme trouverait chez les autres ce qu'il n'a pas. Pour tenter de réduire son angoisse de perte d'objet, il chercherait alors à dominer et à réduire l'autre, sa partenaire, à l'objet de satisfaction. La frustration de ne jamais complètement y parvenir serait ensuite elle-même génératrice de violence.

Scantamburlo et al. (2013) précisent que la dépendance, contrairement à l'attachement, ne serait pas dirigée vers une personne en particulier. En effet, l'attachement est associé à une relation privilégiée nécessaire au bon développement psychique et c'est lorsque cet attachement est lié par l'insécurité que peut se développer, plus tard, une dépendance qui se traduira par un besoin de s'associer étroitement à une autre personne, quelle qu'elle soit (Renaud, 2001).

Scantamburlo et al. (2013) distinguent différents types de dépendance et, d'après eux, ce serait le taux élevé de dépendance émotionnelle chez le partenaire masculin qui augmenterait la probabilité qu'il abuse physiquement de l'autre membre de la relation. La dépendance émotionnelle serait associée à une peur de l'abandon et du rejet, à des taux élevés de jalousie et de possessivité, et à des difficultés à gérer la colère ou d'autres émotions négatives. Les auteurs suggèrent par ailleurs que, chez les femmes, ce serait la dépendance économique qui contribuerait à l'émergence de la violence domestique.

### 3. Des enjeux inconscients dans la violence conjugale

Parmi nos lectures sur les violences conjugales dans la littérature d'orientation psychodynamique, il nous a semblé retrouver divers éléments semblant mettre l'accent sur les enjeux inconscients qui se jouent à travers les mouvements violents chez les individus qui vivent cette violence au sein de leur couple, tant chez les auteurs que chez les victimes, bien qu'à différents niveaux.

#### *Réactualisation de la relation à l'objet primaire et tentatives de réparation des blessures*

Nous retrouvons tout d'abord dans divers articles scientifiques l'idée selon laquelle les membres d'un couple dans lequel émerge la violence semblent tenter de reproduire ensemble la relation défailante à leur

objet maternel à travers la relation violente, dans une recherche compulsive de réparation de cette relation carencée et des blessures narcissiques qui s'en suivent. Ginolhac & Bourdet-Loubère (2018) expliquent que cette tentative de réparation passerait par une alternance entre des mouvements d'emprise et de déprise, de ruptures et de retours, de moments d'unisson narcissique et de violence séparatrice. Les membres du couple seraient à la recherche de la passion et se sentiraient ensuite envahis par trop de proximité. La violence serait alors comprise comme une attaque contre le lien qui s'établit dans une relation d'interdépendance entre l'homme et la femme.

Dans la même idée, Ferraty-Giacardi & Delbreil (2017) nous disent que le couple peut être envisagé comme un espace qui permettrait à ses membres, dans un transfert permanent, de redéployer dans le présent les impacts non symbolisés de la relation à l'objet primaire. Chacun des partenaires tentant de réparer l'autre dans l'attente d'être lui-même réparé et de combler la faille originaire de ne pas avoir trouvé la reconnaissance de sa propre existence, tant dans le regard maternel que paternel (Razon, 2020). Or, comme le précise Jeammet (1997), de l'investissement transférentiel peuvent naître des contradictions et des conflits intrapsychiques importants et difficiles à contenir. Un transfert trop intense deviendrait alors impossible à maîtriser autrement que par des mouvements violents qui prouvent la puissance.

### *La violence, une défense ou une tentative de reprendre le contrôle*

Ensuite, l'usage de la violence dans le couple est considérablement décrit comme un moyen pour l'auteur de se défendre de ce qu'il perçoit comme une menace pour son intégrité personnelle, physique ou psychique, réelle ou fantasmée, ou encore un moyen de reprendre le contrôle là où il pense être en train de le perdre. Il existe deux théories principales à ce sujet dans la littérature que nous avons explorée.

Selon Jeammet (1997), la violence reflèterait l'éprouvé inconscient de celui qui l'exerce et serait une défense contre la menace ressentie à l'encontre de sa propre identité. La violence permettrait donc d'exercer ce que le sujet craint de subir en menaçant à son tour la subjectivité et l'identité de l'autre. D'après l'auteur, l'agressivité concerne directement l'objet, ce qui préserve le lien, tandis que la violence vise la destruction du lien à l'objet et la négation de sa dimension subjective. La violence apparaîtrait en miroir de la menace ressentie par le sujet et elle lui permettrait d'instaurer brutalement une séparation vis-à-vis de l'autre, ce qui permettrait à l'auteur de cette violence, d'une part, de se protéger de cet autre, d'autre part, de récupérer un sentiment de contrôle de la situation.



Cohen (2018) fait une autre hypothèse selon laquelle les hommes utiliseraient depuis toujours la force et la domination sur les femmes pour se réapproprier leur pouvoir exorbitant de donner la vie. Cette domination serait à la fois réelle et imaginaire, à travers, par exemple, la transmission de différents rites ou mythes, tels que la couvade du père ou encore la naissance d'Athéna de la tête de son père Zeus, mettant en scène le triomphe de la paternité. Il existerait ainsi une rivalité inconsciente autour de la procréation, poussant les hommes à (se) prouver constamment leur supériorité sur les femmes. L'auteur pense que c'est la peur du féminin qui produit le rejet du féminin, mais aussi la rancune. Le pouvoir d'enfanter induit en effet une nécessaire dépendance de l'homme à la femme, qui peut générer l'envie et la haine. L'homme, n'ayant pas d'autre choix que d'être dépendant, préférerait alors maîtriser la femme et lui faire croire que c'est lui l'agent principal de la reproduction. Cette (re)prise de pouvoir serait donc ce dont il est question dans les violences exercées sur le corps des femmes.

En outre, comme l'énonce l'auteur, l'évolution de nos sociétés démocratiques où l'émancipation de la femme, la contraception et l'interruption volontaire de grossesse (IVG) dépossèdent progressivement l'emprise de l'homme sur la fécondité, pourrait également déclencher d'autant plus la rage de l'impuissance et favoriser les passages à l'acte violents.

### *Angoisse de perte et emprise*

Chez certains individus, la relation carencée à l'objet primaire aurait notamment entraîné une difficulté de séparation et une incapacité à tolérer l'absence (Scantamburlo et al., 2013). Le bon objet n'ayant pas pu être intériorisé de façon suffisamment stable, une trop grande distance serait angoissante. Toute séparation de l'objet d'investissement mettrait l'angoisse de perte à l'épreuve et serait vécue par le sujet comme définitive et comme un rejet de sa propre existence. La distance et la séparation pourraient alors particulièrement déclencher un passage à l'acte violent en venant réactualiser un vécu d'abandon et de négligence dans l'enfance. Dans ce contexte, la violence serait exercée pour rétablir la proximité et retrouver une relation sécurisante (Ferraty-Giacardi & Delbreil, 2017). Selon Scantamburlo et al. (2013), la violence exercée serait destinée à mettre l'accent sur la soumission et la vulnérabilité de l'autre ou à renforcer le lien et minimiser la possibilité d'un abandon.

Razon (2020) ajoute que la séparation est insupportable car elle vient signifier la présence d'une angoisse archaïque débordante. Le sujet violent confondant hypothétiquement l'objet, le désir et le moi (Jeammet, 1997) vivrait inévitablement la séparation comme un anéantissement de soi. Razon (2020) rejoint alors la théorie d'une emprise perverse et narcissique exercée par l'homme violent sur sa compagne dont l'objectif

premier serait une tentative de négociation et d'apaisement des angoisses de perte de l'objet. Elle ajoute que la présence psychique même de l'objet serait ressentie par l'auteur de violences conjugales comme une indépendance menaçante. Détruire celui dont la perte est crainte serait pour le sujet une tentative de continuer d'exister.

#### *Angoisse d'intrusion et déprise*

Chez d'autres individus, c'est la trop grande proximité avec l'autre qui serait inconfortable. Dans ce contexte, la violence pourrait être amenée dans le but de rétablir la distance et de nier le désir et la dépendance à l'autre (Ferraty-Giacardi & Delbreil, 2017). Comme le constate Jeammet (1997) dans son institution, le passage à l'acte violent fait régulièrement suite à ce que l'on peut caractériser comme un mouvement de « rapprocher » avec l'équipe soignante. L'objet est exclu parce qu'il est vécu par le sujet comme une menace pour l'intégrité du Moi.

Ginolhac & Bourdet-Loubère (2018) rejoignent ce point de vue en percevant la violence conjugale comme un mouvement de déprise. La rupture et la violence surviendraient brutalement comme un nécessaire éloignement physique et psychique, une fuite de la relation à l'autre dans un repli narcissique d'investissement de soi. Un auto-érotisme négatif se déploierait selon Jeammet (1997) ; des sensations essentiellement somatiques seraient alors recherchées aux dépens de la relation objectale, permettant ainsi au sujet de se sentir exister tout en faisant l'économie des pensées perturbantes liées aux objets.

#### 4. Une influence culturelle

Comme nous avons déjà pu l'évoquer dans le chapitre précédent ayant pour objet la mise en contexte de ce travail sur les auteurs de violences conjugales, la culture aurait aussi une influence importante sur l'émergence de la violence dans le couple. L'approche sociologique mettrait notamment en exergue les schémas de pensées dominants sur les relations hommes-femmes que les auteurs et les victimes de violences conjugales auraient intégré (Ferraty-Giacardi & Delbreil, 2017), et qui, selon Coutanceau (2006), prépareraient les comportements menant à la violence conjugale.

Les différences de rôles entre les sexes contribueraient également à l'expression de la violence. Dans les sociétés occidentales, le comportement dépendant est moins bien accepté chez les hommes que chez les femmes. La culture patriarcale valorise même exagérément la recherche d'autonomie et d'indépendance

(Scantamburlo et al., 2013), ce qui, parallèlement aux mouvements de déprise décrits ci-avant, pourrait pousser les hommes à se protéger en niant leur dépendance à travers l'acte violent.

##### 5. Auteur et victime de violences conjugales : un fonctionnement similaire ?

Au terme de cette revue de la littérature scientifique sur les auteurs de violences conjugales, nous souhaitons souligner l'idée selon laquelle les auteurs et les victimes de la violence conjugale sembleraient s'être construits sur les mêmes bases fragiles, avoir un fonctionnement psychique similaire et viser les mêmes objectifs inconscients à travers la relation de couple. Selon Ginolhac & Bourdet-Loubère (2018) et Razon (2020) chacun des membres du couple dans lequel émerge de la violence semble en effet fonctionner sur un même mode caractérisé par un vécu infantile carencé ayant abouti à une faille narcissique et à une construction identitaire vulnérable, rendant toute séparation de l'objet d'investissement impossible.

Dans les groupes thérapeutiques qu'ils animent, Vasselier-Novelli & Heim (2010) perçoivent le besoin de leurs usagers, auteurs de violences conjugales, de sentir qu'ils ne font qu'un avec leur femme et selon eux, ce besoin, ou ce désir, est entièrement partagé par la compagne. Ils constatent en effet que lorsque l'un des membres du couple tente un mouvement d'éloignement, dans une tentative d'individuation, l'autre se rapproche quasi systématiquement.

Selon Razon (2020), toute la relation semble être construite autour d'un fantasme commun : être tout pour l'autre et que l'autre soit tout pour soi, ou tout à soi. L'autre est objet d'étayage dans une relation anaclitique, type de relation qui favorise un lien de soumission ou de possession exclusif à l'objet, chacun des membres du couple occupant une position complémentaire à l'autre, reproduisant sa relation défailante à l'objet primaire (Ginolhac & Bourdet-Loubère, 2018) et toujours, avec la conviction de pouvoir réparer l'autre tout en attendant d'être lui-même réparé à son tour. D'après Razon (2020), ce serait cette attente et cet espoir qui maintiendrait le couple ensemble.

## II. Partie pratique

### A. Méthodologie

Notre volonté, lorsque nous avons décidé de faire notre mémoire sur les hommes auteurs de violences conjugales, était avant tout de récolter leur témoignage dans toute leur subjectivité. Nous avons nous-même inévitablement des idées préconçues, et d'autant plus après avoir rédigé la partie théorique de ce travail, mais nous souhaitons néanmoins tenter d'appréhender le récit de nos participants sans devoir obligatoirement nous tenir à cette théorie.

Nous souhaitons donc rencontrer ces hommes et leur offrir un espace de parole suffisamment sécurisant pour leur permettre de se sentir en confiance et oser nous raconter non seulement leur parcours de la violence, puisque c'était le sujet premier de la recherche, mais également et finalement surtout, leur vécu autour de cette violence. Nous souhaitons tenter de comprendre la violence en ce qu'elle était une partie du vécu de nos participants, tout entière incluse dans le reste de leur expérience de vie. Nous souhaitons connaître tout ce que nos participants pouvaient, consciemment ou non, penser eux-mêmes pouvoir mettre en lien avec l'émergence de leur violence dans leur vie de couple. Le vécu de nos participants étant finalement le point clé nous permettant de pouvoir tenter d'appréhender leur identité, sans quoi nous pensons que nous n'aurions jamais pu comprendre quoi que ce soit à leur violence.

C'est la volonté de rencontrer nos participants, de pouvoir les écouter librement, les appréhender dans toute leur singularité, leur vérité subjective, de pouvoir prendre le temps d'explorer leur vécu et de chercher à comprendre comment la violence s'est insérée dans leur vie et a pu émerger dans leur couple, au moyen d'une analyse clinique poussée, qui nous a menée à choisir une méthode d'analyse qualitative d'orientation psychodynamique.

#### 1. Nos questions de recherche

Après avoir parcouru la littérature d'orientation psychodynamique existant déjà sur les auteurs de violences conjugales, nous nous sommes basés sur nos nouvelles connaissances théoriques pour élaborer les questions de recherche que nous souhaitons tenter d'approfondir, et qui nous serviraient aussi de grille thématique lors de nos entretiens avec nos participants. Bien que cette littérature ne soit pas particulièrement foisonnante, nous avons cherché à nous dégager au maximum des éléments ayant déjà été attestés. Il nous a par exemple semblé ne plus être nécessaire de nous pencher davantage sur la relation à l'objet primaire

qui dans chacun des articles que nous avons lu était déjà spécifiquement bien décrite comme défailante chez les hommes qui se montrent violents dans leur couple. Il nous a également semblé qu'il avait déjà bien été démontré que ces hommes pouvaient souffrir d'une importante vulnérabilité narcissique. Nous avons donc tenté de nous détacher de ce que nous avons pu découvrir dans nos lectures et nous nous sommes questionnée sur les éléments que nous avons l'impression qu'il pouvait nous manquer ou que nous pensions pouvoir tenter d'examiner plus en profondeur pour peut-être parvenir à mieux comprendre le phénomène de l'émergence de la violence dans le couple.

Tout d'abord, nous nous sommes demandé quelles **représentations de la femme** avait pu développer un homme qui se montre violent dans son couple. En effet, nous savons que la culture environnante, les expériences précoces de la vie et l'éducation que nous recevons ont une influence décisive sur la construction de nos représentations en général. Et nos représentations elles-mêmes ont une influence déterminante sur notre façon de percevoir et d'appréhender le monde, sur nos cognitions et sur nos comportements. Le Laurain et al. (2018) nous disent en d'autres mots que l'idéologie produit les représentations et que la représentation détermine les attitudes et les opinions. Nous nous demandons dès lors s'il est possible que les auteurs de violences conjugales aient pu se construire une représentation bien particulière de la femme, et, si tel est le cas, dans quelle mesure cette représentation conduit à exercer la violence sur la partenaire de vie.

Ensuite, c'est **la question du couple** lui-même que nous avons souhaité aborder. Nous nous demandons comment l'homme qui use de la violence sur sa partenaire de vie peut expérimenter sa relation de couple. Comment se sent-il dans la relation, quels sont les affects que cette relation lui fait vivre, et ces affects peuvent-ils éventuellement être à l'origine de l'exercice de la violence ? Nous nous étonnions en effet de lire chez Jeammet (1997) combien l'homme qui se montre violent dans son couple tend à user de cette violence comme pour se protéger de la menace que l'autre semble représenter pour sa propre intégrité. Dans ces conditions, si vivre une relation amoureuse avec un autre est, pour l'auteur de violences conjugales, porteur d'une telle angoisse, d'une telle souffrance, qu'est-ce qui peut le mener à continuer à rechercher la relation de couple ?

Enfin, nous désirions explorer **la question de l'agir violent**. Nous souhaitions premièrement tenter de saisir ce qui pouvait être ressenti par ces hommes lorsqu'ils se montraient violents avec leur compagne. La violence étant, nous le pensons, ravageuse également pour celui qui l'exerce, nous avons envie de demander à nos participants de nous confier comment ils avaient eux-mêmes vécu leurs propres comportements violents, envers, qui plus est, leur compagne de vie, c'est-à-dire, logiquement, la personne choisie et aimée, ou choisie pour être aimée. Deuxièmement, dans l'idée selon laquelle la violence serait

dommageable pour celui-là même qui l'exerce, nous pensons qu'il y a lieu de réfléchir sur les raisons qui peuvent mener les auteurs de violences conjugales à continuer à exercer cette violence.

En résumé, nous partirons à la recherche de nos participants avec les trois questions de recherche suivantes :

- Quelles représentations de la femme l'auteur de violences conjugales a-t-il développées ?
- Quel est le vécu et quels sont les affects de l'auteur de violences conjugales dans le cadre de la relation de couple ?
- Comment la violence est-elle vécue par l'auteur de violences conjugales et quel rôle joue-t-elle ?

Nous nous rendrons néanmoins rapidement compte, à savoir après notre rencontre avec notre premier participant, qu'il nous serait beaucoup plus difficile que nous le pensions de suivre rigoureusement notre grille thématique. Il était finalement beaucoup plus confortable et bien moins intrusif pour nos participants de pouvoir se raconter le plus librement possible. Et en outre, beaucoup plus révélateur pour nous d'entendre ce dont nos participants souhaitaient nous parler, sans compter les associations qu'ils pouvaient faire entre les différents sujets abordés, lorsque nous leur en laissons l'occasion. Il était à nous de profiter de moments opportuns pour glisser nos questions et éventuellement pour tenter d'orienter nos participants vers les sujets que nous souhaitions approfondir à l'origine, sans que cela ne soit finalement notre priorité absolue. Nous avons alors également compris qu'il nous était nécessaire de considérer au moins a minima la relation aux parents, sans laquelle il nous était finalement impossible de comprendre comment nos participants avaient pu construire leur façon d'être en relation avec les autres, c'est-à-dire leur relation d'objet, et parallèlement donc, de comprendre comment avait pu émerger la violence dans leur couple.

Aussi, nous n'avons au préalable pas pensé à questionner nos participants sur les faits de violences en eux-mêmes, et si la question nous est apparue pendant nos entretiens, nous n'avons pas souhaité la poser de manière directe à nos participants. D'une part, cela nous importait peu de savoir précisément quels actes de violence nos participants avaient commis, car savoir comment la violence avait été exercée ne nous avançait pas, selon nous, dans nos questionnements concernant ce qui au départ avait poussé nos participants à exercer la violence dans leur couple. D'autre part, nous estimions cette question trop intrusive et nous craignions qu'elle puisse entraver la volonté de nos participants à se livrer à nous, se sentant alors plutôt perçus comme auteurs de violences conjugales que comme individus invités à témoigner de leur vécu autour de la violence. Aussi, nous avons fait le choix de laisser nos participants nous en parler librement si tel était leur propre décision.

## 2. Le recrutement

Notre recrutement aura été particulièrement long et fastidieux et nous aurons eu, à maintes reprises, la crainte de ne jamais parvenir à trouver nos participants. Notre souhait est ici d'exposer notre parcours, de la manière la plus brève possible car ce n'est pas l'objet principal de ce mémoire, mais il nous semble tout de même important de mettre en avant l'ampleur des difficultés que nous avons rencontrées pour mener à bien notre projet. À la description de ce parcours suivra une réflexion sur la méthodologie que nous avons choisi d'employer, qui nous aura sans doute desservi et qui peut peut-être en partie expliquer les difficultés que nous avons rencontrées.

Nous pouvons dire que notre recrutement a eu lieu en deux temps. Lorsque nous nous sommes préparée à aller sur le terrain, nous avons prévu de commencer par contacter l'A.S.B.L. Praxis, le service de référence en ce qui concerne l'aide aux auteurs de violences conjugales. Nous avons d'abord contacté le service par courriel électronique, pour nous présenter et pour leur exposer notre recherche et notre souhait de bénéficier de leur soutien et de leur collaboration dans notre démarche de recrutement. Malheureusement, notre demande a rapidement été rejetée. La responsable clinique du service nous a en effet exprimé ses doutes quant au taux de réponses favorables que nous pourrions obtenir au sein de leur A.S.B.L. et, lorsque nous avons proposé de venir présenter notre projet au sein de leur établissement pour accroître nos chances de toucher certains de leurs usagers, nous avons reçu un courrier officiel nous informant qu'à la suite de la crise sanitaire, les professionnels du service Praxis se voyaient surchargés de travail et dès lors, incapables de continuer à répondre aux demandes grandissantes des étudiants.

Bien qu'embarrassée et déjà quelque peu inquiétée par la nouvelle, nous avons vivement continué nos recherches en sollicitant bien entendu notre réseau personnel, et en contactant les autres services auxquels nous avons pensé au préalable. Les centres de santé mentale de Huy, Marche-en-Famenne et Libramont-Chevigny se sont tous malheureusement montrés dans l'incapacité de nous aider, soit parce qu'ils ne travaillent tout simplement pas avec la population que nous recherchions, soit parce qu'ils travaillent également avec des victimes de violences conjugales et pensaient alors qu'il était inconvenant de déposer notre lettre de recrutement dans leurs locaux.

Nous sommes également entrée en relation avec les services d'aide sociale aux justiciables. À Marche-en-Famenne et à Libramont-Chevigny, nous avons pu déposer nos lettres de recrutement, mais malheureusement, sans jamais recevoir de retour. Quant au service d'aide sociale aux justiciables de Liège, les intervenants nous ont proposé de transmettre nos coordonnées à l'un de leurs usagers qui aurait éventuellement pu correspondre à notre population, mais celui-ci ne nous a jamais recontactée.

Nous nous sommes alors également tournée vers les Maisons de Justice, en contactant les directeurs et directrices des Maisons de Justice de différentes provinces de Belgique. L'une d'entre eux s'est montrée particulièrement bienveillante et disponible et, après discussion avec nous et ensuite avec ses collaborateurs, elle a accepté de communiquer l'existence de notre recherche aux différents assistants de justice de sa province. Nous n'aurons néanmoins à nouveau aucun retour de participants.

À chacune de ces démarches, la même question nous était renvoyée : « Avez-vous contacté Praxis ? ». Il semblait évident pour toutes les personnes avec lesquelles nous avons l'occasion de discuter que l'A.S.B.L. Praxis était sans doute le seul et unique service qui pourrait être en mesure de nous aider à trouver nos participants, puisqu'il était le service de référence vers lequel chacune des autres institutions renvoyait généralement leurs usagers auteurs de violences conjugales.

Nous nous sommes alors décidée à nous rendre à Liège et à nous présenter en personne à la directrice clinique de l'A.S.B.L., dans l'espoir que cette démarche puisse la faire changer d'avis. C'est ainsi que nous avons finalement reçu l'autorisation de déposer nos lettres de recrutement dans la salle d'attente de leurs bureaux, et que nous avons finalement trouvé notre premier participant, Monsieur Quevrin.

Cette victoire nous ayant donné une lueur d'espoir concernant la faisabilité de notre mémoire s'est toutefois bien vite estompée car les semaines passaient et nous ne recevions aucune autre proposition. Totalement décontenancée, en mode panique, nous avons continué pendant des mois à contacter tous les services possibles et imaginables, courant dans tous les sens, ne sachant plus très bien à quoi rimaient les démarches que nous entreprenions, un peu comme affectée par le syndrome de la poule sans tête. Néanmoins, c'est finalement en contactant ces nombreux intervenants et en continuant à parler de notre projet avec différents professionnels que nous avons réalisé que là était la solution ; nous devions rencontrer les gens pour les sensibiliser à notre projet de recherche et leur donner envie de se mobiliser pour nous aider.

Ce sont alors les Maisons de Justice que nous avons décidé de recontacter. Nous avons dès le premier contact senti chez eux un réel intérêt pour notre projet de recherche et nous nous sommes effectivement rapidement vu offrir l'occasion de venir nous présenter et expliquer l'objet de notre étude de recherche aux assistants de justice, lors de leurs réunions d'équipe. En parallèle, également suite à nos rencontres et discussions, nous avons aussi décidé de modifier notre lettre de recrutement, en la rendant plus abordable, moins confrontante, en supprimant les mots « auteurs de violences conjugales » et en les remplaçant par des termes tels que : « Vous pensez avoir déjà pu faire du mal à votre partenaire ».



Nous ne savons pas quel changement aura finalement eu le plus d'impact, mais, après des mois de recherches, c'est enfin à ce moment-là que tout semble s'être débloqué. Nous étions alors au mois de juin et en moins de deux semaines, nous avons reçu plusieurs appels et nous avons enfin pu rencontrer nos participants.

### 3. Réflexion sur notre méthodologie

Une question qui nous a souvent été posée pendant la réalisation de notre mémoire et à laquelle nous n'avons pas vraiment de réponse claire concerne la différence que l'on peut faire (ou non) entre des actes violents qui peuvent être posés par l'homme ou par la femme sur le conjoint, et la violence conjugale en tant que réelle problématique. En d'autres mots, comment savoir si l'on correspond aux critères qui définissent la violence conjugale ? Quels sont d'ailleurs les critères d'inclusion ? Y a-t-il un nombre de conflits bien spécifique à atteindre ? Ou un certain niveau de violence ? Quels sont finalement les actes qui sont considérés comme violents ? Comme le font Delage et al. (2012), nous pouvons aussi nous demander si la violence conjugale désigne un comportement d'un auteur sur une victime ou une dynamique relationnelle, ou encore les deux à la fois ?

Nous réalisons que de nombreux couples ont déjà vécu une certaine forme de violence. À différents degrés de fréquence et d'intensité, et peut-être même de manière accidentelle, non intentionnelle, il y a fort à parier que chacun d'entre nous puisse avoir déjà fait du mal à l'être aimé. À partir de quand peut-on alors être considéré ou, en tout cas, se reconnaître, s'identifier en tant que « auteur de violences conjugales » ? De ce point de vue, ces mots nous apparaissent eux-mêmes très violents. Qui voudrait se qualifier ou être qualifié de la sorte ? Finalement cette question rejoint la réflexion qu'il y a lieu de mener concernant notre méthodologie et la grande difficulté que nous avons rencontrée dans nos tentatives de recrutement.

Lorsque nous avons préparé la méthodologie de notre recherche, pour identifier nos participants, nous avons défini comme seuls critères d'inclusion la condamnation pour faits de violences conjugales et le lien avec une infrastructure venant en aide aux auteurs de violences conjugales. De cette façon nous pensions avoir trouvé une porte d'entrée et pouvoir toucher de très nombreux justiciables. Étant donné le caractère fort tabou de notre sujet d'étude, nous étions bien consciente que chacun de ces justiciables ne serait pas volontaire pour témoigner et nous savions que notre recrutement serait compliqué. En revanche, ce que nous n'avions par contre pas du tout compris, c'est que la condamnation n'impliquait pas forcément l'acceptation, ni la reconnaissance, et donc encore moins l'identification à ce statut particulièrement lourd et dénigrant d'auteur de violences conjugales. Or, pour choisir de nous contacter, pour avoir la volonté et

la force de témoigner de son vécu, il faut tout d'abord imparablement se reconnaître dans le sujet de la recherche.

Notre réflexion et nos nombreux échanges avec des professionnels de différents secteurs nous ont menée à penser que le simple fait de cibler des « auteurs de violences conjugales » serait une démarche en marge de la réalité. Il nous apparaît en effet que les hommes qui pourraient être qualifiés de la sorte ne se reconnaissent tout simplement généralement pas comme tels. Tandis que ceux qui se reconnaissent avoir été violents sont généralement déjà insérés dans un processus d'aide et de changement, et ne sont alors généralement plus qualifiables d'auteurs de violences conjugales. Dans cette optique, nous nous sommes rendu compte que notre lettre de recrutement, appelant clairement et peut-être même trop crûment à la rencontre d'auteurs de violences conjugales, se trouvait finalement comme « à côté » de la réalité et ne pouvait dès lors toucher personne (ou presque).

La prise de conscience de cette réalité nous a menée à nous réorienter et à réfléchir à d'autres méthodologies. Malheureusement, à ce stade, le temps imparti à la réalisation de notre mémoire ne nous permettait pas de revoir toute notre méthodologie. Nous pensons néanmoins que dans des recherches ultérieures, il pourrait être intéressant de revoir notre façon de faire et peut-être de nous inspirer, voire de collaborer avec le service « Égalité des chances » de la Fédération Wallonie-Bruxelles, avec lequel nous avons la chance de pouvoir discuter de la problématique de l'identification du public lors de l'élaboration de campagnes contre la violence.

#### 4. Notre échantillon

Nous avons finalement rencontré quatre participants. Toutes les données permettant de reconnaître l'identité de nos participants ont été modifiées. Nous leur avons donc attribué un prénom (lorsque cela était nécessaire dans la retranscription de l'entretien) et un nom fictifs. Tout comme nous avons préféré garder une certaine distance et un contact plutôt professionnel avec nos participants, nous avons souhaité continuer à les appeler « Monsieur » dans nos analyses. Nous avons également modifié tous les lieux dont ils nous ont parlé, de manière à ce qu'on ne puisse pas non plus les situer dans l'espace. Certaines autres informations, telles que l'âge des participants, que nous souhaitions modifier au départ sont finalement restées authentiques (ou du moins la tranche d'âge lorsque cela était possible) car elles ont pour nous un sens plutôt important à prendre en compte pour mieux concevoir l'étape de construction identitaire dans laquelle se trouvent nos participants.

Nous avons tout d'abord rencontré **Monsieur Quevrin**, qui nous a contactée par courriel après avoir trouvé notre lettre de recrutement dans l'un des bureaux de Praxis. Il est donc le seul de nos participants à nous avoir contactée, d'une part, en ayant de lui-même pris connaissance de notre étude, d'autre part, en s'identifiant, semble-t-il, au statut d'auteur de violences conjugales.

Par la suite, nous avons rencontré nos trois autres participants par le biais de leur assistant de justice. Premièrement, **Monsieur Wauthier** qui a choisi de nous contacter par sms. Ensuite **Monsieur Idri**, que nous avons dû nous-même appeler, son assistante de justice nous ayant donné ses coordonnées et affirmé qu'il avait donné son accord pour participer à la recherche. Et enfin, **Monsieur Bianchi**, le seul de nos participants ayant pris l'initiative de nous contacter directement par téléphone.

Trois de nos participants sont pères de famille nombreuse et actuellement en couple avec la compagne avec laquelle ils se sont montrés violents. Seul Monsieur Idri, notre troisième participant, est célibataire et sans enfant. Il est également le seul à nous avoir dit se montrer violent également en dehors de la sphère conjugale. Nous pouvons aussi constater que tous nos participants sont des adultes confirmés, âgés d'approximativement 50 ans.

## 5. La récolte du matériel

Après avoir rencontré maintes difficultés dans le recrutement de nos participants, nous avons fait face à une nouvelle difficulté. En effet, nous avions prévu de rencontrer nos participants dans des locaux de l'université ou du service d'aide via lequel nous l'aurions éventuellement recruté. Si nous avons pu rencontrer notre premier participant, Monsieur Quevrin, sans trop de difficulté dans un des lieux que nous avons prévu dès le départ, il nous semblait beaucoup moins approprié de rencontrer nos autres participants au sein de leur Maison de Justice. Ces 3 participants n'habitant pas non plus à proximité d'une université, nous avons dû faire preuve de créativité pour trouver des endroits suffisamment calmes, neutres et adaptés pour pouvoir mener nos entretiens dans les meilleures conditions possibles.

Bien que ceux-ci nous l'aient proposé et même insisté pour certains, nous ne souhaitions pas rencontrer nos participants à leur domicile. Bien que leur environnement de vie nous en aurait certainement appris beaucoup, nous craignons de ne pas nous sentir sereine, et que cela ait aussi un impact sur le déroulement de nos entretiens.

Nous avons finalement trouvé différents services acceptant de nous prêter leurs locaux dans le cadre de notre recherche : le CPAS pour Monsieur Idri et le Service d'Aide Sociale aux Justiciables pour Monsieur Bianchi. La plus grande difficulté fut finalement de trouver un local en dehors des heures de travail de Monsieur Wauthier, qui comme la plupart des gens, a un horaire de bureau, à savoir 8h-16h30. En effet, bien que certains services aient même accepté de nous laisser éventuellement une clé de leurs locaux, cela revenait à nouveau à nous retrouver seule pendant 2 heures dans des bâtiments vides, avec un homme que nous ne connaissions absolument pas. Après diverses tentatives, nous nous résoudrons donc à rencontrer notre participant par visioconférence.

Lors des rencontres en elles-mêmes, après les présentations et la signature des papiers, nous avons toujours commencé par la passation de **l'épreuve du TAT** (Thematic Apperception Test) qui consiste à demander à nos participants de nous raconter une histoire à partir de chaque planche que nous leur présentons. Pour chacun de nos participants, les 15 planches consacrées aux hommes ont été présentées<sup>3</sup>. L'utilisation de cet outil nous semblait pertinente pour sonder les particularités inconscientes du fonctionnement et de la personnalité de nos participants que nous ne pourrions peut-être pas aborder pendant l'entretien. Il nous apparaissait également intéressant d'utiliser le TAT pour nous permettre de mieux investiguer la question de la représentation du féminin chez nos participants.

Pour la seconde partie de la rencontre, nous proposons un **entretien semi-structuré** que nous amorçons pour tous nos participants avec la consigne du récit de vie : « Qu'est-ce qui fait que vous êtes devenu la personne que vous êtes aujourd'hui ? ». De manière indirecte et donc, plus confortable, cette question invite le participant à nous livrer les éléments de son histoire de vie qu'il lie naturellement, consciemment ou non, au sujet de la recherche pour laquelle il nous rencontre, en l'occurrence les violences conjugales. Nous pensons en effet que c'est l'exploration de l'histoire de l'individu qui peut nous permettre de comprendre comment émerge le phénomène de violence dans le couple. Comme expliqué ci-avant, le déroulement de l'entretien se voyait orienté lorsque nous le pensions nécessaire par l'utilisation de la grille thématique que nous avons élaborée au fil de nos recherches. Les thèmes que nous souhaitons dans l'idéal voir abordés étant les suivants :

- L'enfance et la famille d'origine ;
- L'image de la femme ;
- La relation de couple ;

---

<sup>3</sup> Dans le cadre de ce travail, ce sont donc les planches 1, 2, 3BM, 4, 5, 6BM, 7BM, 8BM, 10, 11, 12BG, 13B, 13MF, 19 et 16 qui ont été présentées aux participants.

- Le vécu de la violence ;
- La fonction de la violence.

Avec l'accord écrit de nos participants, chacune des rencontres a été enregistrée de manière à pouvoir permettre la retranscription la plus fidèle.

## 6. L'analyse de contenu

### *Les analyses de cas*

Pour chacun de nos participants, nous avons souhaité proposer une analyse de cas approfondie, dans laquelle nous avons voulu à chaque fois essayer d'appréhender et de respecter la singularité et la complexité de nos participants en explorant l'entièreté de leur vécu et de leur personnalité, sans nous restreindre aux questions de recherche auxquelles nous avons pour objectif final de tenter de répondre. Il nous apparaissait en effet plus riche de nous sentir libre de fournir une analyse reflétant au maximum la rencontre et le matériau qui nous avait été partagé par chacun de nos participants, tous bien différents les uns des autres. Cela nous permettait d'une part de nous détacher plus facilement de l'analyse précédente et nous évitions ainsi au maximum la contamination de notre esprit par les autres entretiens. D'autre part, nous pensons que rédiger notre analyse en fonction du matériau récolté et sans nous baser sur aucune procédure ou organisation préétablie peut nous renvoyer quelque chose de plus concernant le fonctionnement psychique de nos participants.

Chacune des analyses de cas comprend une première partie permettant de contextualiser la rencontre, dans laquelle nous décrivons la première prise de contact, le déroulement de la rencontre, l'apparence corporelle du participant et bien sûr, notre contre-transfert ou du moins, ce que nous avons ressenti dans l'entretien et dans notre rapport au participant. Dans certains cas, nous avons également profité de cette partie pour ajouter quelques éléments que nous ne savions pas comment insérer dans notre analyse.

La seconde partie de chaque analyse de cas comprend un bref résumé des faits de violences que le participant nous aura dit avoir agis.

La troisième partie représente l'analyse de l'entretien en tant que telle. Pour effectuer cette analyse, nous avons d'abord analysé les protocoles de TAT de nos participants, et nous avons ensuite commencé à relire nos entretiens pour essayer d'en dégager le sens, d'abord manifeste et ensuite, parfois, latent. Il nous semble

essentiel de préciser que nous avons bien évidemment formulé toutes nos analyses sous forme d'hypothèses. Certaines nous semblaient plus fondées que d'autres, mais toutes étant néanmoins le fruit de notre propre pensée et interprétation, qui bien que rigoureusement et strictement construites à partir de nos rencontres, de l'analyse du TAT et du discours de nos participants, n'en restent pas moins tout à fait personnelles.

Et enfin, notre volonté ayant été de réaliser une analyse « personnalisée » pour chacun des participants, la dernière partie consiste à reprendre un résumé de cette analyse sous forme de tableau permettant ainsi au lecteur de mieux cibler à quelles questions de recherche chaque participant aura pu nous donner des éléments de réponse, et permettant également de différencier lequel de nos deux outils de recherche, l'entretien ou le TAT, nous a fourni chaque élément de réponse.

### *L'analyse transversale*

Cette dernière section de la partie pratique de ce travail consiste à mettre en évidence les ressemblances et les redondances retrouvées dans les analyses de cas. C'est dans cette partie que nous avons tenté, en regroupant les données récoltées chez chacun de nos participants, de donner des éléments de réponses à nos questions de recherche.

## B. Les analyses de cas

### 1. Monsieur Quevrin

#### *Contexte :*

Monsieur Quevrin est notre premier participant. Et il sera le seul à nous contacter en prenant connaissance de lui-même de notre étude. Il nous contacte donc par courriel après avoir trouvé notre annonce chez Praxis. Il écrit bien et formule bien ses phrases. Nous lui proposons de l'appeler pour convenir d'un rendez-vous. Il nous répond rapidement qu'il accepte et nous donne son numéro de téléphone. Lorsque nous l'appelons, une heure plus tard, il ne semble plus trop bien savoir qui nous sommes, ni de quelle étude nous parlons. La communication ne passe pas bien, nous nous entendons mal. Monsieur parle peu fort et nous semble plutôt ralenti.

Pour la programmation du rendez-vous, Monsieur Quevrin se montre très disponible. Il nous propose de nous rencontrer l'après-midi même car il fait beau. Ce n'est pas possible pour nous car nous habitons loin.

Nous convenons d'un rendez-vous le lundi suivant. Le participant exprime son envie d'aller dans un endroit sympa. Il nous propose d'abord de venir chez lui, puis d'aller au restaurant, dans un bar, au port, au parc... Nous lui expliquons que dans le cadre de l'étude, un lieu calme et neutre tel qu'un local de l'université serait plus approprié. Monsieur Quevrin nous donne son accord tout en marquant sa contrariété. Déjà à ce moment-là, nous sentons que nous rencontrons des difficultés à nous imposer dans la relation.

Le jour de la rencontre, nous avons le fort pressentiment que le participant ne viendra pas. Nous décidons de lui envoyer un texto pour le prévenir que nous sommes sur la route. À l'heure du rendez-vous, nous lui envoyons un deuxième message pour lui dire que nous l'attendons sur un banc devant l'entrée. Nous recevons alors une réponse. Le participant nous dit qu'il aura du retard mais qu'il se met en route tout de suite. Une fois qu'il arrive, 20 minutes plus tard, il nous dit avoir oublié notre rendez-vous.

Monsieur Quevrin est un homme de 55 ans, marié avec 4 enfants. Il est de taille et de corpulence moyenne. Lorsque nous le rencontrons, il est bien habillé. Il porte une veste et un foulard, ce qui nous fait dire, et ce, d'autant plus après l'analyse du TAT et de l'entretien, qu'il a le souci du détail. Il semble prendre soin de son apparence.

Ce premier entretien fut pour nous très difficile à mener et à retranscrire. Pour commencer, il fut beaucoup plus long que prévu. Nous avons rendez-vous à 11h et nous devons nous quitter à 13h. Nous avons finalement dû quitter le participant à 15h parce que nous avons des obligations.

Ensuite, pendant tout l'entretien, nous avons le sentiment que le participant ne répondait pas à nos questions. Il orientait le récit sur la vie des autres et parlait principalement en dérivé narratif. Bien sûr, ce récit nous donnait quoi qu'il en soit des éléments importants sur le fonctionnement et la construction psychique de ce Monsieur mais lors de la réalisation de l'entretien, nous ne savions absolument pas comment nous positionner, ni comment réagir face à ce qui nous était relaté. Vu le temps imparti, nous nous impatientions. Devions-nous laisser le participant s'exprimer et associer sans interruption ou devions-nous tout de même à certains moments tenter de le recadrer pour le mener à nous parler de lui et surtout, des raisons pour lesquelles nous nous rencontrions à la base, à savoir, les violences conjugales ? En effet, Monsieur Quevrin avait pris contact avec nous de son plein gré pour, selon ses propres mots, contribuer par son témoignage à notre étude sur les violences conjugales. Pourtant, délibérément ou non, cela reste à déterminer, il ne nous en parlait pas.

Pendant l'entretien, Monsieur Quevrin parlait très vite et nous coupait régulièrement la parole en haussant le ton pour couvrir notre voix. Lors de certains passages, et particulièrement lorsqu'il nous parlait de ses

souvenirs d'enfance, nous pouvions sentir une certaine excitation dans son discours. Il parlait alors tellement et tellement vite qu'il manquait de salive et nous pouvions apercevoir des traces blanches aux coins de sa bouche quand il riait. Il faisait beaucoup d'associations que nous ne comprenions pas. Il utilisait des termes que nous ne connaissions pas. Il nous parlait de sa vie et des gens qui l'entourent comme si nous les connaissions sans prendre la peine de remettre les choses dans leur contexte. Nous avons énormément de mal à le suivre. Ce n'est que lors de la retranscription, avec beaucoup de temps et de patience, que nous avons pu comprendre une bonne partie de ce dont il nous avait fait part. En fait, Monsieur Quevrin ne s'arrêtera jamais de parler. Nous nous quitterons sur le pas de la porte du bâtiment et il continuera à parler en s'éloignant.

Lors de la retranscription, nous pouvons entendre que nous sommes, malgré nous, très vite agacée par notre participant. Nous nous obstinions à vouloir suivre une certaine chronologie alors que cela était visiblement impossible pour lui. Nous pensons que cela a eu un impact considérable sur notre façon de mener l'entretien et sans doute donc sur le matériau que nous récoltons au final.

#### *Faits de violence :*

Tout comme nous l'avons déjà abordé ci-dessus, Monsieur Quevrin nous parle peu des violences qu'il a exercées. Certaines informations nous sont révélées à différents moments de l'entretien, tout en restant globalement très floues. Il nous dit notamment à plusieurs reprises avoir enfermé sa femme dans une pièce ou exercer les violences dans le cadre de ses relations sexuelles avec sa femme. Il nous dit également avoir été violent avec sa maman. Seule la scène ayant mené sa femme à porter plainte contre lui est plus précisément décrite, bien que nous puissions douter de sa véracité ou, du moins, de son caractère exhaustif. En effet, Monsieur Quevrin nous dit avoir été jugé pour faits de violences conjugales dans le cadre d'une altercation avec sa femme et sa fille dans laquelle il les aurait poussées toutes les deux pour laisser le temps aux portes de l'ascenseur qu'il souhaitait prendre de se refermer. Les deux femmes se trouvant proches d'une cage d'escaliers auraient ainsi évité la chute de peu. Nous comprenons toutefois dans le discours de Monsieur Quevrin que, ce jour-là, d'autres violences avaient déjà eu lieu avant l'épisode de l'ascenseur. Il souhaitait en effet, selon ses dires, s'éloigner pour éviter d'empirer la situation.

#### *Analyse :*

À la question du récit de vie : « Qu'est ce qui fait que vous êtes devenu la personne que vous êtes aujourd'hui ? », le participant nous parle d'emblée de sa toute petite enfance. Dès le départ, nous nous étonnons de sa capacité à décrire ses souvenirs dans un détail aussi minutieux, avec un besoin de situer au plus près le temps et l'espace dans lequel le souvenir a lieu. Nous nous demandons même comment il est



possible d'avoir des souvenirs aussi détaillés de sa petite enfance, souvenirs dont nous pourrions sans doute nous permettre de douter de l'authenticité. Car, dans un premier temps, Monsieur Quevrin nous parle en effet uniquement des 7 premières années de sa vie. Nous voyons un fort contraste entre d'une part, cette précision de description qui nous permet presque de visualiser certaines scènes comme si nous y étions et, d'autre part, cette désorganisation du discours qui nous empêche de le suivre et de comprendre de quoi il parle, et le caractère totalement hors sujet de ce qui est dit. Nous nous demandons presque tout de suite où le participant veut en venir et si ce qu'il nous raconte va un moment donné avoir un lien avec le sujet de l'étude.

Il est aussi étonnant de constater que le participant prenne tant de temps et de peine à nous donner autant de détails temporels et spatiaux qui n'ont aucun sens pour nous puisqu'il passe d'un sujet à l'autre sans les contextualiser. Nous avons l'impression d'une sorte d'effervescence psychique chez Monsieur Quevrin qui le dépasse et qui l'empêche de tenir un discours fluide et cohérent. Nous relevons beaucoup d'associations d'idées qui pourraient révéler une certaine richesse psychique mais que le participant ne semble pas capable d'organiser et de partager à un autre (en l'occurrence, nous) de manière structurée. De plus, cela ne semble absolument pas conscientisé par le participant. Il n'a pas l'air de réaliser combien il est difficile pour nous de le suivre et de le comprendre.

Lorsqu'il nous raconte ses souvenirs d'enfance, nous avons l'impression que le participant se parle à lui-même. Il semble perdu dans ses souvenirs, dans ses rêves. Cependant, presque tout nous est relaté en dérivé narratif. Le participant ne nous raconte presque rien sur lui, il nous raconte la vie des autres, ce qui nous apparaît très défensif. Nous découvrons donc ce qu'il décrit comme étant son identité, à savoir, son enfance, à travers l'histoire des autres avec lesquels il est ou il a été en relation à un moment donné. Il nous dira après nous avoir parlé de l'enfance de son père en long et en large : « Et on peut en parler des heures. Et c'est principalement ça qui m'a fait. Après ben c'est une toute petite chose en plus euh mon vécu de ma naissance à mes 50 ans. Ça joue vraiment à des choses qui sont vraiment monumentales dans la construction de ma personnalité. Ces vacances à Villefranche. Ça fait partie de mon enfance. Ça c'est moi ça. » (p. 15). Nous nous interpellons de constater que non seulement le participant semble considérer que son identité se résume à sa petite enfance et nous nous demandons d'ailleurs quelle est cette « toute petite chose en plus » entre sa naissance et ses 50 ans dont il parle et qui aurait également contribué à sa construction. Mais surtout, il semblerait qu'il y ait une confusion chez le participant entre son vécu et son identité et celle du père puisque c'est de ce dernier et non de lui-même que le participant venait de nous raconter l'enfance pendant de longues minutes.

Cette façon de nous raconter sa vie à travers celle des autres nous donne à penser que la sphère relationnelle doit avoir une grande importance pour Monsieur Quevrin. À commencer par son père qui prend une place considérable pendant une bonne partie de son récit. Nous pouvons sentir que ce père a une importance capitale dans la petite enfance du participant. On peut voir une forte identification et même, une idéalisation du père dans les premières années de sa vie : « *Il y a une photo de moi petit où il me fait monter sur le char et monter sur un char pour moi c'est irrésistible hein. Quand il y a un char dans un rond-point... [...] Ah c'est incroyable le temps que on a passé ensemble.* » (p. 11).

Dans la suite du récit, une certaine ambivalence par rapport à ce père commence à apparaître mais elle semble difficile à accepter de la part du participant. En effet, lorsqu'il énonce quelques premiers éléments moins valorisants à l'égard de son père, il ressent directement le besoin de les nuancer : « *Et mon père euh, plutôt qu'essayer de, d'être diplomate ou quoi puis toute manière il aurait pas su puisque tout était bon pour que ça tape...* » // « *J'ai toujours adoré ma mère hein mais j'adore mon père aussi.* » (p. 16).

C'est ensuite en faisant un saut temporel de 10 ans que le participant peut nous partager quelque chose d'autre de la relation qu'il entretenait avec son père. Il y a alors un contraste frappant avec la description du père que nous avons jusqu'alors, qui correspondait sans doute plutôt à l'image que le participant en avait pendant sa petite enfance. Nous découvrons un père bourru et violent. C'est également au même moment que le participant, pour la première fois de l'entretien, nous dévoile quelque chose de l'ordre des affects, une certaine sensibilité : « *Et là ben, ça a toujours été extrêmement dur de conduire avec mon père. Je suis émotif et lui il crie. Et il tape sur mon genou quand je... utilise mal l'embrayage. Résultat, il m'a fallu peut-être euh 10 ans avant d'être sûr de mon coup avec l'embrayage, tellement j'étais déstabilisé.* » (p. 16).

Nous avons donc un contraste important entre l'idéalisation du père au début du récit quand le participant parle des premières années de sa vie, et l'absence et même une certaine violence du père qui « tape » et qui « hurle » plus tard dans le récit. Quelle représentation de l'homme et du père le participant a-t-il pu se construire au contact de ce père ? Et que pouvons-nous finalement comprendre de ce père et de la relation au fils ? Y a-t-il eu un changement radical de comportement ? Ou le père a-t-il été idéalisé et même peut-être fantasmé comme un père attentionné et extrêmement disponible dans la petite enfance ? Le participant nous dira d'ailleurs en parlant de ses parents : « *Oh, tout est parti en couille mais c'était déjà à mon avis bien parti en couille, ce que je voyais pas à Amblève.* » (p. 15).

Il est aussi intéressant de relever que la première fois que le participant mentionne sa femme, c'est d'une part après 30 minutes d'entretien (nous pensons pouvoir voir là un procédé très défensif de la part du

participant quand on sait qu'il nous rencontre dans le cadre des violences dans le couple), d'autre part en référence à sa tendance à agir comme son père et ce, semble-t-il, malgré lui : « *C'était de la folie. Comme ça. Et j'ai fait ça à ma femme une fois. En sachant bien ce que je faisais parce que...* » (p.17).

Bien que le participant continue de se montrer défensif et nous donne très peu d'informations concernant ses conflits conjugaux (ce qui est contrastant par rapport à sa nécessité de tout décrire précisément concernant son enfance), dès les premiers mots que le participant utilise concernant sa relation à son épouse, son besoin de pouvoir prendre de la distance à certains moments apparaît comme urgent : « *Je lui ai demandé de descendre. J'en avais marre, j'en pouvais plus, on était à... 50 mètres de la maison... Je voulais descendre et elle voulait pas arrêter la voiture.* » (p. 17).

Lorsqu'il nous décrit sa relation avec sa femme, nous constatons un parallèle assez important avec la description qu'il fait de la relation entre ses deux parents. Il nous dira en effet de ceux-ci : « *L'entente n'a jamais été, dû être euh très formidable. Pourtant... Ils s'adorent... Mais... euh... 5 minutes de cohabitation, c'était la guerre.* » (p. 15). Et il nous dira de sa relation avec sa femme : « *On se dispute beaucoup et on s'aime beaucoup...* » (p. 18).

Il apparaît, si l'on se réfère aux dires du participant, qu'il existe un seul endroit où sa femme et lui peuvent « se rencontrer », autrement dit un seul jour de l'année où c'est l'entente (et l'amour ?) qui prend le dessus sur le conflit : « *Alors y a un endroit où on se rencontrait, c'était, où on était d'accord tous les deux, c'est la sainte Barbe des pompiers (rire). Une journée magique chaque année (rires). On peut se disputer, se traiter de noms d'oiseaux pendant toute l'année, à la Sainte Barbe, tout à coup [...]* » (p. 17-).

Nous souhaitons faire un parallèle entre cette phrase mettant en scène ce moment de la Sainte Barbe des pompiers où le couple peut se rencontrer et s'entendre, et la rencontre concrète du couple. Nous pensons en effet comprendre que le couple se rencontre justement lors d'une fête organisée par les pompiers. Le participant nous en parle à plusieurs reprises pendant l'entretien et à chaque fois, nous avons du mal à le suivre à ce sujet tellement son discours est décousu ou inhibé de silences. Le jour de leur rencontre et l'évènement dans lequel il a lieu semblent être à la fois d'une importance capitale pour le participant, et à la fois porteur d'une certaine conflictualité. Quoi qu'il en soit, il semblerait que chaque année, la Sainte Barbe des pompiers permette d'une certaine manière au couple de se retrouver, de rejouer la rencontre innocente et d'oublier les conflits quotidiens.

Bien que le participant mentionne l'existence de ses enfants assez rapidement dans l'entretien, il en parle très peu. Malgré nos relances, Monsieur Quevrin ne nous dira presque rien de sa relation à ses propres

enfants. Cette relation apparaît d'abord uniquement à travers un certain regret, nous semble-t-il, ou, en tout cas, dans une comparaison avec sa relation à son père. Le participant nous donne l'impression de ne pas être parvenu à être plus comme son père : « Ah c'est incroyable le temps que on a passé ensemble. Quand j'ai eu 4 ans, mon frère est né... Alors là on s'est partagé un petit peu le temps de mon père. Mais c'est incroyable comme j'ai pas fait le quart de ce qu'il a fait avec mes enfants (rire). Pourtant je savais à quel point ça m'avait plu hein mais... (Silence). » (p. 12).

Ce sentiment de ne pas pouvoir être comme son père aurait-il pu mener Monsieur Quevrin à désinvestir la relation à ses enfants ? Nous avons aussi l'impression que si le participant ne peut pas investir la relation à ses enfants, c'est peut-être parce que toute son énergie est investie dans une sorte de relation duelle (ou même anaclitique) à son épouse : « Une exigence de ma femme, c'était de déménager... alors moi ça me sortait par tous les trous moi. C'est exactement comme vendre la maison. J'avais trouvé l'appartement idéal et il fallait en déménager. Bien on avait que 2 chambres mais les enfants ils sont grands et ils vont faire que de partir. Donc l'appartement, il va de mieux en mieux correspondre à nos besoins. » (p. 18). Nous savons pourtant que Monsieur Quevrin a quatre enfants dont le plus jeune n'a actuellement que 16 ans.

Dans ce qui nous est raconté dans l'entretien, l'épouse semble avoir l'ascendant sur son mari, tout comme la mère sur le père à l'époque : « À l'époque, à Amblève, les deux avaient l'autorité. Une fois à Saint-Vith, ma mère a pris l'ascendant sur mon père, c'était fini. » (p. 15). Et cette domination semble avoir lieu notamment dans la relation aux enfants. On a l'impression que l'épouse prend toutes les décisions, même en ce qui concerne les surnoms que le participant a le droit de donner aux enfants : « C'est ma femme qui a donné un surnom à tous les enfants. Elodie, elle l'a appelée moustique... Moi je l'appelais Elo mais... ma femme elle l'appelait moustique. [...] Elodie, ben j'ai (inaudible) énervé en l'appelant Elo, je ne l'ai jamais fait. » (p. 18). Nous ne savons pas ce qui empêche finalement le participant de pouvoir appeler sa fille comme il l'entend mais, à travers son discours, il semble être subordonné à la volonté et à l'autorité de sa femme. Tout comme, nous avons l'impression, un garçon pourrait être subordonné à l'autorité de sa mère.

Contrairement au père, la mère sera peu présente dans le discours du participant. Cependant, lorsqu'elle est évoquée, c'est de manière forte. On se fait l'image d'une femme de caractère, indépendante, capable de tenir tête à son mari et d'affirmer ses positions. Une mère qui « a jeté son tablier » (p. 10).

Nous avons le sentiment que la mère a façonné chez le participant une image de la femme telle qu'il l'a finalement retrouvée chez son épouse : forte et autoritaire. Nous avons en effet l'impression quand le participant nous décrit leur relation, qu'il se trouve dans une sorte de relation mère-enfant, avec une épouse

qui lui impose des règles, qui lui dicte sa conduite : « *Mais... et, et, et le but, c'était de lui faire remplir le cahier quand on avait besoin de 5 cahiers comme ça tellement y a des règlements à la maison. Et tous les règlements viennent d'elle. Et encore hier, crise. J'ai demandé à ce que quand on mettait quelque chose dans le cahier... Ça soit discuté à deux et pas... sorti de sa tête, mis dans le cahier, et puis signé par moi.* » (p. 19).

Nous pouvons sentir toute l'angoisse que le participant vit au quotidien aux côtés de sa femme, avec cette peur intense de perdre son amour, ou pire encore, de perdre l'objet de cet amour. Cela nous rappelle l'angoisse du petit garçon amoureux de sa mère dont il craint par ailleurs la punition ou l'abandon : « *Et donc elle a écrit... « Tu prends la porte et tu t'en vas » dans le cahier (rire), que je m'étais engagé à respecter tout ce qui sera marqué alors. Et... depuis ce jour-là, et ben je godille hein pour euh... que... cette page euh.. disparaisse un petit peu de sa mémoire.* » (p. 20).

Le participant ressent toutefois ce que nous entendons comme le désir de se défendre de cette subordination à son épouse qui nous est dépeinte : « *Non non, je... dévie la conversation sur d'autres sujets et tout ça et elle se laisse encore assez facilement distraire... donc. Parce que c'est pas nouveau hein, tu prends la porte tu t'en vas* » (p.21). Ce désir de se défendre face à l'image de soumission que le participant craint peut-être de renvoyer nous renvoie à l'idée selon laquelle l'acte violent pourrait également être utilisé dans une recherche de récupération d'autonomie, d'indépendance et par là, d'une certaine virilité. C'est d'ailleurs à ce moment que, pour la première fois, le participant en vient à nous parler de violence dans le couple.

Ce qui était à la base, nous le pensons, une tentative de se défendre de cette image de soumission à l'autre nous révèle finalement toute la dépendance du participant à sa partenaire. Il semble en effet ici que ce soit l'intolérance à l'idée de la séparation qui mène le participant à exercer la violence sur son épouse : « *J'ai enfermé ma femme dans ma chambre, j'ai fait venir mon père pour surveiller qu'elle ne parte pas. Parce qu'elle voulait partir (rire). [...] c'était quelque chose d'extrêmement violent de ma part mais j'avais le sentiment que si je ne faisais rien, elle partait. [...] et mon père adorait Marie aussi. Je savais compris qu'il était complètement conquis et tout ça. Qu'il serait aussi, aussi motivé que moi pour faire en sorte qu'elle reste. (silence).* » (p. 21). Cette présence, ce soutien et cette coopération du père dans les violences qui visent à garder la femme nous amène à nouveau à une certaine confusion entre le père et le participant. Qui aime la femme ? Le père ou le fils ? Et parle-t-on vraiment de la femme ou parle-t-on de la mère ?

Lorsque nous abordons la sexualité, le participant nous dira également avoir été « amoureux de sa maman » (p.22), ce qui l'aurait apparemment retenu d'avoir des relations sexuelles pendant de nombreuses années. Il insistera cependant sur sa capacité à avoir des relations amoureuses : « *Par contre, j'avais... une vie*

*amoureuse intense mais sans les rapports sexuels, jamais.* » (p. 22). Ce qui nous donne à penser que le participant pourrait tendre à cliver sa vie amoureuse et sa vie sexuelle. Nous pensons d'ailleurs pouvoir comprendre que le participant a pu avoir des relations sexuelles avec une seule fille avant sa femme, uniquement parce qu'il n'avait aucun sentiment amoureux pour elle : « *Moi je ne... Je n'avais fait l'amour qu'avec euh une fille de Saint-Vith. Et en sachant que cette fille, je ne me marierais JA-MAIS avec (rire)* » (p. 22).

Nous pouvons aussi constater que le participant insiste particulièrement sur les violences qui ont lieu dans leur vie sexuelle : « *[...] la violence physique, elle ne venait que d'une chose, c'est des relations sexuelles. [...] Le sexe c'est ce qui a de, de, de plus formidable et que, plus on l'explore, plus on en a des... on y fait des découvertes et... Et c'est pas forcément dans la méchanceté et la violence où j'ai aucun plaisir à torturer les gens euh ou des choses comme ça. Par contre euh... J'aime bien que ça aille loin et que ce soit intense et...* » (p. 29). Il y aurait un contraste important entre la vie amoureuse du participant dans laquelle il semble se soumettre aux exigences de sa femme, tout comme il se soumettrait à l'autorité de sa mère, et la vie sexuelle dans laquelle il semble pouvoir se montrer plus dominant et laisser plus libres ses pulsions sexuelles et agressives intenses. Aussi, nous nous étonnons de constater que bien que l'érotisation de la figure maternelle puisse être aisément amenée à la planche 5 du TAT, le participant semble vouloir ôter tout caractère érotique ou sexuel à la planche 10, mettant pourtant en scène un couple. Ce qui nous donne l'impression d'une volonté de refouler, de cacher l'expression libidinale des désirs du couple amoureux.

Nous retrouvons aussi chez le participant une recherche d'excitation importante qu'il peine à rencontrer dans la douceur avec sa femme : « *Et ma femme est plutôt dans la douceur et tout ça. Et... on peut se rencontrer certains jours parce qu'on sait jamais la douceur et j'aime bien euh... des relations très confortables comme ça mais je m'embête. Et quand je m'embête, j'ai des idées, quand j'ai des idées, ça plait pas à Marie (rire).* » (p. 29).

Cette recherche d'excitation et de moyens d'assouvir ou d'expulser les pulsions nous rappelle ce que le participant peut nous dire de sa relation à son frère avec lequel il cherchait toujours la bagarre : « *Je me suis beaucoup battu avec mon frère et là euh... Je lui faisais mal pour qu'il ait suffisamment mal pour qu'il soit révolté, pour qu'il, là, il se batte parce que euh... Il ne sente plus d'échappatoire . Parce que sinon il se battait pas assez fort à mon goût. Donc je voulais qu'il se batte de toutes ses forces, je trouvais que ça faisait trop chiqué, donc euh je faisais mal jusqu'à ce qu'il explose de colère. Et là, ça devenait une bagarre intéressante.* » // « *J'aimais bien ça, le risque tu vois, être débordé et...* » (p. 31). On peut relever ici combien le besoin d'une excitation intense est présent et difficile à satisfaire. On peut se demander ce que ce besoin d'excitation intense vient combler. C'est comme s'il se passait trop peu de choses à l'intérieur de

lui pour qu'il ressente alors le besoin de se remplir de la sorte. Il est également intéressant de constater combien il est plus facile pour le participant de nous livrer son vécu de la violence quand elle est tournée vers son frère. Aussi brutal le discours soit-il, il semble être plus acceptable du point de vue du participant que lorsque le discours sur la violence concerne sa relation avec sa femme.

D'une certaine façon, le participant semble tout faire pour lutter contre ses pulsions sexuelles, agressives et son impulsivité : « *Je suis là, toujours en train d'essayer de maîtriser ma violence, de maîtriser ma violence.* » (p. 31).

Cette impulsivité se retrouve également dans les dépenses. On peut en effet retrouver une certaine violence dans la façon avec laquelle le participant nous dit dépenser toutes les économies de la famille, au détriment des enfants et de leurs études, dans l'unique but de provoquer sa femme et dans l'espoir que ça la fasse revenir. Ce qui peut paraître contradictoire vu de l'extérieur mais ce qui semble être pour lui un acte de désespoir supposé rétablir une certaine proximité dans le couple : « *on avait vendu la maison 145.000 balles euh... au bout de 3 mois, il restait plus que 35.000 et les 35.000, ils ont fondu comme neige au soleil, je crois même pas qu'ils ont duré 6 mois. Alors qu'on avait décidé que c'était 35.000 qui payeraient les études de nos enfants.* » // « *Mon salaire plus l'argent d'épargne, ça suffisait pas, je dépensais encore plus vite que ça ne rentrait. Et je me disais : plus elle sera dans la merde, plus elle reviendra.* » (p.27).

À la lumière des différents éléments que nous avons pu analyser, il est marquant de constater à quel point la femme de Monsieur Quevrin semble ressembler à ce nous pouvons imaginer de sa mère. Nous nous demandons si, tout comme nous avons pu relever une certaine confusion entre le participant et son père, il n'y aurait pas également une certaine confusion entre la femme et la mère. Nous retrouvons d'ailleurs une légère confusion entre les personnages féminins dans l'analyse du TAT, notamment entre la mère et la fille à la planche 2. Le participant nous ayant dit avoir été amoureux de sa maman, il est possible qu'à travers sa relation à sa femme, qui semble tellement ressembler à sa mère, il puisse d'une certaine façon contourner la loi œdipienne et fantasmer avoir réalisé son désir, dans une sorte de satisfaction hallucinatoire du désir. Le fonctionnement de son couple dans une relation d'objet duelle, dans un aller-retour amour/haine puissant, tout comme celui de ses parents, nous conforte dans cette idée. Le participant semble avoir reproduit avec sa femme la relation de ses parents et ainsi, la relation qu'il aurait peut-être aimé avoir avec sa mère, à la place du père.

Nous pouvons constater que la violence est vécue comme dévastatrice pour le participant lui-même et notamment, pour l'image qu'il a de lui-même. Lorsque nous lui demandons à la fin de l'entretien s'il souhaite ajouter quelque chose en rapport avec le sujet de l'étude, le participant nous répond ce que nous

percevons comme une dénégation : « *Ben tu, c'est, moi je n'ai pas une image négative de moi-même* » (p.36). Le participant continue en exposant ses doutes et une sorte de honte de son comportement dans ce qu'il peut renvoyer aux autres. Et nous constatons alors que cette honte semble particulièrement concerner la violence exercée sur la mère plutôt que sur l'épouse, à nouveau, peut-être, dans une certaine confusion : « *Mais des fois, je me dis, je suis complètement dans le déni et je suis de parfaite mauvaise foi et je... me force à garder l'apparence vis-à-vis des autres que je n'ai pas une image négative de moi-même. Et à force de penser comme ça, j'y crois. J'y crois... J'ai été violent vis-à-vis de ma mère.* » (p. 35).

Nous pensons que ces doutes quant à son image personnelle et cette honte quant à ses comportements violents sont sans doute des raisons pour lesquelles le participant peine tant à nous parler des violences dans l'entretien. Il se contredit énormément concernant la présence de la violence dans son couple. Il se contredit notamment concernant les débuts de la violence. Il insiste aussi paradoxalement sur le fait que la violence n'a lieu que dans les rapports sexuels en ajoutant pourtant n'avoir fait l'amour avec sa femme que deux fois sur les seize dernières années, et tout en nous décrivant des scènes de violence dans de tout autres contextes. Ce dernier constat peut mener à former l'hypothèse selon laquelle l'exercice de la violence serait à la source de la satisfaction sexuelle chez Monsieur Quevrin. Si tel était le cas, nous pourrions alors comprendre que le participant, en agissant la violence « au quotidien », n'ait plus besoin de se retrouver concrètement au lit avec sa femme pour satisfaire ses désirs. Le participant pourrait alors même effectivement penser sincèrement exercer la violence uniquement dans sa vie sexuelle.

Par ailleurs, si le participant tend à minimiser et à justifier chacun des actes violents qu'il a posés dans sa relation conjugale, il tend également à insister sur la part de responsabilités de sa femme dans l'émergence des violences : « *Elle fait toujours les premiers gestes violents. Comme si être une femme, ça autorise à taper. [...] Donc euh moi, à chaque fois, je l'attrapais nanana, à chaque fois, et t'façon j'attrape les mains parce que j'ai peur d'être griffé et parfois j'attrape les mains tellement fort que ça tord le bras quoi hein. Et c'est pas la volonté, moi, si y a pas un bras qui part pour me griffer ou, je sais pas quoi, un coup de pied qui vient vers mon tibia ou des choses comme ça, il se passe rien de ma part si tu veux hein. Attention que quand j'ai pris un coup qui fait mal, j'ai envie de le rendre hein donc euh.* » // « *Et ici, j'ai le sentiment que c'est Marie qui veut la bagarre. Parce que à part peut-être des petites piques ou des choses que j'ai peut-être un peu trop laisser envenimer la situation, de manière verbale... Je cherche jamais à ce que il y ait de la bagarre ou...* » (p. 31).

Nous pouvons aussi nous demander dans quelle mesure le portrait autoritaire et violent que le participant dresse de sa femme tout au long de l'entretien peut éventuellement également lui permettre de rendre plus tolérable les actes violents qu'il a pu exercer dans son couple et dans sa famille.



Nous nous étonnons, en parallèle du discours très défensif tenu par le participant, du caractère cru avec lequel certaines informations peuvent néanmoins être amenées. Et cela nous fait penser au concept du « moment pervers » que Englebert (2017) décrit comme un moment d'inadaptation paradoxale. En effet, nous avons l'impression que, tout au long de l'entretien, le participant est dans un certain contrôle de lui-même et même, dans un certain contrôle de l'entretien dont nous n'avons plus vraiment le sentiment de maîtriser le déroulement. Pourtant à certains moments, au beau milieu d'une phrase, il semble perdre le contrôle et avec lui, le caractère défensif de son discours en nous donnant crument des éléments purement violents : « *Elle m'a croisé, elle s'est arrêtée de son vélo... Et j'avais été violent vis-à-vis de ma mère hein, je l'avais encastrée dans un radiateur... et elle m'a sorti tout ce qu'elle avait sur le cœur.* » (p. 36). Nous nous demandons si cette perte de contrôle est également ce qu'il se passe lorsque le participant passe à l'acte et exerce la violence physique.

Au fur et à mesure de l'entretien, nous constatons les difficultés du participant à se repérer dans le temps. Par exemple, un temps considérable de réflexion lui est nécessaire pour pouvoir dater un évènement, aussi important soit-il, tel que son mariage ou la naissance de ses enfants. Le participant prend également toujours la peine de nommer et de situer assez précisément le lieu dans lequel l'évènement ou le souvenir dont il nous parle a lieu. Aussi, nous constatons à quel point il est difficile pour le participant de garder un fil conducteur et une chronologie dans son récit. Lorsque nous lui proposons de faire une ligne du temps pour tenter de cadrer l'entretien et pour nous permettre une meilleure compréhension de sa relation de couple, Monsieur Quevrin s'en montre tout à fait incapable. Il n'esquissera que quelques lignes et quelques mots en presque une heure de temps (voir annexe).

Tous les détails dont le participant nous fait part dans son récit, et plus particulièrement les détails temporeux et spatiaux, ne prennent la plupart du temps aucun sens pour nous puisque nous ne connaissons pas les personnes et les endroits dont il nous parle. Nous nous demandons donc si cette manière de devoir situer chaque souvenir, chaque personne dans un temps et dans un espace les plus précis possible ne lui serait pas destiné à lui-même, comme une nécessité, un ancrage pour éviter la désorganisation.

Très souvent pendant l'entretien, le participant nous coupe la parole ou hausse le ton lorsque nous voulons dire quelque chose. Nous avons différentes hypothèses à ce sujet. Tout d'abord, il est possible que nous n'ayons pas laissé suffisamment de temps et de silences au participant pour associer librement. En effet, nous nous trouvions dans un certain état de stress quant à ce premier entretien qui ne se déroulait pas comme nous l'avions « prévu », le temps passait et nous ne parvenions pas à aborder les différents thèmes de notre recherche. Nous avons donc peut-être eu tendance à vouloir trop cadrer notre participant et nous avons alors

perdu la spontanéité et la richesse de la libre association. Cette volonté de vouloir aller trop vite entre les différents sujets abordés aurait pu également agacer le participant et le pousser à nous couper la parole.

Par ailleurs, le participant semblait parfois très concentré et très absorbé par ses souvenirs. Il est donc également possible que son attention ait été tellement focalisée sur son histoire qu'il ait pu ne pas nous entendre ou en tout cas, faire fi de notre intervention. Nous avons en effet souvent le sentiment que nous ne nous trouvions pas dans un échange. Le participant ne semblait pas toujours être là pour répondre à des questions dans le cadre d'une recherche. Il semblait plutôt se plonger dans ses souvenirs, les revivre à voix haute sans pour autant se trouver dans une réelle démarche de partage. Il ne nous regardait d'ailleurs que très peu.

Une autre hypothèse concerne une certaine impulsivité chez le participant. D'après les éléments récoltés pendant l'entretien, nous savons que le participant peut faire preuve de beaucoup d'impulsivité à différents niveaux. Cette façon de régulièrement nous couper la parole est peut-être le signe de son incapacité à contrôler ses impulsions, tout comme il serait incapable de contrôler sa violence. En effet, si nous prenions la parole au moment où le participant souhaitait dire quelque chose également, il était peut-être tout simplement incapable de ne pas s'exprimer directement.

Enfin, nous faisons une dernière hypothèse et elle est en lien avec notre analyse du TAT dans lequel le participant avait évoqué à deux reprises la position supérieure de l'homme. Il est possible que le participant ait une certaine représentation de l'homme comme devant dominer la femme. Étant donné que nous sommes une femme, le participant a peut-être ressenti le besoin de prendre le dessus, de se montrer dominant dans l'entretien. Cet élément reste un questionnement en suspens car il entre partiellement en contradiction avec ce que le participant aura pu nous dire de la relation qu'il entretient avec son épouse.

Dans un autre registre, nous remarquons que le participant nous coupe régulièrement lorsque nous voulons intervenir suite à une révélation plus ou moins importante. Nous couper permettrait alors au participant d'avoir révélé quelque chose sans être amené à approfondir la question. Il nous dira d'ailleurs qu'il a l'habitude avec son épouse de dévier la conversation, celle-ci se laissant facilement distraire. Le participant aurait-il fait de même avec nous ?

Tout à la fin de l'entretien, le participant évoque sa capacité à mentir, à « calculer » et à tourner les choses à son avantage. Il nous dit aussi être bien conscient de la nature « hors sujet » d'une partie de son discours et espérer « *quand même ne pas avoir fait foirer le bazar parce que trop peu de réponses aux vraies questions* » (p.35). Nous voyons dans ces quelques éléments quelque chose de l'ordre de la manipulation

et d'une certaine perversion, et nous nous demandons dans quelle mesure ces aspects de la personnalité de Monsieur Quevrin ont pu être présents dans le déroulement de l'entretien.

Résumé :

Thématiques de recherche	Entretien	TAT
Rapport à la mère	Le participant nous dit peu de choses sur sa mère mais il nous dit néanmoins avoir été longtemps amoureux d'elle. Au vu des nombreuses similitudes que nous pensons percevoir entre son épouse et sa mère, nous faisons l'hypothèse d'un fantasme œdipien important et encore d'actualité chez notre participant.	On retrouve à la planche 5 une figure maternelle à la fois érotisée et interdiciatrice ou même punitive. Ce contraste nous rappelle également le conflit œdipien, le fantasme œdipien ravivant l'instance surmoïque.  A la planche 6 BM, le conflit œdipien semble ne pas pouvoir être élaboré et la relation triangulaire laisse place à la relation duelle mère-fils qui est décrite comme plutôt conflictuelle.
Rapport au père	Ambivalence marquée par rapport au père qui est d'une part idéalisé et fortement investi par notre participant, d'autre part, également décrit comme violent et déstabilisant.	La même ambivalence est retrouvée quand, à la planche 7 BM, le participant nous décrit clairement la relation entre un père et son fils, à la fois <i>complice et amère</i> . La dimension <i>amère</i> , émanant plutôt du fils, expression de son agressivité latente à l'égard du père. ( <i>Italique</i> : termes utilisés par le participant.)
Représentations de la femme	Nous relevons une contradiction importante entre ce que le participant veut bien nous dire de sa relation avec sa femme, dans laquelle il semble se subordonner à l'autre, décrivant sa femme comme forte et autoritaire (tout comme sa mère), et la position dominante qu'il nous semble vouloir et parvenir à prendre avec nous, qui sommes une femme, dès le premier contact téléphonique et tout au long de la rencontre.	Le participant nous décrit beaucoup plus précisément les femmes que les hommes. Il les érotise en détaillant particulièrement leurs vêtements. Nous retrouvons également la position dominante et active de l'homme face à une position plus passive et inférieure de la femme.
Vécu de la relation de couple	Le participant peine à nous parler de sa relation à sa femme, ce que nous pensons être défensif. La relation de couple nous est néanmoins finalement décrite comme particulièrement conflictuelle. Monsieur Quevrin semble investir toute son énergie dans	Le conflit interpersonnel à la planche 4 est reconnu mais peu traité, ce qui amène à nouveau à penser aux défenses mises en place par le participant concernant ses conflits conjugaux. Le récit nous permet néanmoins de poser les hypothèses de l'angoisse de séparation et, à nouveau, de

	<p>sa relation à son épouse dans ce que nous voyons comme une relation duelle ou anaclitique. Dans cette relation, notre participant se dit (et se sent peut-être également) plutôt soumis à la volonté et à l'autorité de sa femme. Il ressent toutefois également le besoin de nier sa subordination et sa dépendance à cette épouse.</p>	<p>la présence d'une problématique œdipienne (avec le tiers, la guerre, comme responsable du départ de l'homme).</p>
Vécu de la violence	<p>Nous ressentons à la fois une certaine honte à l'égard des violences qui sont exercées sur l'épouse, à la fois une certaine indifférence. Nous avons en effet le sentiment que la honte ressentie est plutôt due à l'image que le participant craint de renvoyer aux autres, plutôt qu'à une évaluation personnelle et négative vis-à-vis de ses comportements.</p>	<p>A la planche 8 BM, le participant évoque la possibilité selon laquelle le personnage à l'avant-plan ait pu provoquer la situation et lui donne ensuite de l'intensité dans le regard et une bouche déterminée. Cette description nous donne à penser que le mouvement agressif puisse ne pas forcément être associé à un sentiment de culpabilité chez notre participant. La violence ou l'agressivité est toutefois supposée être ici adressée au père.</p> <p>A la planche 13 MF, la fantasmatique incestueuse et mortifère vis-à-vis de la femme entraînent beaucoup plus d'inhibitions chez le participant qui semble, contrairement à ce que nous pouvons retrouver dans l'entretien, vouloir écarter une représentation sexuelle sadique ou encore, rencontrer des difficultés à intégrer agressivité et libido et donc, à intégrer les pulsions partielles.</p>
Fonction de la violence	<p>Monsieur Quevrin nous semble user de la violence pour différentes raisons. Tout d'abord, pour prendre de la distance vis-à-vis de son épouse, un besoin qui apparaît d'ailleurs comme urgent à différentes reprises. Mais également, à d'autres moments, il semble exercer une certaine forme de violence pour garder une proximité avec son épouse. Il semble en effet intensément craindre l'éloignement de sa femme.</p> <p>Par ailleurs, nous retrouvons chez ce participant une forme de contrôle que</p>	

	<p>nous le sentons notamment exercer sur nous. Nous pouvons imaginer que l'exercice de la violence puisse permettre le maintien de ce contrôle. Toutefois, nous avons également le sentiment que la violence puisse émerger chez Monsieur Quevrin suite à une perte de ce contrôle qu'il semble continuellement exercer.</p> <p>Enfin, suite à l'hypothèse d'une érotisation de la violence, celle-ci pourrait alors avoir pour fonction de permettre au participant d'assouvir ses désirs sexuels.</p>	
--	---	--

## 2. Monsieur Wauthier

### *Contexte :*

Monsieur Wauthier est le premier participant à nous contacter via les Maisons de Justice. Le jour même de la présentation de notre projet aux assistants de justice, nous recevons un message de sa part, que nous ne voyons que le surlendemain. Lorsque nous lui téléphonons, il nous remercie d'emblée de le recontacter. Il est particulièrement poli et se montre très enjoué concernant sa participation à la recherche. Il nous dit d'ailleurs en avoir déjà discuté avec sa femme et nous propose de les rencontrer tous les deux à leur domicile.

Nous lui demandons d'abord ce qu'il a reçu comme informations concernant l'étude, nous prenons le temps de lui expliquer de quoi il retourne et ce que nous serons amenés à faire lors de la rencontre. Lorsque nous parlons d'anonymisation des données récoltées, Monsieur Wauthier insiste fortement sur le fait qu'il n'a absolument rien à cacher.

Nous lui précisons ensuite que nous préférons le rencontrer seul, et dans un lieu neutre. Comme il habite loin de l'université où nous avons prévu de rencontrer les participants, nous lui proposons de chercher un endroit convenable non loin de chez lui et de le recontacter ensuite. Monsieur Wauthier est particulièrement coopérant et se montre très disponible. Il travaille tous les jours de la semaine de 7h à 16h30 mais il accepte volontiers de se libérer n'importe quel jour après son travail, ou même le week-end. Son discours est fluide et cohérent. Il nous remercie de nombreuses fois pendant la conversation et nous dit apprécier pouvoir aider une étudiante à réussir ses études. Il nous salue très poliment lorsque nous raccrochons.

Finalement, faute de réussir à trouver un local calme, neutre et sécurisant en dehors des heures de travail habituelles, nous sommes contraints de nous rencontrer par visioconférence, ce qui aura certainement, nous en sommes consciente, une influence sur le déroulement de l'entretien et sur notre relation au participant.

Monsieur Wauthier a la cinquantaine, il est marié pour la seconde fois et a cinq enfants. Deux sont issus de la première union et trois sont issus de la deuxième. Nous dirions que le participant est un peu fort et il porte des lunettes rondes qui lui donnent un air rigolo, de bon vivant. Il se connecte pile à l'heure prévue. Il est installé dans une pièce très neutre. Tout ce que nous pouvons distinguer autour de lui sont des murs blancs. Bien qu'il nous dise être à la maison et s'occuper des enfants jusqu'au retour de sa femme, nous n'entendons rien de son environnement durant tout l'entretien.

Ce qui est particulier dans la relation contre-transférentielle que nous développons face à Monsieur Wauthier, c'est qu'il nous apparaît fort sympathique lors de notre rencontre. Ce n'est que par après, d'abord, en y repensant, ensuite et d'autant plus, en le réécoutant lors de la retranscription, que nous nous rendons compte de tout ce que nous n'avons pas consciemment relevé pendant l'entretien. Nous livrons ici l'analyse que nous avons faite pendant et suite à la retranscription, mais nous pensons qu'il est important de tenir compte de ce changement plutôt radical dans notre façon de nous représenter ce monsieur avant et après retranscription.

#### *Faits de violence :*

Les raisons pour lesquelles Monsieur Wauthier s'est vu jugé pour faits de violences conjugales ne sont pas claires. Nous savons que des menaces de mort à l'encontre de sa femme ont été régulièrement prononcées, et ce, avant que celle-ci ne décide de le quitter. C'est après son départ que Monsieur Wauthier aurait choisi de prendre un couteau pour aller tuer sa femme. Il nous dit cependant avoir changé d'avis et s'être rendu chez des amis pour se calmer. C'est là où la police l'attendait. Monsieur Wauthier aurait ensuite fait un séjour de deux semaines en prison jusqu'à ce que sa femme revienne vers lui en s'excusant. C'est ce qui, selon Monsieur Wauthier, aurait déterminé la décision de la juge concernant sa libération. Il nous dira également avoir fait un séjour de deux mois en prison suite une accusation de viol sur sa fille aînée pour laquelle il clame son innocence.

#### *Analyse :*

Dès le début de l'entretien, Monsieur Wauthier semble vouloir distinguer deux choses : la personne qui a été condamnée par le Tribunal et la personne qui a été amenée à exercer la violence conjugale. Nous pensons

que le participant souhaite nous faire entendre par là que ses actes n'ont pas été entendus et compris par la justice comme ayant été d'une certaine façon légitimes. En effet, bien que Monsieur Wauthier nous dise d'abord assumer ses erreurs, il nous dira tout de même à plusieurs reprises dans l'entretien qu'il n'a jamais rien fait de mal et que finalement, il ne comprend pas pourquoi il a été puni.

Tout au long de la rencontre, nous relevons un certain contraste chez Monsieur Wauthier. D'une part, une volonté de contrôle et un grand besoin de revendiquer son indépendance. D'autre part, une sorte de victimisation vis-à-vis de toutes les personnes qui l'entourent. En effet, si l'on en croit les dires du participant, lui qui fait pourtant toujours tout comme il faut à tous les niveaux, serait toujours victime des autres et de leurs problèmes ou encore, de leur incompétence.

Pour nous expliquer comment il s'est construit, Monsieur Wauthier nous parle d'emblée de sa famille d'origine dont il dit n'avoir jamais eu besoin, et il taira ensuite le sujet familial jusqu'à ce que nous le sollicitons finalement à la fin de l'entretien. Il souligne par contre son côté solitaire, indépendant et autonome, et surtout, il insiste n'avoir jamais rien dû à personne : « *Voilà, je veux dire, c'est sans, sans regret parce que je sais que ce qu'on a aujourd'hui, c'est nous qui le méritons de nous-même. Y'a pas de merci à donner à qui que ce soit, on l'a fait par nous-même.* » (p. 42).

Dans son discours concernant sa construction personnelle, qui est finalement principalement, si pas uniquement, centrée sur des acquisitions matérielles, Monsieur Wauthier, mentionne par moments une certaine collaboration avec sa femme. Même si le « je » reprends rapidement le dessus. Nous avons l'impression que Monsieur Wauthier semble vouloir nous prouver son indépendance (ou nier sa dépendance) : « *Je veux dire, qui m'aime me suive. Celui qui a envie de me suivre me suive, celui qui me suit pas, bah ça ne m'empêchera pas d'avancer pour la cause.* » (p. 42).

Dès les premières minutes de l'entretien, nous ressentons une certaine agressivité dans le discours du participant vis-à-vis de sa femme : « *Tu veux venir avec, tu m'accompagnes, t'as pas envie de venir, tu restes à la maison, je m'en fous mais moi je vais à la pêche. C'est un peu comme ça que je fonctionne.* » (p. 43). Nous nous sentions parfois nous-mêmes agressée par le participant tant le ton de sa voix pouvait être acerbe et menaçant. Et nous pouvons dire que cette agressivité s'est accrue au fur et à mesure de l'entretien. Plus le participant parlait, plus il abordait des sujets sensibles, plus il parlait vite et plus le ton montait. À certains moments, il semblait même tout à fait révolté. Paradoxalement, physiquement, le participant ne semblait pas être gagné par l'émotion. Son visage était presque impassible et il lui arrivait même régulièrement de sourire, malgré la dureté de ce qu'il pouvait nous raconter. Nous pouvons nous

demander si le participant se montre incapable d'exprimer ses émotions, comme dans une sorte d'alexithymie, ou s'il est tout simplement incapable d'en ressentir.

Rapidement et semble-t-il malgré lui, Monsieur Wauthier nous dit être actuellement poursuivi par la justice pour d'autres faits que les violences conjugales. Dans un premier temps sans vouloir entrer dans les détails, il nous dit avoir été accusé de certaines choses et avoir déjà fait deux mois de prison en préventive. Nous apprendrons à la fin de l'entretien que c'est sa propre fille, son aînée, qui a porté plainte contre lui pour viol. Bien qu'il nous dise détenir toutes les preuves de son innocence, il aurait été condamné à huit ans de prison ferme, selon lui, par la faute de l'incompétence de son avocat et de la juge d'instruction en charge de l'affaire. Il est aujourd'hui en appel et a confié son dossier à un nouvel avocat.

Le participant commence alors un *laïus* qu'il répétera de nombreuses fois pendant l'entretien sur la fatalité des choses, l'incompétence et l'incohérence de la justice, sur la fragilité de la vie que l'on se construit et sur le manque de contrôle que l'on a sur son avenir : « *Bah j'ai perdu confiance en ma femme. J'ai perdu confiance en l'avenir, j'ai perdu confiance en la justice. Je me demande aujourd'hui : en quoi croire encore ?* » (p. 64). Nous pouvons sentir que le participant souhaite nous rallier à sa cause. Il tentera d'ailleurs tout à la fin de l'entretien : « *Je vous sens un peu bouleversée quand même.* » (p. 66). Sans réponse, il rebondira en nous disant combien il espère pouvoir nous aider et être utile à notre réussite.

Ces premiers éléments nous donnent déjà une idée du mode relationnel sur lequel Monsieur Wauthier s'est construit. Ce besoin de revendiquer indépendance et autonomie, de nier la dépendance à l'autre, tant la famille d'origine que la partenaire de vie, cette volonté de contrôle et cette tendance à rejeter toutes les fautes sur le monde extérieur révèlent selon nous une vulnérabilité narcissique chez le participant. Une blessure qu'il chercherait d'une part à combler tantôt à travers l'approbation, l'admiration, l'amour inconditionnel et le réconfort que l'autre peut lui apporter, tantôt grâce à l'acquisition de biens matériels qui lui permettent concrètement de se donner de la valeur. D'autre part, cette même blessure narcissique pousserait le participant à se protéger, à prendre distance et à garder le contrôle vis-à-vis de l'autre. Nous ressentons également un surinvestissement narcissique de l'image de soi à travers l'analyse du TAT, la représentation de soi prenant souvent le devant de la scène dans une sorte d'auto-centration. L'autre nous semble en effet être investi principalement comme objet d'étayage, ce qui peut être un processus de lutte contre une angoisse de perte de l'objet anaclitique. Nous pourrions d'ailleurs ainsi mieux comprendre l'importance qu'accorde notre participant aux biens matériels, pouvant être perçus comme une solution de substitution bien moins angoissante car plus facilement disponible et contrôlable que l'objet humain.



C'est le participant lui-même qui nous proposera, tout en nous l'imposant finalement, de commencer à parler des violences conjugales. Bien qu'il commence par préciser qu'il n'a jamais porté la main sur sa femme, le participant n'aura apparemment aucune gêne à nous dire à plusieurs reprises, haut et fort, qu'il a toujours menacé sa femme « de lui mettre une balle » le jour où elle déciderait de partir.

Face au discours du participant, nous sommes perplexes. Nous percevons le participant de différentes manières et nous avons du mal à combiner les différentes facettes de sa personnalité et de l'histoire qu'il nous livre. D'une part, nous sommes sensible à la détresse qui nous est racontée... Le désespoir, la peur, l'angoisse de la séparation qui semble impossible : « *Donc il y a cette euh, cette peur et cette angoisse en même temps qui qui vous serrent le, l'estomac et le cœur et vous vous dites c'est un cauchemar, je vais me réveiller.* » (p. 49). D'autre part, nous sommes parfois forcée de constater que les émotions restent superficielles et que finalement, elles sont en effet plutôt racontées que vécues et ressenties. Nous sommes décontenancée ; à la fois persuadée qu'une réelle souffrance se cache sous les mots, à la fois confrontée à une forte volonté de contrôle du participant (de soi et des autres), qui nous empêche d'y voir clair.

Lorsque le participant nous parle de sa relation avec sa femme, il nous vient à penser qu'il pourrait avoir vécu dans une sorte de réalité parallèle. En effet, il dit avoir été sidéré d'entendre sa femme lui dire qu'elle ne l'aimait plus : « *Et euhhh... deux semaines avant qu'elle me dise ça, elle me disait oh ben qu'est-ce que je t'aime, t'es l'homme de ma vie euh voilà, qu'est-ce que je suis amoureuse de toi et voilà.* » (p. 45). Or, en effet, et comme il le dit si bien à de nombreuses reprises pendant l'entretien, les sentiments ne s'envolent généralement pas du jour au lendemain. Il semblerait que Monsieur Wauthier ait fait abstraction de tout ce qui pouvait être vécu et ressenti par sa femme pour pouvoir vivre son idéal de vie bien loin de toute perturbation éventuelle, comme dissocié de la réalité, dans une sorte de clivage lui permettant de garder à l'extérieur de lui tout ce qui pourrait être perçu comme mauvais, négatif ou menaçant. Comme s'il avait brusquement dû réaliser qu'il était peut-être différent et différencié de sa femme. À certains moments du discours, on peut tout de même sentir un certain doute s'installer : « *Limite, elle avait presque même l'air de me dire... Que j'étais un menteur quand je lui disais que 15 jours avant elle me disait qu'elle m'aimait. Pour elle, c'était presque euh, un mensonge. [...] Pour elle, non, ça faisait des mois que ça traînait et que elle ne m'aimait plus.* » (p. 50).

Monsieur Wauthier semble aussi sérieusement penser que les problèmes viennent toujours et forcément des autres : . « *[...] une autre plainte que ma mère avait déposée contre moi parce que ma mère avait quand même pas mal de problèmes.* » (p. 62). // « *On va tout perdre. Tout ça pour une connasse qui, qui n'en a rien à foutre et qui a décidé de foutre le bordel. [...]. Et quand je parle de connasse, je parle de ma propre fille hein.* » (p. 62). Il est quand même à considérer qu'en un court laps de temps, Monsieur Wauthier a pu

nous citer non moins de trois personnes issues de sa propre famille ayant déjà porté plainte contre lui : sa mère, sa femme et sa fille. Pourtant, notre participant ne semble pas du tout penser qu'il pourrait éventuellement avoir une part de responsabilité dans les faits. S'il revendique avoir toujours tout fait correctement et même, dans l'intérêt des autres, nous pouvons néanmoins nous demander comment toutes ces plaintes contre lui ont pu prendre forme et comment elles l'ont conduit en prison à minimum deux reprises.

Au niveau relationnel, Monsieur Wauthier se décrit en deux temps. Il nous dit d'abord être solitaire. Toutefois, nous pouvons constater grâce à l'analyse du TAT une possible incapacité à être seul chez notre participant. En effet, à chacune des planches ne représentant pas de personnages ou représentant un personnage seul (planche 13 B), Monsieur Wauthier semble ressentir le besoin d'introduire une dimension objectale dans son récit. Le participant nous dira ensuite être également un boute-en-train, capable de s'adapter et de s'intégrer dans tous les milieux. Le fonctionnement relationnel qu'il nous dépeint alors nous apparaît curieux ou, en tout cas, peu naturel : « *Et du coup, ben euh, je m'adapte en fait à, aux personnes qui sont face à face avec moi en fait. J'arrive à m'intégrer simplement en, pas en imitant les personnes qui sont face à moi mais en me comparant à eux et en me mettant au même rang qu'eux.* » (p. 57). Ce manque de naturel nous apparaît d'ailleurs également lorsque le participant nous précise, tant dans l'entretien que dans nos autres échanges, qu'il n'a rien à cacher. Nous ne pouvons nous empêcher de voir ces affirmations comme des dénégations et nous nous demandons finalement ce que le participant peut encore bien vouloir nous cacher.

Bien qu'il nous dise pouvoir être particulièrement sociable, le participant semble surtout investir sa relation à son épouse : « *Je vous dis, on n'avait pas besoin forcément de voir d'autres personnes pour être heureux.* » (p. 53). Aucune autre relation ne semble avoir de réelle importance à ses yeux. Pas même ses enfants dont il nous parle mais toujours et uniquement concernant ce qu'il fait pour eux, dans son rôle de père qu'il semble avoir à cœur de remplir le plus parfaitement possible. En effet, ce rôle de père, de protection et d'approvisionnement de la famille prend beaucoup de place dans le récit de vie de Monsieur Wauthier. Il semble avoir dans la tête une image de la vie de famille bien concrète et idéalisée, et il pense certainement la vivre, ou en tout cas l'avoir vécue, mais à aucun moment il ne nous parle de relation à ses enfants : « *[...] je voulais absolument aussi que ça me tenait énormément à cœur de de construire ma propre famille, de protéger les miens et de de de faire en sorte que tout se passe bien et de réussir à vraiment... Faire des enfants, les élever et les et les et les, les guider dans la vie pour que tout se passe bien pour eux.* » (p. 60).

Concernant ses parents, Monsieur Wauthier est peu bavard. Il nous décrit tout de même un père ouvrier, alcoolique et violent : « *bah quand il rentrait, il passait beaucoup ses nerfs sur euh, sur ma sœur et moi.*

*Euh pas sur ma mère mais sur ma, sur ma sœur et moi donc euh.* » (p. 58). Une mère, mère au foyer, qui, si l'on s'en tient au discours du participant, aurait divorcé du père. Ce divorce aurait d'ailleurs été mal vécu par le participant car, bien qu'il n'en dise rien quand il nous en parle explicitement, il en fait plus tard une analogie avec ce qu'il appelle la trahison de sa femme, quand elle lui annonce qu'elle veut le quitter : *« Enfin pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait mal ? C'est un peu comme euh, un peu comme si, un enfant qui voit ses parents divorcer et qui pense qu'il est coupable. »* (p. 50). Monsieur Wauthier nous dira ensuite avoir coupé les ponts avec sa mère depuis 11 ans pour protéger sa propre famille.

Il semblerait que Monsieur Wauthier ait voulu mener une vie très différente de celle de ses parents et se montrer capable de subvenir aux besoins de sa femme et de ses enfants de façon à ce que ceux-ci ne manquent jamais de rien : *« Voilà, mais je veux que mes enfants, on ne puisse pas dire : Ouais, tes parents, c'est des cassos hein, c'est des cas sociaux, ou t'as rien machin, regarde tes pompes euh, t'as pas, t'as pas... J'ai souffert de ça à l'école parce que mes parents n'avaient pas énormément d'argent. Je veux pas que mes enfants en souffrent. »* (p. 65). Cependant, nous avons l'impression que le participant reste en quelque sorte loyal à ce qu'il a connu dans son enfance, en instaurant, malgré lui et certainement tout à fait inconsciemment, un certain patriarcat à sa famille. On peut d'ailleurs constater dans l'analyse du TAT la position toujours active et dominante de l'homme sur la femme et sur les enfants qui restent dans une position passive de soumission.

Côté sentimental, le participant aurait connu différentes relations et déceptions amoureuses, dont, par exemple, les infidélités conséquentes de son ex-femme avec laquelle le participant a eu 2 enfants, relation qui selon nous était donc bien investie. Nous n'avons que peu de détails concernant les précédentes relations mais, à notre connaissance, aucune n'aurait mené le participant à exercer la violence. Nous nous posons donc la question de savoir comment et pourquoi le participant ne peut supporter la rupture de sa relation actuelle sans perdre pied et devenir violent. Qu'a cette relation de si différent des précédentes ? Que permet-elle au participant qui ne puisse absolument pas lui être enlevé ?

Nous comprenons que le participant semble avoir vécu la majeure partie de sa relation avec sa femme dans une sorte de fantasmagorie dans laquelle ils ne faisaient qu'un, un monde dans lequel sa femme, éperdument et inconditionnellement amoureuse de lui, ne pourrait jamais ne serait-ce que penser à le quitter : *« Elle savait qu'elle m'aimait et c'était euh, pour elle, c'était même euh, un, pas dire un réflexe mais ça, ça coulait de source quoi, ça pouvait pas en être autrement. »* (p. 54). // *« Ben oui, parce que pour moi, dans ma tête, c'était le, le. Et quand elle disait à quel point elle m'aimait, c'était qu'elle aurait donné sa vie pour moi. C'était voilà. Il aurait surtout pas fallu que je la quitte ou, ou quoi que ce soit et euh. »* (p. 55).

Ainsi, lorsque Monsieur Wauthier nous explique ne pas avoir compris le souhait de départ de son épouse, il nous donne comme exemple leur habitude de faire absolument tout ensemble, ne pas avoir d'activités personnelles et passer les heures de la journée lors desquelles ils sont forcés d'être séparés à s'envoyer des messages ou à se téléphoner. Ces éléments, qui semblent être pour le participant des indices, sinon des preuves d'un couple qui fonctionne, nous semblent plutôt révéler une importante angoisse de séparation. Un désir d'être uni à l'autre de manière tellement intense qu'il pourrait alors peut-être devenir difficile de se distinguer de cet autre, et impossible de s'en séparer, sans craindre de se perdre soi-même.

Quand le participant nous décrit sa relation avec sa femme, celle-ci nous semble particulière et parfois même faire référence à quelque chose de l'enfance : « *On a toujours été extrêmement fusionnels en fait. [...] On venait se coucher le soir, on jouait dans le lit. Ne serait-ce que 10 minutes, un 1/4 d'heure, mais on jouait.* » (p.53). Il ajoutera même : « *Oui, comme, comme 2 âmes sœurs qui s'étaient retrouvées quoi, on avait, comme un frère et une sœur. [...] Pour moi, elle est vraiment la moitié qui me manquait, et elle pareil, j'étais la moitié qui lui manquait.* » (p. 53). La relation qui est investie à l'épouse nous semble totalement dépourvue d'intimité sexuelle. Par contre, à travers l'espace relationnel conjugal, le participant nous donne l'impression d'avoir cherché à combler un vide ou peut-être même d'avoir tenté de réparer quelque chose. Il aurait donné à cette femme tout le crédit, toute la confiance, qu'il n'aurait auparavant jamais pu donner à personne. Il aurait déposé sur ses épaules tout son fardeau, ses attentes d'idéal, d'amour et de reconnaissance. Une charge trop lourde et des attentes trop hautes, n'ayant sans doute d'autre issue que la désidérialisation.

Ce qui nous pose question à la base prend tout son sens lorsque nous en apprenons finalement plus sur le vécu précoce du participant. En effet, apparemment très peu proche de sa mère, Monsieur Wauthier avait toutefois lié une relation très forte à sa grande sœur, atteinte d'un handicap mental et perdue tragiquement, tuée par son compagnon, lorsque notre participant avait 14 ans. Il nous dit avoir très mal vécu de ne pas avoir pu la protéger. Nous nous demandons donc dans quelle mesure la relation à l'épouse puisse être une tentative de réactualisation (et peut-être donc de réparation) de la relation à la sœur, de ce qu'il a connu et vécu avec la seule femme avec laquelle il avait tissé des liens forts dans son enfance : « *Et moi dans l'histoire, j'étais là sur le côté, j'étais toujours là, j'étais vivant, j'étais là, même mes parents... Ne se sont jamais tracassés de savoir ce que je ressentais, de comment je le vivais, d'avoir perdu ma sœur ; d'avoir perdu ma moitié, puisque je n'avais que elle, à l'époque.* » (p. 60). À la lecture de cet extrait, on peut ressentir le manque de reconnaissance vis-à-vis de la douleur que la perte de sa sœur pouvait représenter, mais également le manque de reconnaissance pour sa propre personne. On a l'impression que le participant appelle encore à l'aide lorsqu'il nous dit « *j'étais toujours là, j'étais vivant* ». On peut aussi ressentir la

solitude et le désespoir de ne pas avoir reçu et ressenti la considération et l'amour attendu par les figures parentales.

Avec ces éléments, nous pouvons mieux comprendre non seulement le besoin du participant de protéger sa famille et de réclamer l'amour inconditionnel de son épouse, mais nous pouvons également mieux comprendre comment se voir retirer la femme, celle qu'il dit être son monde, sa vie, a pu le mener à vouloir le pire. À vouloir user du pire des moyens, à savoir, qui plus est, celui par lequel on lui avait pris sa sœur à l'époque : le meurtre.

Cependant, nous réalisons que ce n'est pas vraiment le départ de son épouse qui pousse le participant à agir : « *Et je me dis peut être lui laisser un peu de temps [...], peut être que ça va même aider à ce que les choses s'arrangent.* » (p. 50). La distance physique semble pouvoir être supportée par Monsieur Wauthier.

La séparation concrète semble moins gérable : « *Moi je me suis dit non à partir du moment où on prend la décision de changer ses enfants d'école, c'est qu'on n'a plus l'intention de revenir du tout. Donc si tu veux plus revenir, ok, pas de problème si c'est pour tout perdre, on va tout perdre correctement.* » (p. 50). Toutefois, il nous semble qu'elle ne soit pas non plus réellement à l'origine du passage à l'acte. Nous pensons que c'est plutôt la perte de contrôle qui fait dérailler notre participant. Certains extraits de son discours nous semblent en effet assez révélateurs : « [...] je dis : « *Écoute, tu veux partir ? Casse-toi. Je te mettrai une balle et puis comme ça l'histoire elle sera réglée* ». Je dis comme ça, au moins, je saurai pourquoi est-ce que je te perds. » (p. 46). // « *Si elle me dit encore ce genre de choses « OK, tu veux te barrer, écoute, je vais te faciliter les choses, regarde, je reprends mes affaires à moi, je prends des vêtements, je me fais mes valises et je me casse* », c'est tout. [...] Moi je serai parti, c'est moi qui partirai. Ce sera pas, je la laisserai pas partir elle, je partirai de moi-même et comme ça l'histoire elle sera réglée » (p. 52).

En effet, le besoin de contrôle et la perte de contrôle sont ce dont il est question dans la majeure partie de l'entretien. Tout d'abord, ce qui semble insupportable pour Monsieur Wauthier, c'est l'idée que ce soit sa femme qui décide de le quitter. Le participant nous dit clairement qu'il préfère tuer sa femme plutôt que d'accepter qu'elle prenne la décision de s'en aller ou, en d'autres termes, plutôt que de ne pas être maître de la situation. Même lorsque sa femme vient le voir en prison pour lui dire qu'elle regrette et qu'elle veut revenir à la maison, nous pouvons sentir combien Monsieur Wauthier ressent le besoin d'affirmer son contrôle sur la situation : « *Mais je dis « Oui mais les clés c'est moi qui les ai les clés de la maison. Moi j'ai changé de barillets, j'avais changé tout pour que, pour ne pas que tu viennes encore me voler des meubles* ». » (p. 46).

La prise de conscience de l'incertitude à laquelle il est soumis dans sa relation conjugale est ingérable, impossible à vivre et à accepter : « *Voilà, 21 ans à passer à, à passer à construire sa vie. Tout ça pour que au final on vous le retire en un claquement de doigts euh...* » (p. 44) // « [...] *C'est pas, c'est pas acquis, rien n'est acquis en fait. Même si vous vous battez du mieux que vous pouvez, comme un lion. N'importe qui peut vous le retirer, votre propre femme [...]* » (p. 60). Il n'est pas maître de sa vie et désormais, sa situation judiciaire le soumet également à la dure réalité de sa non-toute-puissance : « *Maintenant, c'est tout mon monde qui s'écroule. Au départ, c'était mon, c'était ma femme qui m'aime plus et là, maintenant c'est la justice qui dit qu'y vont me mettre en prison. [...]* *Ma vie est en suspens.* » (p. 62).

Nous ne pouvons nous empêcher de relever le caractère pervers ou psychopathique des caractéristiques qui ressortent du profil de notre participant. Tout d'abord, rappelons la difficulté que nous avons eue à nous représenter la personne que nous avons en face de nous pendant l'entretien. Ce côté séducteur qui nous avait fait oublier toute la violence et l'agressivité dont il nous était fait part. Aussi, cette capacité de nous exprimer des choses dures et violentes sans aucune émotion palpable et même, avec le sourire. Cette faculté d'adaptation dans tous les milieux dont le participant se vante, cette oscillation entre demandes affectives démesurées et rejet brutal concernant sa femme, ce manque de culpabilité et d'empathie, cette façon de nier la réalité de l'autre... Et bien évidemment, quoi que Monsieur Wauthier puisse en dire, la volonté du passage à l'acte et les deux séjours en prison qui ne viennent que renforcer notre ressenti.

#### Résumé :

Thématiques de recherche	Entretien	TAT
Rapport à la mère	<p>Monsieur Wauthier se montre très défensif en ce qui concerne son rapport à sa famille d'origine. On sent l'importance qu'elle tient puisque le sujet est abordé d'emblée, mais également la conflictualité qu'elle implique puisque le participant préfère taire rapidement le sujet.</p> <p>Le rapport à la mère nous semble plus que conflictuel, la relation ayant même été rompue. Le participant nous parle peu de sa mère mais nous la décrit comme source de problèmes et même « dangereuse » pour sa famille. Nous savons également qu'au divorce de ses parents, Monsieur Wauthier,</p>	<p>A la planche 5, la référence à la figure maternelle entraîne directement le recours au commentaire personnel, ce qui, selon nous, démontre bien la conflictualité qu'implique la relation à la mère. On retrouve également mais plus légèrement une image maternelle surmoïque dans le récit.</p> <p>A la planche 6 BM, le récit fait clairement référence à la situation actuelle du participant. Il surinvestit le personnage masculin comme représentation de lui-même, ce qui lui permet de nier totalement la sollicitation latente de la planche concernant la relation mère/fils.</p>

	alors âgé de 9 ans, a suivi sa mère et ne voyait que très peu son père.	
Rapport au père	Monsieur Wauthier nous décrit une relation qui nous semble plutôt ambivalente au père qu'il dit avoir été très violent et peu chaleureux avec sa sœur et lui dans leur enfance, mais chez qui il dit par ailleurs avoir été <u>en vacances</u> lorsqu'il parle en réalité de garde alternée. Le père est durement décrit comme alcoolique et violent mais toutefois, contrairement à la mère, peu critiqué.	Le récit de la planche 7 BM mettant en scène la relation père/fils est le plus long du protocole. Le conflit est peu évoqué mais il est présent et provoque remâchages et banalisations, la pulsionnalité et les mouvements agressifs ne pouvant être exprimés. On retrouve toutefois une position dominante du père vis-à-vis du fils qui écoute les conseils.  A la planche 8 BM, l'ambivalence vis-à-vis du père est plus palpable. Le désir parricide est évoqué mais provoque culpabilité et désir de réparation.
Représentations de la femme	Nous constatons que toutes les femmes de son histoire (sa femme, sa fille, sa mère et même la juge en charge de son dossier de justice) sont particulièrement décriées, toutes responsables de fautes dues à leur bêtise ou encore, à leur incompetence. Et nous pensons pouvoir comprendre que c'est à cette représentation négative de la femme qu'il aurait intériorisée que notre participant attribue son impossibilité à être celui qu'il devrait (ou voudrait) être.	L'image féminine surmoïque est retrouvée aux planches 2 et 5.  Par ailleurs, les personnages féminins sont cantonnés dans une dimension passive et/ou de faiblesse et de soumission en comparaison aux positions prises par les personnages masculins.
Vécu de la relation de couple	Nous percevons chez Monsieur Wauthier, notamment à travers son agressivité et sa violence verbale, un besoin ou, du moins, un désir d'exercer un contrôle sur sa femme et sur leur relation, et de revendiquer son indépendance vis-à-vis de cette relation. Cependant, ce participant nous semble également entièrement dépendant de sa compagne, dans une sorte de fusion, une absolue impossibilité d'être séparé d'elle, avec un désir obsédant de ne faire qu'un, d'être comme indissociables l'un de l'autre.	La représentation du couple est d'une part fortement idéalisée, d'autre part la supériorité du masculin est mise en exergue. On retrouve le désir de liberté et d'indépendance de l'homme mêlé à la volonté de ne faire qu'un dans le couple. Un paradoxe bien illustré aux planches 4 et 10, notamment par l'angoisse de séparation.
Vécu de la violence	Nous pensons que Monsieur Wauthier n'envisage pas ses actes comme des actes violents. Il nous dit d'ailleurs	

	<p>assez clairement ne pas comprendre pourquoi il a été puni alors que c'est sa femme qui, selon lui, en le quittant, a commis une faute. Il ne semble pas pour le moins embarrassé de nous raconter les faits, ni les propos abusifs qu'il a régulièrement envers sa femme. Il est donc difficile de comprendre comment le participant vit sa violence, si ce n'est qu'il semble tout simplement peu la considérer.</p> <p>Toutefois, en termes de conséquences de la violence, il nous semble pouvoir dire que le participant semble se sentir victime des évènements.</p>	
Fonction de la violence	<p>Ce qui nous semble le plus évident chez Monsieur Wauthier, c'est l'utilisation de la violence comme tentative de reprendre le contrôle, à la fois de l'autre mais également de soi. En effet, nous avons le sentiment que lorsqu'il sent qu'il perd son épouse, le participant semble mal accepter cette prise d'indépendance de la part de cette dernière. Tout d'abord parce qu'il a certainement intériorisé l'image d'un homme qui a l'autorité et qui prend les décisions au sein de sa famille, mais également puisque dans l'hypothèse selon laquelle le participant vivrait son couple comme une unité, une entité indissociable, le départ et donc la séparation avec son épouse impliquerait alors son propre déclin et sa propre perte.</p>	<p>On retrouve également dans l'analyse des différentes planches du TAT des éléments qui nous permettent d'appuyer les hypothèses faites sur base de notre entretien semi-directif. A savoir, l'intériorisation d'une représentation de l'homme supérieur et tout-puissant, la recherche et le besoin de contrôle, ainsi que la relation de dépendance impliquant l'angoisse et l'impossibilité de la séparation, et la nécessité en parallèle de prouver son indépendance ou de nier sa dépendance à sa compagne.</p>

### 3. Monsieur Idri

#### *Contexte :*

C'est l'assistante de justice de Monsieur Idri qui nous donne son numéro de téléphone en nous disant que celui-ci accepte de participer à notre recherche. Nous le contactons donc et nous lui laissons un message vocal pour nous présenter et lui proposer de nous recontacter quand il le souhaite. Monsieur Idri nous recontacte très rapidement et lorsque nous relevons cette rapidité, il nous dit que « lorsque l'on s'engage,



on respecte son engagement ». Dans les premiers moments de l'entretien téléphonique, Monsieur Idri nous semble plutôt bourru et peu à l'aise avec la situation.

Comme avec chaque participant, nous demandons à Monsieur Idri ce qu'il sait de l'étude à laquelle il propose sa participation et comme il ne semble pas en savoir grand-chose, nous lui expliquons. Quand nous lui demandons si cela lui convient, nous sentons que Monsieur Idri est plus à l'aise. Il nous parle différemment et nous explique que cela lui convient car nous lui proposons de nous dire qui il est aujourd'hui et non uniquement qui il était lorsqu'il a fait ce pourquoi il a été condamné. Il explique avoir un long parcours derrière lui et être content de pouvoir en parler à quelqu'un, et de se sentir compris. Il nous dit également qu'il est content d'aider mais que sa participation a aussi pour objet de l'aider lui-même. Il nous remercie pour l'intérêt que nous accordons à sa condition et il espère que notre projet pourra aider d'autres personnes comme lui. Nous pouvons ressentir beaucoup d'émotions dans son discours.

Comme Monsieur Idri vient de loin, il nous propose de le rencontrer chez lui. Nous lui expliquons que nous avons prévu de rencontrer les participants dans des endroits neutres et il nous propose alors diverses solutions où il pourrait être pratique de le rencontrer. Nous convenons d'abord de nous voir à l'hôpital de jour où il se rend trois fois par semaine. Finalement, la procédure pour rencontrer un patient au sein d'un hôpital est un peu compliquée et nous manquons de temps. Nous trouverons finalement un local au CPAS de la ville de Monsieur.

Monsieur Idri est célibataire, sans enfant, ou du moins, il ne nous en parle pas. Il est physiquement plutôt costaud et parle avec un accent fort prononcé. Lorsque nous le rencontrons, nous avons la même première impression que par téléphone. Il se montre distant et particulièrement méfiant. Il nous demande les papiers prouvant que nous faisons nos entretiens dans le cadre d'un projet officiel. Il veut également savoir qui il peut contacter au sujet de la recherche. Il nous dit devoir nous faire confiance et nous sentons combien c'est compliqué pour lui. Il se montre presque agressif dans son discours à notre égard et nous commençons à nous sentir mal à l'aise.

Ce n'est que plus tard, après la passation du TAT, pendant l'entretien, que nous pourrions sentir que Monsieur Idri se détend, pour finalement se permettre d'afficher une souffrance et une tristesse très explicite. Nous serons particulièrement touchée par ce participant.

Lorsque nous quitterons Monsieur Idri, il nous remerciera à plusieurs reprises et nous aurons véritablement le sentiment d'une sincère reconnaissance de sa part. Nous recevrons également un texto, approximativement 1h après l'entretien : « Je tiens encore à vous remercier. Cette séance m'a fait grand

bien. Si cela peut faire partie du travail, sachez que, je suis vidé. », et cela nous rappellera ce qu'il nous aura dit de sa violence durant l'entretien.

#### *Faits de violence :*

Monsieur Idri ne nous décrira aucun des faits de violence pour lesquels il aura été jugé. Il nous dit en revanche avoir été physiquement violent à de nombreuses reprises, aussi bien envers des hommes en dehors de la sphère conjugale, qu'envers des femmes avec lesquelles il était en relation. Il nous précise par contre n'avoir jamais été violent qu'avec des gens plus violent que lui. Nous savons également que Monsieur Idri peut se montrer très violent et agressif dans son discours et sa posture, ses attitudes, sans pour autant exercer la violence physique.

Nous souhaitons ajouter que Monsieur Idri se contredira au sujet de la violence conjugale exercée. Il ne niera pas avoir exercé cette violence mais nous dira par contre ne pas avoir été jugé pour ces faits. Cependant, il expliquera ensuite devoir suivre une formation sous contrainte sur la violence conjugale, ce que nous savons être une des peines prévues par la justice. Il reste toutefois difficile de déterminer dans quelle mesure le participant aura souhaité cacher la vérité ou n'aura tout simplement pas considéré l'obligation de suivre une formation comme une peine appliquée par la loi.

#### *Analyse :*

Nous pouvons sentir que notre participant, Monsieur Idri, ne se raconte pas pour la première fois. Un travail a déjà eu lieu, une réflexion et une certaine élaboration psychique du vécu ont déjà été faites. Et cela se ressent dès les premières phrases du récit de vie, lorsque Monsieur Idri met en lien sa construction identitaire et relationnelle avec son vécu précoce : « *Donc faut d'abord savoir que je viens donc euh d'une famille avec un papa extrêmement violent.* » (p. 72). Il poursuit ensuite une histoire, un récit bien construit. En fait, le participant répond presque trop bien à la question de départ « Qu'est-ce qui fait que vous êtes devenu la personne que vous êtes aujourd'hui ? » Cette question généralement déroutante pour les autres, ne semble pas poser de problèmes à Monsieur Idri. Il y a peu d'hésitation dans son discours, aucun silence, les idées s'enchaînent sans difficulté et la chronologie des faits est bien respectée. Monsieur Idri se narre, comme si c'était une habitude pour lui, en abordant ce qui lui semble sans doute être les éléments les plus importants de sa vie ayant contribué à sa construction et à l'émergence des comportements violents. Pendant cette première partie de la rencontre, on ressent vraiment que le participant prend le contrôle de l'entretien.

À la relecture, nous avons l'impression que le participant cherche tout d'abord à nous énumérer toutes les raisons pour lesquelles il a pu devenir violent, comme s'il cherchait finalement à s'en excuser, à rendre cette violence plus acceptable ou du moins, compréhensible. Comme s'il voulait avant tout s'assurer de notre non-jugement. Bien que le participant nous annonce s'ouvrir complètement à nous, nous constatons que tout ce qu'il nous raconte, toutes les explications ou justifications qu'il nous donne dans un premier temps, sont des faits extérieurs à lui, qui concernent par exemple la violence de son père ou le racisme des Belges. Ces expériences de vie ont bien sûr de lourdes conséquences sur le développement individuel, mais nous avons l'impression que le participant, plus ou moins consciemment, tend tout d'abord à se protéger de nous. Ce qu'il nous livre est directement très intime et peut-être même assez choquant, mais nous ressentons tout de même que le participant se garde de nous révéler les véritables raisons de son mal-être psychique.

Monsieur Idri nous dit s'être construit dans la violence toute-puissante de son père. Une construction qui nous semble complexe quand le participant, lui qui n'était pourtant pas l'aîné de la fratrie, évoluait à la fois dans la peur du père, à la fois dans la position du fils préféré, et désigné (ou sacrifié) par les frères et sœurs (et la mère) comme protecteur, condamné à « *affronter la montagne de feu* » (p.84) pour les autres. Il semble avoir ensuite toujours voulu avoir le dessus sur le reste du monde, ou en tout cas, n'avoir jamais pu laisser l'avantage à qui que ce soit : « *J'ai, j'étais arrivé à repousser mon père durant mon enfance, c'était pas pour que d'autres viennent m'imposer quoi que ce soit.* » (p. 73). Il produira d'ailleurs un lapsus : « *Soit vous étiez parmi les gens qu'on craignait, soit vous étiez parmi les gens qui étaient craints.* » (p. 73) nous révélant comme une nécessité de la violence, un choix qui n'en est pas, un choix qui s'impose à lui comme la seule et unique solution.

On perçoit chez le participant une volonté de travailler sur lui-même, d'apprendre et d'évoluer. Il nous dit avoir suivi tant de formations mais semble pourtant être toujours dans une grande difficulté concernant la reconnaissance et l'acceptation des émotions qu'il semble vouloir nier, supprimer ou contrôler, dans une possible tentative de protection contre la douleur qu'elles provoquent : « *Ce genre de choses, je les ai travaillées déjà en psychologie et avec dans dans dans les centres dans lesquels je suis. [...] L'explication, je l'ai. Le b.a.-ba, on me l'a donné. Je l'ai eu, plusieurs fois même, mais j'arrive pas à le mettre en pratique.* » (p. 86) // « *L'impression d'avoir fait l'université moi de l'émotion, hein.* » (p. 87).

On constate aussi une difficulté de différenciation des émotions chez le participant qui semble par exemple, douter de la distinction entre la peur et la colère, ou en tout cas, vouloir se défendre d'un éventuel caractère commun à ces deux émotions, sans que nous l'ayons pourtant sollicité à ce propos : « *Donc je peux dire que la violence qui se grandit en moi alors que je suis en colère vis-à-vis de quelqu'un, c'est pas de la peur,*

*ça n'a rien à voir. » // « Je, je sais qu'il y a 4 grandes émotions, mais bon je sais pas si la peur et la colère doivent être dissociées. » (p. 76).*

En nous parlant de cette colère qu'il compare à une boule de feu, le participant nous exprime toute sa détresse concernant son incapacité malheureuse à la contenir et à la contrôler, à empêcher les dégâts qu'elle peut provoquer : *« Donc je sais que c'est c'est c'est, c'est cette boule de feu, ce, ce moi en l'intérieur que je ne veux pas être, il est là, il est là, il est prêt à tout moment à agir. » (p. 75).* // *« Et que malheureusement vous n'avez pas encore compris quel mécanisme mettre en place chez vous pour justement, je vais dire, dissiper cette euh, cette boule de feu, la faire sortir sans qu'elle ne fasse de dégâts quoi. Voilà, c'est, c'est moi, c'est vraiment, c'est vraiment ça qui me fait peur. C'est que quand ça arrive, je sais que ça va arriver, mais je ne n'ai pas encore trouvé de manière de la dissiper avant. » (p. 77).*

Nous ne pouvons nous empêcher de faire le lien entre cette légère confusion entre peur et colère et le vécu précoce du participant, à la fois rebelle et terrifié face à son père. Nous portons également notre attention sur le choix des mots de Monsieur Idri qui compare sa colère à une boule de feu, et son père à la montagne de feu. Comme si la colère en lui, qu'il tente en vain de comprendre et de maîtriser depuis toujours, pouvait représenter le père que le participant aura dû affronter et supporter toute sa vie, en laissant de côté ses désirs et son bonheur. Bien que l'émotion soit déjà bien présente plus tôt dans l'entretien, c'est d'ailleurs lorsque le participant nous parle de ses rêves d'adolescent auxquels il aura dû renoncer pour travailler et subvenir aux besoins de sa famille (à la place du père) que le participant se met à pleurer pour la première fois de l'entretien.

Monsieur Idri nous dit également avoir construit son rapport à la femme, et même à son éventuelle future femme, selon une phrase de son père, un jour, alors qu'il battait sa mère : *« Il m'a dit, tout simplement et c'est avec ça que j'ai dû faire mon parcours, je devais avoir l'âge de 13 ou 14 ans maximum : Ta maman, pour toi, c'est ta maman. Pour moi, ce n'est qu'une femme et une étrangère. Tu comprendras quand tu seras plus grand. » (p. 72).* Bien que notre participant nous dise ne jamais avoir compris les propos de son père, nous pouvons nous questionner sur l'impact de ce discours, même inconscient, sur la construction identitaire et relationnelle d'un jeune homme. Comment investir une relation saine et amoureuse à une femme si celle-ci, lorsqu'elle n'est pas sa propre mère, est une étrangère ? Qui le participant peut-il alors investir sainement ?

Monsieur Idri nous parle de l'injustice qu'il dit avoir vécue lors du divorce de ses parents, ou plutôt lorsque sa mère décide de quitter son père. Bien que le participant nous dise avoir donné sa bénédiction, « avoir pris soin de la laisser partir » (p.84), comme si la décision lui appartenait, il semble garder une certaine

rancœur envers sa mère et surtout, il semble avoir vécu ce départ comme un abandon de la part de la seule personne qui lui ait jamais semblé être bonne, et sans doute, comme un indice de son manque de valeur en tant que personne : « *Donc j'avais 26 ans. Et ma maman a quitté la maison familiale, je vais dire au moment où moi je vivais là quoi donc euh. Ça a été une période aussi encore, que j'ai trouvée injuste quoi.* » (p. 84). Il semble ensuite vouloir d'une part se défendre de cette pulsion négative naissante envers sa mère, d'autre part, peut-être reprendre le contrôle de la situation en endossant à nouveau la responsabilité des décisions prises : « *À l'égard de ma mère. C'était ma seule façon de la protéger, elle. C'était de rester à côté de lui. Il fallait que je prenne sa douleur quoi.* » (p. 84). Par ailleurs, il nous semble que le participant ait également (et peut-être tout à fait inconsciemment) voulu rester loyal à son père : « *Je pense que si j'étais resté à côté de ma mère, la trahison que j'aurais mis à mon père ne l'aurait pas arrêté dans ses actes à notre égard quoi [...]* ». (p. 84).

Rencontrer l'amour et construire une relation stable et saine sont pour Monsieur Idri le but principal de la vie. Un objectif difficile à atteindre puisqu'il s'avère particulièrement laborieux pour notre participant d'accorder sa confiance : « *Mais même s'il y a quelqu'un ne fait pas spécialement le mal, même pour je vais dire, un détail, je peux me mettre dans dans dans dans la tête que que que les choses vont mal autour de moi, parce que tout simplement je l'ai pensé, alors qu'il se passe rien quoi. Et là, il y a l'état de colère qui surgit et qui vient toquer à la porte, et qui me remet dans un état de méfiance, de de paranoïa.* » (p. 88). Ces propos de Monsieur Idri lorsqu'il parle de ses relations nous rappellent d'ailleurs ce que nous avons nous-même vécu avec lui d'abord par téléphone, puis en début d'entretien.

Dans sa recherche de l'amour, Monsieur Idri semble avoir en tête un idéal de femme bien précis : « *Quelqu'un qui a une situation. [...] qui n'est pas dans l'addiction, qui n'est pas dans, dans la drogue, qui n'est pas dans. Donc qui a un travail, qui a un emploi, quelqu'un avec qui on peut vraiment regarder le futur quoi. Vraiment quelqu'un qui a, par la même occasion, 15 ans de moins que moi quoi.* » (p. 80). Nous pouvons constater que cette description représente finalement tout l'inverse de Monsieur Idri. Par ailleurs, lorsqu'il trouve cet idéal féminin, à deux reprises au cours de sa vie, d'abord très jeune, ensuite tout récemment, il est malgré lui et à son grand désespoir, confronté à l'impossibilité de vivre la relation. Soit cet amour impossible est déterminé par un tiers : « *On ne pouvait pas être ensemble parce que elle venait d'une famille musulmane.* » (p. 80). Soit, le participant lui-même en est incapable : « *[...] j'en espérais un peu plus. Mais y avait pas cette flamme. Il y avait pas cet amour.* » (p. 81). Comme si l'amour lui était impossible dans une relation saine et équilibrée, contraint de reproduire dans toutes ses relations conjugales une dynamique conflictuelle, telle qu'il l'avait connue chez ses parents.

Le participant semble malgré lui choisir des partenaires qui lui ressemblent. D'une part, ce choix peut peut-être donner l'impression à Monsieur Idri de mieux connaître l'autre, qui peut alors ne plus être considérée comme une étrangère. D'autre part, choisir un objet sexuel « à son image » pourrait être la seule façon que le participant aurait trouvée pour tenter de s'aimer lui-même. « *Et là, les les premières personnes, femmes avec qui je vais dire, j'ai, j'ai vécu des, pas toutes hein, excepté d'une d'une d'une d'une seule, mais les autres, c'étaient des des, des des jeunes filles perdues quoi, aussi, dans le même état que moi. Pour certaines, même des des filles qui étaient amenées à à travailler dans dans dans dans la prostitution, donc euh. C'était pas, c'était présenté comme des gens qui étaient à respecter, comme des êtres humains à respecter.* » (p. 73). À travers cette citation, nous pouvons nous faire une idée de l'impact de l'influence que les propos du père ont pu avoir sur la représentation de la femme que le participant a développée avec les années. Mais nous pouvons également entendre toute la vulnérabilité narcissique dont le participant semble souffrir. En s'identifiant à ces jeunes filles, le participant nous dit ne pas être non plus lui-même un être humain respectable. Ses tentatives désespérées de trouver un autre à aimer, sans doute pour tenter d'en retirer un certain retour d'investissement narcissique et s'en trouver peut-être apaisé vis-à-vis de l'image qu'il a de lui-même, sont alors d'inlassables échecs puisque Monsieur Idri semble être dépourvu d'un narcissisme primaire équilibré et donc, incapable de s'aimer d'abord lui-même, condition nécessaire pour pouvoir se tourner ensuite vers les objets extérieurs.

Cette profonde faille narcissique se traduit constamment dans le discours de Monsieur Idri par une forte dévalorisation de soi. À plusieurs reprises, le participant nous fera part d'une image de soi plutôt dégradée, d'un questionnement concernant l'intérêt que les autres peuvent bien lui trouver : « *Ben voilà, ces femmes plus intéressantes, elle s'intéressent à moi pourquoi ?* » (p. 74). Ce manque d'amour-propre semble mener notre participant à être dans l'incapacité de s'écouter, de vivre et d'agir dans son intérêt, selon ses désirs ou même, tout simplement, de pouvoir être lui-même : « *[...] de conditions dans lesquelles j'acceptais de vivre avec les gens, qui n'était même pas moi-même quoi.* » (p. 81). Continuellement tiraillé entre ce qu'il voudrait et ce qu'il fait, jusque dans l'entretien, avec nous : « *Écoutez, je pense que je me suis ouvert, je me suis ouvert euh... à 100% dans ce que je, ce dont je voulais vous parler et du moins ce qui, pas ce dont je voulais parler, ce qui me semblait en rapport de de ce que vous pourrez en tirer de du travail qu'on vient de faire ensemble.* » (p. 91).

Nous pensons comprendre que lorsqu'il est en relation, le participant ne peut d'abord s'empêcher d'être impulsif et de vouloir aller beaucoup trop vite dans la relation, en idolâtrant d'abord sans doute sa partenaire, et en projetant sur elle tous ses désirs d'idéaux inatteignables. Le risque de déception est alors grand et la désidéalisaiton ramène assez rapidement notre participant à la réalité. Il commence à douter de l'autre, comme s'il était finalement impossible que cette relation soit bonne (la relation étant sans doute

pour lui toute bonne ou toute mauvaise), et que l'autre puisse être réellement sincère et amoureux. Comme s'il ne le méritait pas et ne pouvait finalement jamais avoir droit au bonheur conjugal qu'il recherche : « *Si je suis, si je suis même je vais dire... en relation avec quelqu'un et que je suis, je suis incertain de... De, de comment... Ben de la vérité de sa part, [...] Donc si je doute, c'est qu'il y a pas de doute. [...] Il y a quelque chose qui va me prouver que j'ai raison.* » (p. 76).

Cette recherche de la preuve du manque d'amour et de sincérité chez l'autre nous fait penser à la prophétie autoréalisatrice de Merton. Nous pouvons penser que les comportements, les perceptions et les interprétations de notre participant sont inconsciemment vouées à rendre impossible toute relation positive. Comme pris dans une spirale infernale sur laquelle il n'a malgré lui aucun contrôle, et malgré tous ses efforts, persuadé de l'inévitable échec de la situation avant même de commencer, il serait contraint de revivre les affects négatifs et les passages à l'acte violents qu'ils impliquent : « *Vous savez la douleur que vous allez devoir passer. Mais cette douleur, malgré tout, même que vous le savez, elle arrive quand même quoi, même que vous faites tout à l'intérieur [...]* » (p. 77).

Cette interminable recherche de la femme idéale et cette sorte d'obsession pour la sincérité nous font également penser aux termes employés par le participant au sujet de sa mère : « *Le, le seul endroit où il y avait la, la sincérité et la pureté* » (p. 84). Nous pouvons faire l'hypothèse que le participant recherche vainement une personne qui pourrait remplir le vide laissé par sa mère lors de son départ. Un objet à la fois bon et idéalisé, à la fois capable de supporter la partie de lui qu'il considère comme si mauvaise, tout comme sa mère avait pu supporter son père. Mais il doit être difficile de combiner cette recherche de la femme parfaite, déjà complexe à elle seule, aux représentations féminines que le participant s'est malgré lui construites aux côtés de son père.

Monsieur Idri nous dit être tombé dans l'alcool et la dépendance après la perte de son premier amour. La dépendance à l'alcool semble être le moyen pour le participant de combler le vide que laisse la perte, dans le sens où le produit, l'objet externe, remplace l'objet humain. Et nous pensons que c'est également ce qu'il se passe lorsque le participant se sent rejeté par l'autre : « *Ben je choisis de de fêter la la séparation puisque on n'a pas réussi à à fêter, je vais dire l'union.* » (p. 75). L'alcool a d'abord une fonction d'étayage qui permet d'éviter les sentiments négatifs, d'échec et de solitude. Et lorsque Monsieur Idri décide de nous expliquer comment il a rencontré la violence conjugale, il commence par nous dire qu'il est atteint d'addiction. Il lie donc la violence à l'addiction.

Ce lien entre violence et addiction nous amène à penser la violence comme une dépendance. Et nous pensons que les propos du participant nous le permettent : « *Comment est-ce qu'on arrive à faire*

*comprendre ça à ce corps, c'est ça le problème. Et c'est la même chose quand c'est là, l'émotion négative de violence qui arrive. Je veux, je ne voudrais pas que mon corps agisse, je voudrais pouvoir le maîtriser, mais j'arrive pas à le maîtriser. Je ne maîtrise pas ce corps, voyez ce que je veux dire ? Et quand la colère est là, au même titre que ça, si je suis, c'est juste avec moi, parce que je voudrais que ce corps ne réagisse plus comme ça. Mais, quand c'est de la violence, c'est pareil. J'aimerais pouvoir contrôler ce corps et lui dire de ne pas faire surface comme une larme qui coule. Mais j'y arrive pas et pourtant je le sais. » (p. 86).*

Le comportement violent se maintient en dépit des conséquences négatives, de la souffrance et des regrets qu'il implique. D'ailleurs, lorsque nous demandons au participant ce que lui permet la violence, il nous parle d'apaisement, tout comme le toxicomane consomme pour apaiser la tension ou la pulsion.

Si le comportement violent a une fonction analogie à la consommation chez Monsieur Idri, nous pensons que cette fonction peut notamment être l'illusion du contrôle. Tout comme la substance addictive constitue une présence et un objet d'étayage contrôlable et directement disponible qui permet d'éviter l'effondrement, le comportement violent nous semble être pour notre participant un moyen de garder le contrôle, et de contrer la dimension dépressive imposante que le participant a beaucoup de mal à accepter : « *Un moment faut s'arrêter. Faut arrêter ce truc qui monte, qui serre à la gorge, les larmes qui coulent, faut arrêter. Ce corps, il doit refuser ça.* » (p. 86). Le besoin de cette illusion de contrôle semble d'ailleurs plutôt bien conscientisé par Monsieur Idri et rejoint parfaitement ce qu'il nous dit concernant sa façon d'être en relation : « *En fait, je pense que je suis quelqu'un... qui aime bien la, qui aime bien dominer, qui aime bien de de de de de de tenir les choses en main ou. Mais, facile, qui est facile à faire croire qu'il les tient.* » (p. 82).

Monsieur Idri nous parle donc régulièrement de mensonge et de trahison, de l'importance de la sincérité et du respect dans une relation car ce qui déclenche le mouvement violent chez notre participant semble être un mélange entre des sentiments de rejet et d'humiliation, ramenant certainement trop violemment le participant à ses fragilités identitaires et narcissiques. Mais le participant fera également et rapidement un parallèle entre l'émergence de la violence et le sentiment de ne rien maîtriser : « *Je n'ai, je n'ai, je n'ai rien, je ne maîtrise rien. Je suis humilié parce que je n'ai, je n'ai. Moi je ne peux rien changer de mon côté quoi. Donc je suis face à une fatalité. Et humilié.* » (p. 76).

Nous comprenons au fil de l'entretien que la violence semble surtout émerger chez Monsieur Idri en réponse à un sentiment de colère qui lui est finalement personnellement adressé. Il semble être en perpétuelle compétition avec lui-même, et l'échec, tant dans le sport ou dans le monde professionnel que dans les relations amoureuses, est insupportable. La violence aurait alors pour fonction, tout comme la consommation, de faire taire ces sentiments intolérables.



L'impossibilité vécue de maîtriser son corps et ses émotions est insoutenable pour le participant qui semble se haïr pour sa faiblesse et user alors de la violence en réponse à son sentiment d'infériorité. La violence qui émerge s'adresse donc explicitement à l'autre à un moment où le participant ne parvient tout simplement plus à gérer ses émotions qu'il estime être anormalement fortes : « *L'émotion comme ça, elle est tellement forte. Mon hypersensibilité aussi, qui est un hyper gros défaut.* » (p. 86), mais cette violence nous semble finalement s'adresser au participant lui-même, une pulsion agressive qui se retournerait vers lui pour le réduire à néant : « *Épuisé, fatigué, vidé. Et après tout, et il y a plus rien qui tourne quoi. Donc c'est même plus la peine d'essayer de réfléchir, mais à ce moment-là, toute façon après ça y a plus de réflexion, tout est cassé quoi.* » (p. 89).

Une dimension qui nous semble d'une grande importance dans la personnalité et le fonctionnement de Monsieur Idri, et qui nous permet d'ailleurs d'une part d'illustrer la faille narcissique, d'autre part de mieux comprendre le grand besoin du participant de travailler ses difficultés, est son inconsolable volonté de faire quelque chose de grand (ou de grandiose ?) et d'être reconnu pour l'avoir fait : « *Parce qu'en fait, et d'ailleurs c'est une des raisons pour laquelle je suis ici au travail avec vous. Parce que c'est pas qu'une partie de plaisir, hein là. C'est parce que j'aimerais bien sortir par la grande porte.* (Silence). (Pleure) *Et je la trouve pas.* » (p. 87).

Nous comprenons cette volonté comme une tentative de réparation d'une vie de tristesse, d'échecs et de déceptions, une tentative de rétablir une image de soi positive et peut-être même surtout, une image de soi positive dans les yeux de l'autre. La reconnaissance de l'autre étant perçue comme l'ultime remède. L'autre en général que Monsieur Idri préfère ne plus investir, de peur de se voir jugé et de souffrir : « *Oh non, ça fait trop mal, c'est bon quoi. Déjà là, le cercle est réduit. Y a ma fratrie dont je suis sûr et puis les relations conjugales, avec qui je suis censé, je vais dire, partager la sincérité et la vérité. Et déjà là, c'est douloureux, et déjà là, il y a des explosions, il y a eu des ratés. Imaginez si vous commencez avec des amis. On va pas s'en sortir hein. Trop fragile pour ça.* » (p. 90).

Nous pensons que le participant pourrait vouloir faire quelque chose de bon et de grand, être suffisamment valorisé, pour pouvoir réinvestir un jour une vie sociale, se permettre de regarder les autres, tout comme il pourrait alors enfin se regarder lui-même et se sentir suffisamment bon. Il nous dira pour clôturer l'entretien : « *Ça fait du bien d'en parler de tout ça quoi. Ça fait du bien de mettre des vérités sur, sur ce que vous êtes réellement. Ça aide à soi-même, à se comprendre. Je crois que l'importance, je vais dire, de toute la psychologie qu'on puisse trouver, c'est que les gens doivent apprendre à savoir qui ils sont et le*

*répéter et le répéter surtout ce qu'il voudrait être. Parce que finalement, on devient ce qu'on pense qu'on pourrait être. » (p. 91).*

*Résumé :*

<b>Thématiques de recherche</b>	<b>Entretien</b>	<b>TAT</b>
Rapport à la mère	<p>Nous retrouvons une relation ambivalente à la mère qu'il décrit comme la seule personne lui ayant jamais semblé être bonne, mais nous exprimant en parallèle une certaine rancœur presque inavouable face à son départ, et peut-être également face à ce qu'il pourrait juger comme une faiblesse, sa mère s'étant montrée incapable de rester, de lutter, de le contenir et de le protéger suffisamment des comportements abusifs de son père.</p>	<p>Nous pouvons constater que les planches renvoyant aux figures parentales sont plus particulièrement porteuses d'inhibitions, ce qui nous révèle une conflictualité dans la relation aux parents chez Monsieur Idri.</p> <p>A la planche 6 BM, la référence à la mère est particulièrement hésitante. La relation mère/fils semble conflictuelle et teintée d'affects négatifs, ce dont Monsieur Idri semble ensuite vouloir se défendre en nous précisant, à travers une déniégation, ne pas pouvoir se refléter personnellement dans la situation mise en scène sur la planche.</p>
Rapport au père	<p>Le participant nous semble avoir un rapport compliqué au père, le tenant explicitement pour responsable de son trop faible niveau d'éducation (et en conséquences de ses accomplissements insuffisants) et pour sa propre violence, mais nous décrivant par ailleurs une relation très proche, presque fusionnelle avec son père, comme incapable de le quitter, de s'en éloigner, même à l'âge adulte. Ce contraste nous semble finalement bien refléter le vécu précoce de notre participant, évoluant à la fois dans la peur du père, à la fois dans la position du fils préféré.</p> <p>Nous pensons que le participant s'identifie fortement à son père, reproduisant malgré lui ses comportements, notamment dans l'addiction et dans son rapport aux femmes, et réactualisant la relation père/fils dans toutes ses relations actuelles d'homme à homme dans un rapport de force.</p>	<p>A la planche 7 BM, malgré l'évocation de la différence de génération entre les deux hommes, la relation père/fils sollicitée par la planche n'est pas nommée. La relation semble conflictuelle mais plutôt sur un mode dépressif qu'agressif.</p> <p>A la planche 10, le désir parricide les pulsions destructrices sont très présentes mais éveillent parallèlement la culpabilité et la tentative d'annulation du fantasme d'attaque mortifère.</p>

<p>Représentation de la femme</p>	<p>Nous retrouvons chez Monsieur Idri une image de la femme principalement peu fiable, à laquelle il semble donc incapable d'accorder pleinement sa confiance, comme persuadé qu'une femme finira toujours par le décevoir, le trahir ou peut-être tout simplement le quitter, comme sa mère aura fini par quitter son père, le domicile familial et, en conséquence, lui-même. La construction de cette représentation problématique a plus que certainement également été influencée par les propos du père dans l'enfance du participant, insultant sa propre femme d'étrangère. Le concept d'étranger étant implicitement associé à l'impossibilité de faire confiance.</p>	<p>La figure féminine surmoïque et interdictrice apparaît aux planches 5 et 6 BM. Nous retrouvons également des personnages féminins dans une position passive à la planche 2, ou même dépressive à la planche 3 BM.</p>
<p>Vécu de la relation de couple</p>	<p>Lorsque Monsieur Idri nous décrit sa façon d'être en couple, nous retrouvons à nouveau une idéalisation importante de la relation. Cette relation de couple semblant être pour Monsieur Idri l'ultime objectif à atteindre. Malheureusement, nous pouvons imaginer que sa vision d'une sorte d'instabilité, d'imprévisibilité féminine ait pu mener notre participant à se construire une carapace, le rendant incapable d'accorder sa confiance et de s'investir sainement et durablement dans une relation amoureuse, et lui permettant ainsi finalement d'éviter la douleur associée à l'angoisse de perte, insupportable lorsqu'un autre est investi trop intensément. Monsieur Idri refuse d'ailleurs explicitement d'investir une simple relation amicale, la peur de la déception et de l'abandon étant bien trop importante.</p>	<p>A la planche 4, l'érotisation et l'idéalisation de la relation de couple sont immédiates. Le conflit lié à la relation interpersonnelle est à peine abordé qu'il se voit annulé. Les remâchages concernant l'admiration de l'homme par la femme nous rappellent également le désir de reconnaissance d'une certaine grandeur que nous avons relevé chez notre participant.</p> <p>A la planche 10, l'ambivalence pulsionnelle dans la relation de couple est plus présente. La notion d'étayage étant mise en avant, il est probable que la menace de séparation demeure sous-jacente.</p>
<p>Vécu de la violence</p>	<p>Bien que la violence soit particulièrement assumée chez Monsieur Idri comme faisant presque, nous pensons pouvoir le dire, partie de lui, nous pouvons sentir combien cette violence, cette facette imposante de sa personnalité peut être à l'origine d'une grande souffrance chez lui. Monsieur</p>	<p>A la planche 13 MF, bien que la fantasmatique mortifère ne soit jamais clairement nommée, elle est suffisamment claire et massive pour entraîner une désorganisation du discours chez notre participant. Nous pouvons également constater l'association que fait Monsieur Idri entre la « mauvaise</p>

	<p>Idri semble vivre sa violence malgré lui, comme une pulsion destructrice impossible à contenir, l'obligeant en quelque sorte à vivre et revivre une vie de déplaisir. Lorsque le participant nous parle de sa violence comme d'une boule de feu à l'intérieur de lui, impossible à contenir malgré tous ses efforts, nous pouvons comprendre combien cette violence est effractante et douloureuse pour le participant lui-même.</p> <p>Le participant nous exprime également son vécu de la violence une fois qu'elle a été exercée et il nous expose alors un sentiment de grande fatigue, de fracture, de vide, comme si tout avait été réduit à néant, lui y compris. C'est une dimension dépressive que nous retrouvons principalement chez Monsieur Idri lorsqu'il fait référence à sa violence.</p> <p>Si l'on peut retrouver le regret et la honte et la colère dans le discours du participant, ces sentiments sont principalement dirigés vers et pour le participant lui-même, la prise en compte du point de vue et du vécu de la victime n'étant jamais mentionnés.</p>	<p>d'action » du personnage masculin et la douleur que cette action semble engendrer chez lui. L'homme qui se cache le visage nous rappelle également la honte pouvant être mise en lien avec le passage à l'acte violent chez le participant.</p>
<p>Fonction de la violence</p>	<p>On retrouve à nouveau chez Monsieur Idri la violence comme besoin de garder ou de reprendre le contrôle. Ne serait-ce que dans son vocabulaire et sa posture, il semble vouloir exposer sa violence, comme pour tenter de masquer à d'éventuels opposants ses failles, ses cicatrices et sa vulnérabilité. En effet, lors de notre rencontre, si Monsieur Idri nous a d'abord vite mis dans un grand inconfort, nous avons ensuite surtout pu ressentir sa souffrance et sa grande sensibilité qu'il semblait lui-même blâmer et rejeter, incapable d'accepter cet aspect de sa personnalité, jugé trop faible, correspondant trop peu à l'unique modèle de masculinité qu'il semble avoir intégré. C'est également en réponse à cette sensibilité</p>	

	inacceptable que la colère grandit chez Monsieur Idri pour finalement faire émerger la violence	
--	---	--

#### 4. Monsieur Bianchi

##### *Contexte :*

Monsieur Bianchi nous contacte par téléphone. Il nous dit avoir discuté de notre projet de recherche avec son assistante de justice et il nous propose sa participation. Le participant nous semble fort ralenti au téléphone.

Nous ne savons pas exactement pourquoi mais nous ressentons tout de suite le besoin d'utiliser très clairement les mots de « violence conjugale » pour parler du projet. Monsieur Bianchi reprend alors ces mots en nous semblant hésitant, comme s'il ne se sentait finalement pas vraiment concerné. Nous lui demandons alors dans quelle mesure il nous propose sa participation au projet et il nous répond brièvement n'avoir pas vraiment été violent, mais avoir mis quelque chose dans le verre de sa compagne pour l'endormir. C'est du moins ce que nous comprenons ce jour-là.

Nous réfléchissons un instant à ce que Monsieur Bianchi nous apprend et, dans notre esprit, l'empoisonnement de la compagne nous semblant être d'une violence conséquente, nous décidons de le rencontrer.

Monsieur Bianchi vient d'une autre région, il travaille et ses horaires sont variables. Nous mettons nos disponibilités en commun et nous lui proposons de le recontacter lorsque nous trouvons un endroit où nous pouvons nous rencontrer. C'est finalement en prenant contact avec le Service d'Aide Sociale aux Justiciables des environs que nous trouvons un local où nous entretenir.

Le jour du rendez-vous, nous décidons d'envoyer un texto au participant pour lui signifier que nous sommes bien arrivés et que nous l'attendons à l'heure prévue. Celui-ci arrivera finalement avec 15 bonnes minutes de retard en nous expliquant s'être trompé d'heure et être parti après avoir reçu notre message.

Monsieur Bianchi est en couple et père de 3 enfants. Il est de corpulence forte et quand nous le rencontrons, il est particulièrement peu soigné. Ses vêtements sont amples, tachés et troués. Son apparence corporelle et

son apparent ralentissement psychomoteur nous amènent même à nous demander si Monsieur Bianchi n'est pas atteint d'un retard mental.

Au début de l'entretien, Monsieur Bianchi se montre très docile. Il ne pose pas de questions quand nous lui réexpliquons la nature et le déroulement de la recherche, ni lorsqu'il est amené à signer les papiers. Il ne parle d'ailleurs presque pas du tout et lorsqu'il parle, on l'entend à peine. Au fur et à mesure de l'entretien, le participant se montrera plus affirmé et il parlera de plus en plus fort.

Le discours de Monsieur Bianchi est très difficile à suivre. Tant dans l'entretien qu'à la retranscription, nous avons beaucoup de mal à comprendre ce qu'il nous dit. Les mots sont clairs, il articule et utilise un langage correct, mais nous ne comprenons rien au sens de ses phrases. Son discours est désorganisé. Il ne termine pas ses phrases. Et surtout, la plupart du temps, il ne contextualise pas du tout ce dont il nous parle. Comme si nous pouvions lire dans ses pensées, deviner ce à quoi il fait référence. L'écouter et même relire notre entretien nous demande beaucoup d'efforts.

D'autres éléments nous semblent importants à préciser. Tout d'abord, dans l'entretien, malgré le vécu douloureux que le participant nous partage, ainsi que les émotions et les pleurs qui y sont associés, nous ne nous sentons pas touchée par son discours. Nous nous savons pourtant sensible et nous avons d'ailleurs été autrement atteinte par le récit d'autres participants et donc, dans le même contexte. Ensuite, nous avons eu énormément de difficultés à analyser l'entretien de ce participant. Beaucoup plus que pour les autres. Nous ne comprenions donc non seulement rien aux propos du participant, mais nous ne comprenions rien non plus à son fonctionnement psychique. De plus, bizarrement, nous avons même des difficultés à nous souvenir du déroulement exact de notre entretien avec Monsieur Bianchi, ce que nous n'avions jusqu'alors pas non plus vécu avec nos autres participants. Nous étions dans le flou le plus total. Il nous faudra beaucoup de patience et de persévérance pour réussir à y voir un peu plus clair, et pour proposer nos différentes hypothèses dans l'analyse qui suit, peut-être un peu décousue, tout comme le discours de Monsieur Bianchi.

#### *Faits de violence :*

Monsieur Bianchi nous dit avoir été jugé pour faits de violences conjugales pour avoir tenté d'endormir sa compagne avec un mouchoir d'éther, tout en l'ayant physiquement malmenée pour y parvenir. Le participant nous raconte les faits et nous dit ne pas avoir voulu faire de mal à sa compagne et avoir juste voulu l'endormir.

### Analyse :

À la question « Qu'est-ce qui fait que vous êtes devenu la personne que vous êtes aujourd'hui ? », Monsieur Bianchi nous donne d'emblée trois éléments de réponse : son vécu, son éducation et ses défauts. Lorsque nous lui demandons s'il veut bien développer, le participant semble d'abord vouloir se définir en comparaison aux autres en général, qu'il dénigrera d'ailleurs platement tout au long de l'entretien, et dont il dit se sentir différent et incompris. Il se dit également trop sensible. Et ces caractéristiques reviendront tout au long de l'entretien.

Lorsque nous questionnons le participant sur son éducation, il nous explique avoir été élevé au sein de l'Église des mormons et avoir été interdit de contact avec les autres, avec le monde extérieur qui lui était décrit comme « le diable ». Il enchaîne directement sur son père qui était, selon lui, très autoritaire. Nous apprendrons plus tard que ce père se montrait physiquement très violent avec lui quand il était enfant mais ce n'est visiblement pas ce que le participant retient et regrette le plus. Il se plaint plutôt d'avoir dû toujours tout faire comme son père le voulait et surtout, sans jamais recevoir d'amour de sa part. Il nous dit avoir souffert de l'absence de son père. Nous comprenons que ce père était présent dans la vie du participant mais semble-t-il uniquement dans les mauvais moments : « *C'est un des trucs qui me restent de mon enfance, c'est que je regrettais que mon père faisait des activités avec d'autres enfants, avec, pour l'église. Enfin, je sais pas si c'est, c'est qu'il voulait pas être avec moi ou euh. Mais à chaque fois qu'il, que je grandissais, que je pouvais être avec lui pour faire ces activités-là, lui demandait pour changer, d'aller avec les plus vieux.* » (p. 96). Nous pouvons lire ici que le participant semble douter de sa valeur en tant que personne. Comme s'il donnait toutes les bonnes raisons à son père pour ne pas l'avoir aimé. À plusieurs reprises, le participant nous dira d'ailleurs regretter les comportements de son père comme s'il en était lui-même coupable et responsable, dans une sorte de confusion identitaire avec son bourreau : « *Bon la relation que j'avais avec mon père, c'était... Il me rabaisait fort, ça je regrette aussi. Me rabaisser tout le temps, c'est assez violent.* » (p. 96).

Concernant sa maman, Monsieur Bianchi est moins bavard. Il nous dit d'abord qu'elle était la seule qui était là pour lui mais semble ensuite penser le contraire, sans vraiment vouloir (ou pouvoir) nous le communiquer : « *Pfff, c'était ma, ma maman. C'était, c'était la seule qui était là. Quand, quand j'avais besoin. Mais maintenant avec le recul, ben je me dis que ben...* » (p. 96). Le participant semble être plutôt ambivalent dans sa relation à sa maman. Nous retrouvons cette ambivalence avec la mère dans l'analyse du TAT, où la conflictualité peut aisément être amenée, tout en étant finalement tout de suite regrettée et culpabilisée.

Nous avons le sentiment que le participant s'identifie à sa maman, il semble se reconnaître en elle qui, comme lui, n'aurait jamais fait quoi que ce soit pour elle ou selon ses propres envies : « *Elle acceptait les choses telles qu'elles étaient. Malgré qu'elle voulait autre chose, mais bon, elle ne le disait pas. C'était comme ça.* » (p.96). Le participant nous dit beaucoup, et nous ne savons pas toujours à quoi il fait référence, ne pas avoir le choix, devoir accepter et continuer. Cette tendance à se penser sans valeur au point de se substituer totalement aux désirs des autres pourrait être perçue comme une sorte d'acceptation extrême de la frustration, comme si le participant se résignait de toute façon à ne rien pouvoir faire d'autre de sa vie. Et nous retrouvons cette notion du devoir et de la relation de contrainte à de nombreuses planches du TAT où le participant semble également s'identifier le plus souvent à des personnages passifs, dans une position dépressive et de soumission. Comme une incapacité ou peut-être une peur d'être lui-même, d'oser construire et affirmer sa vraie identité. Comme s'il continuait depuis tout petit de reproduire avec les autres cette relation de frustration connue avec son père : « *Euh je faisais toutes les activités que mon père voulait que je fasse. Je faisais pas d'activité que je voulais (rire), c'était ce que lui voulait que.* » (p. 96). Comme si échouer, souffrir et peiner était les seules façons pour Monsieur Bianchi de conduire sa vie. Des éléments qui pourraient être mis en lien avec le vécu de notre participant parmi les mormons, mais qui nous rappelle également la problématique œdipienne.

Lorsqu'il nous parle de ses parents, bien que nous ressentions une certaine rancœur dans le discours, le participant semble éprouver le besoin de les protéger, de les excuser : « *Maintenant c'est leur, c'est leur vie, c'est leur euh. Je sais pas. Fin ils ont vécu aussi d'autres choses qui devaient être beaucoup plus dures que moi. Mon père aussi, lui euh. Bon c'est d'origine italienne, il a vécu jusque 14 ans sans père non plus euh.* » (p. 96). Tout en parlant de son père, nous constatons ici que le participant semble dire qu'il a finalement lui-même vécu sans père, comme s'il ne considérait pas vraiment son père comme tel mais peut-être comme une instance supérieure à laquelle le but ultime est de plaire, de satisfaire. Le participant semble en effet avoir fait tout son possible toute son enfance pour acquérir l'amour de son père : « *Donc euh, à part m'engueuler parce que j'étais pas le premier à l'école, le premier en sport ou euh... Ben ça va à l'église, j'étais premier mais (rire) je devais me lever à 6h du matin pour lire euh, tout apprendre par cœur et ça allait mais.* » (p. 96). Et d'après ce que nous comprenons, il continue aujourd'hui à assouvir les désirs de son père. Le participant nous dit par exemple très clairement s'être mis en relation avec sa compagne actuelle pour contenter son père : « *Puis j'ai rencontré ma compagne de maintenant et euh, comme mon père... Pour mon père, encore une fois, qui me disait, il faut des petits-enfants, il faut des petits-enfants.* » (p.97).

Nous pouvons faire l'hypothèse selon laquelle le participant pourrait fantasmer, en continuant à s'effacer, à se livrer tout entier aux désirs de l'autre, et surtout du père, réparer la relation chaotique et retourner à



l'état de fusion avec les objets primaires, le père étant alors lui-même considéré comme objet primaire, où le participant pourrait alors enfin satisfaire entièrement les désirs de ce père et plus encore, se sentir enfin lui-même digne d'amour.

Malgré la décision et le courage de quitter le nid familial et le monde religieux à l'âge de 18 ans avec la volonté de découvrir le monde et de tenter de vivre sa vie, dans une sorte de première pulsion de vie, Monsieur Bianchi se tourne finalement rapidement vers l'armée. Ce que nous pensons être un moyen sécurisant pour le participant de se rattacher à un cadre de vie strict et autoritaire, fort similaire à ce qu'il avait pu connaître jusque-là. Décidé à donner sa vie tout entière pour les autres, prêt à mourir dignement et à en finir avec cette vie. En attendant peut-être inconsciemment une certaine reconnaissance, jusqu'alors jamais rencontrée, et peut-être même une certaine gloire du « héros de guerre ». S'engager dans l'armée permettait peut-être également à nouveau à Monsieur Bianchi de se laisser diriger, de laisser une organisation, une instance supérieure planifier sa vie et son emploi du temps, se délestant ainsi de la lourde tâche qu'incombent par exemple les prises de décisions. En s'engageant dans l'armée, Monsieur Bianchi trouve en quelque sorte un objet dont il peut à nouveau dépendre, comme pour remplacer les objets parentaux vis-à-vis desquels il tente de prendre distance. Par la même occasion, au-delà d'un statut professionnel, l'armée donne à notre participant une place dans la société et au sein même de son système, de sa communauté. Elle lui donne en quelque sorte une identité (Léger, 2003) que Monsieur Bianchi semble peiner à trouver et à affirmer de lui-même.

Après nous avoir délibérément et très brièvement résumé ses deux seules relations amoureuses, Monsieur Bianchi nous décrit d'abord ce que nous voyons comme un effondrement narcissique massif : « *Donc à la longue ben pfff, vous sortez pas de votre noirceur. Tout est noir, tout est... Vous êtes nul, vous êtes... On peut dire euh (silence). C'est pas que vous vous faites une raison, mais... Vous êtes dépité à longueur de journée quoi. Vous êtes euh pfff. Vous voyez, pas de, y a pas de bonheur pour vous.* » (p. 97), et choisit alors d'enchaîner sur le sujet de la violence : « *Voilà. Maintenant je pense pas que après j'ai été violent.* » (p. 97). A travers ce que nous pensons être une dénégation, Monsieur Bianchi semble ici lier l'émergence de la violence aux expériences relationnelles décevantes, dans lesquelles il aurait sans doute réactualisé à chaque fois la relation traumatisante aux objets parentaux et plus précisément au père, et le sentiment de n'être rien, de ne rien valoir aux yeux des autres et finalement à ses propres yeux.

Le participant poursuit d'ailleurs en nous parlant de sa relation à ses propres enfants, comme pour appuyer le lien entre réactualisation du vécu de l'enfance et émergence de la violence. Il nous raconte avoir un jour donné une fessée à son fils et se met à nous justifier son acte comme s'il nous devait une explication et comme pour s'assurer que nous ne le jugions pas. Il nous dira même : « *Même si, c'est quelque chose que*

*j'ai entendu une fois que quand vous êtes un enfant battu, vous devenez un père violent aussi... Mais ça jamais. Je veux pas faire ça aux enfants. » (p. 98).*

Parmi ses trois enfants, Monsieur Bianchi nous parle presque uniquement de sa fille, à qui il semble également s'identifier : « *Si génétiquement, elle a eu aussi la même chose que moi ou elle prend, elle est fort sensible, elle est très sensible.* » (p. 98). Nous trouvons qu'il est intéressant de constater qu'il existe une sorte d'ambiguïté ou de confusion entre l'épouse et la fille chez Monsieur Bianchi. En effet, lorsque nous le questionnons concernant ses difficultés dans le couple, il semble prendre le temps de réfléchir et nous explique ensuite les problèmes d'hospitalisation de sa fille, ce que nous comprendrons seulement plus tard puisqu'il la nomme « elle » et que nous pensons donc qu'il parle de sa femme.

En nous décrivant sa relation à sa fille, le participant nous semble à la fois rongé par la culpabilité, à la fois incapable d'agir autrement envers elle. Le discours très désorganisé du participant nous donne l'impression qu'il se sent tout à fait dépassé par son rôle de père et submergé par son sentiment de solitude et d'impuissance. À tel point, qu'il se montre finalement incapable de nous expliquer clairement la situation. Nous nous demandons même si le participant ne se demanderait finalement pas un peu pourquoi on attendrait quelque chose de lui dans l'éducation de ses enfants alors que lui-même n'aurait fait ses enfants que pour répondre aux besoins et aux envies des autres. Il nous dira en effet en parlant de ses enfants : « *C'est moi, c'est comme si c'était ma responsabilité et si ça va pas, bah c'est de ma faute.* » (p. 99).

Lorsque nous demandons à Monsieur Bianchi comment il s'est retrouvé poursuivi pour faits de violences conjugales s'il n'a jamais été violent, il se montre d'abord confus, dubitatif et nous dit finalement qu'en tant qu'homme, il ne s'est peut-être pas rendu compte de sa force. Il nous détaille alors toute la scène, avec beaucoup d'hésitations, mais sans exprimer le moindre remords concernant son comportement. Tout à la fin de l'entretien, après avoir tenté de nous le faire dire nous-même « *Juste que... Vis-à-vis de vous, est-ce que vous considérez mon acte comme de la violence conjugale ?* » (p. 107), il nous avouera finalement à demi-mots ne pas considérer son acte comme grave et violent : « *Mais euh... c'est pas que c'est compréhensible mais. C'était pas si... (Silence).* » (p. 108). Pourtant, ce que nous avons compris par téléphone comme étant une « simple » tentative d'empoisonnement se révèle finalement physiquement beaucoup plus violent : « *J'ai pris de l'éther et c'est vrai que pour la, pour la... Pour mettre l'éther, ben je l'ai attrapée et j'ai mis euh, je lui ai mis le mouchoir sur la bouche. Elle, elle a eu mal. C'est vrai qu'on sent pas sa force. Donc... Elle dit que j'ai voulu l'étrangler mais non j'ai pas voulu l'étrangler, maintenant... (silence).* » (p. 100).

Le participant nous donne très peu d'éléments concernant les raisons ou même les émotions qui l'ont poussé à user de la violence. Néanmoins, lorsque qu'il nous dit : « *Crier... Pas, pas de discussion et crier tout le temps et je n'ai, j'en ai eu, je n'ai... [...]. Je me dis je vais l'attraper et la, la calmer une bonne fois dans le sens où je vais l'obliger à être avec moi et à m'écouter.* » (p. 99), nous ne pouvons nous empêcher de penser que Monsieur Bianchi est alors pris d'une pulsion agressive, jusqu'alors complètement tue dans toutes ses relations. Bien que cette pulsion soit clairement destructrice, nous aurions à nouveau envie de parler de pulsion « de vie » dans le sens où le participant semble alors à nouveau vouloir cesser de se soumettre et oser faire entendre sa voix. Comme si la pulsion était restée masochiste jusqu'alors, trop longtemps, pour finalement surgir et exploser, s'extérioriser en s'adressant à l'autre pour la première fois. L'autre étant utilisé comme un objet permettant l'extériorisation mais le participant ne semblant pas pour autant jouir d'une réaction quelconque de cet objet.

Après cette description courte mais crue, le participant calme ses propos et recommence à se cacher derrière une sorte de façade, comme s'il avait pu être enfin vrai face à nous le temps de nous raconter l'agression, tout comme il avait pu être enfin lui-même le temps du passage à l'acte, pour ensuite redevenir rapidement gentil, docile, effacé et soumis. Nous aurons la même impression, plus tard dans l'entretien, d'une colère cachée mais bien présente et peut-être, dorénavant, prête à surgir plus facilement et à tout moment, lorsque le participant nous parlera de sa grande sœur, qu'il semble comparer d'une certaine façon à sa compagne : « *À part la plus vieille. (Rire). Elle aussi quand elle crie, c'est violent. Elle criait.* » (p. 105) // « *Pfff, elle m'énerve quoi, je la supporte plus, je sais pas discuter avec elle, donc j'évite* » (p. 106).

Nous constatons que ce sont souvent les femmes qui provoquent des émotions vives chez Monsieur Bianchi : la mère, la fille, la femme, la sœur. À la fois, dans une certaine identification, à la fois à travers la culpabilité et la colère. En nous basant sur le récit et sur l'analyse du TAT, nous pouvons faire l'hypothèse que le participant puisse plus facilement amener une certaine conflictualité dans ses relations avec des femmes, contrairement aux hommes face auxquels il semble plutôt garder une position basse de soumission. Vis-à-vis du père et des hommes en général, comme ses collègues de l'armée par exemple, malgré les expériences désagréables qu'il aura pu connaître avec eux, le participant nous semble plutôt toujours se montrer en quête d'amour et/ou de considération.

Monsieur Bianchi nous dit avoir voulu se suicider suite au passage à l'acte violent sur sa compagne, ce que nous pourrions éventuellement voir comme un retour au masochisme. Il nous parle très explicitement de sa tentative de suicide mais il nous dit, de manière contradictoire, ne pas avoir voulu mourir. À différents moments de l'entretien, le participant se montrera ambivalent concernant son envie de vivre ou de mourir. Nous relèverons différents éléments du discours révélant, nous le pensons, des idées suicidaires bien

présentes : « *Ben que j'arrive à pas à ne pas, pas sombrer mais euh...* » (p. 99) // « *Et euh, je suis vraiment qu'une grosse merde. Suis pas fait pour vivre.* » (p. 100). C'est d'ailleurs en nous parlant de sa tentative de suicide que le participant se met à pleurer pour la première fois de l'entretien. Il pleurera ensuite à nouveau en nous parlant de sa volonté d'aller vers ceux qui sont délaissés, ce que nous pensons être en réalité son propre sentiment de rejet de la part des autres. Et le participant nous dira alors plus explicitement vouloir mourir, bien qu'il le dénier ensuite à nouveau : « *Je sais pas. J'ai dur. J'ai envie de partir en Ukraine. (Pleure ++)* (Silence). [...] *Je voulais pas. Pardon. (Vous ne vouliez pas... ?)* (Rire) *Bah arriver jusqu'à mes 30 ans. Je voulais pas de famille, je voulais pas, je voulais juste rentrer à l'armée et que, qu'on m'envoie... Disparaître. (Silence)* » (p. 102).

Par ailleurs, quand nous questionnons le participant sur sa relation de couple actuelle depuis la plainte pour violence, celui-ci semble s'étonner de la prise de distance de sa compagne, comme s'il ne comprenait absolument pas pour quelles raisons celle-ci pouvait éventuellement avoir un quelconque problème avec lui, comme si le passage à l'acte n'avait tout simplement pas eu lieu ou ne pouvait tout bêtement pas avoir de conséquence notable. Comme s'il se montrait indifférent en quelque sorte vis-à-vis de son comportement : « *Ben on était supposé être toujours en couple jusqu'à y a un mois. Plus ou moins. [...] Elle m'a pas parlé, elle m'a rien dit pendant ouais... Pendant 2, 3 semaines. Même plus... Plus un mot, plus de discussion. Et puis là, y a un mois d'ici, je dis y a problème dis donc euh. Qu'est-ce qui se passe ? Elle me dit c'est fini. Je dis ben tu pourrais me le dire déjà. Ce serait sympathique (Rire). Pas rester dans ton coin, m'éviter. Pas me parler et... pour finir me dire, c'est fini.* » (p. 106).

Au vu de notre ressenti personnel face au discours et aux démonstrations émotionnelles de Monsieur Bianchi, de notre incapacité à nous sentir touchée par ce participant et surtout, au vu des difficultés que nous rencontrons à comprendre quelque chose de lui, ce qui d'une certaine façon, nous met face à notre impuissance, nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'il pourrait exister un certain côté hystérique chez le participant. Bien que ce fonctionnement soit quelque part en contradiction avec le comportement taiseux et discret de Monsieur Bianchi en début d'entretien, nous avons en effet le fort sentiment d'un manque d'authenticité chez lui, une impression de quelqu'un qui souhaite se donner une certaine image, différente de ce qu'elle serait réellement. Comme si quelque chose ne collait pas. Comme si le participant cherchait à nous attendrir ou recherchait chez nous une attitude bienveillante (de thérapeute ?) et un certain soulagement. Sa tentative à la fin de l'entretien de nous faire dire, en quelque sorte, que nous pensons qu'il est bon et qu'il n'a finalement rien fait de mal, renforce cette idée. Également, bien que Monsieur Bianchi se plaigne considérablement de sa condition, il ne semble pas non plus vouloir agir pour la modifier. Nous pouvons dès lors nous demander s'il s'agit plutôt d'une sorte de résignation, d'acceptation de cette condition comme dans la castration, ou s'il s'agit plutôt d'une sorte d'indifférence, le participant se

complaisant peut-être finalement partiellement dans cette condition dont il se plaint, y trouvant peut-être certains bénéfices secondaires. Nous pourrions par exemple faire l'hypothèse selon laquelle le participant puisse trouver dans cette condition peu favorable un moyen de justifier ou d'excuser son peu d'investissement et d'engagement dans sa relation de couple ou dans l'éducation de ses enfants.

Par ailleurs, nous retrouvons également différentes caractéristiques psychopathiques chez Monsieur Bianchi. A commencer par l'absence de remords et de culpabilité dont il fait preuve lorsqu'il nous raconte son passage à l'acte, l'incapacité d'empathie à l'égard du vécu de sa compagne, victime de son agression, mais également l'absence de jouissance de ce comportement violent. Monsieur Bianchi montre également de grandes difficultés à trouver sa place dans les relations interpersonnelles. Notre difficulté à comprendre qui est ce participant et notre impression qu'il joue un rôle avec nous sont également des éléments que nous pourrions éventuellement prendre en compte pour appuyer cette hypothèse.

Au premier abord, Monsieur Bianchi nous semble cruellement manquer d'amour depuis toujours. Pourtant nous avons l'impression que ce n'est finalement pas vraiment l'amour de l'autre qui est recherché mais peut-être plutôt l'amour de soi. Monsieur Bianchi nous semble investir les relations aux autres uniquement parce que cela lui semblerait être dans les normes ou encore, parce que c'est ce que son père souhaite. Mais il ne semble pas retirer de plaisir de la relation à l'autre. Monsieur Bianchi nous semble perdu dans une sorte de clivage idéalisation/désidérialisation extrême du monde et des relations interpersonnelles : « *Les gens sont mauvais. En permanence. À croire qu'on ne sait pas vivre normalement en, en harmonie, tous ensemble, et, et voir les choses, accepter les choses et pas toujours chercher le mauvais.* » (p. 101).

D'une part, absolument tout est décrit comme mauvais par le participant, non seulement les autres et le monde extérieur en règle générale, mais également lui-même. Nous pouvons imaginer combien il a pu être difficile de se construire d'autres représentations pour Monsieur Bianchi au vu de son éducation hostile et de l'endoctrinement religieux vécu pendant toute son enfance et adolescence. Mais ce qui nous pose question, c'est que d'autre part, dans une sorte de clivage, il nous semble que le participant puisse finalement penser que si quelque chose est bon, ce quelque chose devrait alors être à l'intérieur de lui : « *Les deux, la première expérience que j'ai eue vraiment, c'était aussi pour juste euh, profiter de moi.* » (p. 101) // « *Une fois que j'ai eu des responsabilités dans certaines choses, mais il y en avait qui devaient, par jalousie ou par euh [...]* » (p. 102). Il nous semble en effet que si les autres peuvent l'envier ou vouloir profiter de lui, c'est que Monsieur Bianchi doit penser détenir quelque chose de bon ou d'enviable en lui.

Quand nous demandons à Monsieur Bianchi ce que les autres ne comprennent pas chez lui, il nous répond « *Pfff... Les attentes, ce que je, ce que je donne et ce que j'aimerais bien avoir. En retour. De l'honnêteté*

*et de l'amour. Un amour honnête. C'est tout. Pour qui je, pour ce que je suis. C'est tout ce que je demande. C'est tout, je demande rien d'autre. Qui a rien derrière la tête, encore une fois. Un besoin personnel, une envie personnelle de l'autre. » (p. 103). Nous avons l'impression que Monsieur Bianchi recherche la fusion, l'amour fusionnel dans lequel rien ne serait attendu de la part de l'autre, puisqu'ils ne feraient qu'un. Il nous dit aussi : « *Je cherche... Peut-être mon miroir. Je cherche quelqu'un ou qui est simple... Et qui est avec vous et qui fera tout pour vous pour euh, parce que vous, vous êtes avec, vous êtes ensemble. Que ce soit homme ou femme.* » (p. 104). Ce qui nous conforte dans l'idée qu'en effet, le participant semble se trouver bon ou du moins meilleur que les autres. Bien qu'il soit généralement, dans le reste de son discours, dans une continuelle dépréciation de soi, ces éléments nous donnent à penser que le participant, incapable d'une introspection suffisante, puisse peut-être rechercher et penser trouver chez l'autre la partie de lui qu'il pourra aimer et estimer.*

Nous relevons également un certain flou concernant l'orientation sexuelle de Monsieur Bianchi. A différentes reprises dans l'entretien, ces propos nous mènent à nous poser la question. Il se sent par exemple obligé de préciser qu'avant ses 19 ans, il n'a jamais eu de relation amoureuse avec une fille. Cela induit-il l'existence d'une expérience précédente avec un garçon ? Également, à la planche 10 du TAT renvoyant à l'expression des désirs dans le couple, il ne ressent pas le besoin dans son récit de marquer la différence des sexes. Il nous dit aussi vouloir trouver l'amour mais il nous parle d'un « autre » et jamais forcément d'une femme. Comme nous l'avons déjà indiqué, Monsieur Bianchi semble plutôt rechercher l'amour et la considération des hommes que des femmes (qui nous semblent plutôt perçues comme des rivales). Il nous dit avoir beaucoup manqué de l'amour d'un frère et se plaint particulièrement de ses relations décevantes avec ses collègues de l'armée qu'il aurait aimé pouvoir investir autrement, de manière plus intense (frères d'armes). Il aura tendance à souvent insister sur la ressemblance ou plutôt l'indifférenciation entre l'homme et la femme.

Cette impression nous semble prendre toute son importance au vu de notre questionnement concernant l'investissement narcissique et libidinal du participant. Lui qui peine tant à investir le monde extérieur et surtout à y trouver satisfaction, lui qui se dit tout mauvais, tout en cherchant son miroir, est peut-être inconsciemment attiré vers les hommes, à la recherche de l'amour qu'il pourrait finalement lui-même se porter, et serait alors incapable de trouver satisfaction auprès d'une femme. Nous pouvons également imaginer à quel point cette facette de son identité puisse être inconcevable et inavouable pour Monsieur Bianchi, qui vit sans doute toujours malgré lui sous le joug de son père et des principes stricts et limités de l'Église au sein de laquelle il a grandi. Il nous dira au sujet de l'amour et du bonheur : « *Bah ça doit exister, je suppose. Mais, pour moi, j'y ai pas droit, non. Je l'ai jamais vécu. Puisque même dans des relations homme-homme, dans le sens amitié. Euh, en fin de compte y a jamais non plus euh.* » (p. 103).

Résumé :

Thématiques de recherche	Entretien	TAT
Rapport à la mère	<p>Le participant nous parle peu de sa mère qui semble particulièrement effacée dans le couple parental. Monsieur Bianchi nous décrit une relation ambivalente, voulant d'une part nous donner une image idéalisée de sa mère et s'en révélant finalement incapable.</p> <p>Le participant semble s'identifier à sa maman, se maintenant généralement, comme elle, dans des positions de passivité et de soumission aux autres.</p>	<p>On retrouve à la planche 5 une image maternelle représentant certainement l'instance surmoïque mais qui pourtant ne s'impose pas (qui jette un regard désapprobateur mais qui s'en va). Cette illustration de l'image maternelle nous rappelle fortement la mère que nous décrit Monsieur Bianchi dans l'entretien.</p> <p>A la planche 6 BM, la relation conflictuelle entre la mère et le fils est amenée d'emblée puis semble finalement difficilement supportable pour le participant.</p>
Rapport au père	<p>Chez Monsieur Bianchi, le rapport au père semble être le plus essentiel dans sa construction identitaire. Notre participant semble en effet s'être construit dans une recherche impossible de considération et d'amour de la part de son père. Cette vaine recherche l'ayant laissé avec des doutes considérables concernant sa propre valeur en tant que personne. Nous pouvons également constater la responsabilité et la culpabilité endossée par le participant lui-même pour des actions pourtant perpétrées par son père, dans une sorte de confusion d'identité.</p> <p>Qu'il s'agisse de son père ou de sa mère, nous pouvons ressentir une ambivalence chez Monsieur Bianchi, tiraillé entre sa rancœur et ce qui semble être le besoin de les excuser pour leur insuffisance.</p>	<p>A la planche 7 BM, l'identification de la relation père-fils est anxiogène pour le participant et le pousse à changer plusieurs fois d'interprétations, de façon à annuler l'évocation de la relation père-fils. La relation au père apparaît conflictuelle et la position supérieure du père se maintient dans les différentes interprétations (père = patron).</p> <p>A la planche 8 BM, la pulsion agressive est présente mais l'angoisse et/ou la culpabilité liée est trop forte et empêche une élaboration du récit.</p>
Représentation de la femme	<p>Nous constatons une tendance chez Monsieur Bianchi à s'identifier au féminin (sa mère, sa fille) qu'il semble considérer, tout comme il se considère lui-même, plus faible, plus sensible que les hommes, et moins capable de faire face à la dureté de la vie.</p>	<p>Dans le récit de la planche 2, tous les personnages sont actifs bien que la dimension active des personnages féminins soit sous-entendue anormale ou inutile.</p>

	<p>Par ailleurs, et peut-être finalement pour les mêmes raisons, c'est uniquement envers des femmes que Monsieur Bianchi semble pouvoir exprimer des mouvements agressifs.</p>	<p>Aux planches 4 et 6 BM, nous constatons également que la conflictualité peut être amenée dans le rapport homme-femme, ce qui n'est pas le cas dans les planches mettant en scène uniquement des hommes.</p>
<p>Vécu de la relation de couple</p>	<p>La relation de couple semble fort peu investie chez Monsieur Bianchi qui nous dit très clairement s'être mis en couple et avoir fondé une famille avec sa compagne actuelle dans l'unique but de faire plaisir à son père.</p> <p>Dans la relation à l'autre, Monsieur Bianchi nous dit principalement se sentir seul et incompris. Il semble être à la recherche de son double, de son miroir, comme s'il ne considérait finalement aucun autre digne de lui, se disant pourtant lui-même sans valeur. Comme s'il attendait inlassablement quelque chose qu'il ne cherchait finalement pas vraiment, se complaisant finalement peut-être dans sa condition, dans sa solitude.</p>	<p>Aux planches du protocole qui renvoient à la relation de couple, le participant se montre particulièrement inhibé. Les récits sont très courts. L'évocation de la relation de couple nous semble porteuse d'une forte anxiété pour Monsieur Bianchi. Nous retrouvons également la notion d'étayage et l'angoisse de séparation.</p>
<p>Vécu de la violence</p>	<p>Nous avons très peu d'informations liées au vécu de la violence de Monsieur Bianchi qui semble fort peu capable de mettre des mots sur ce qu'il ressent, peut-être incapable d'introspection ou tout simplement, d'identifier ses émotions.</p> <p>Nous pouvons néanmoins constater les conséquences du passage à l'acte violent que Monsieur Bianchi semble regretter. Pas forcément pour ce que cela implique pour la victime, la culpabilité à cet égard n'émergeant d'ailleurs apparemment pas du tout, Monsieur Bianchi semblant peu capable d'empathie, mais plutôt comme se sentant finalement incapable d'assumer ses propres actes auxquels il finit par répondre par un passage à l'acte auto-agressif en tentant de mettre fin à ses jours.</p>	



Fonction de la violence	Nous percevons dans la violence de Monsieur Bianchi une sorte de pulsion de vie, une pulsion débridée ne tenant pas compte de l'autre, une sorte de tentative d'enfin exister, de sortir de l'ombre dans laquelle il se terre depuis toujours. Ce que nous pourrions peut-être également voir comme une volonté de reprendre le contrôle.	
-------------------------	---	--

### C. Analyse transversale

Après avoir tenté de cerner et de considérer chacun de nos participants dans toute leur subjectivité et leur singularité, en essayant à chaque fois de séparer au maximum nos différentes analyses, en veillant au maximum à ne pas nous laisser influencer par nos précédentes découvertes, nous allons maintenant, au contraire, essayer de comparer nos analyses, le vécu et le fonctionnement psychique de nos participants, avec pour objectif la mise en évidence des éléments nous semblant les plus saillants, récurrents et pertinents, pouvant, nous l'espérons, nous donner des éléments de compréhension supplémentaires concernant le phénomène de violence dans le couple, et quelques éléments de réponse à nos questions de recherche.

Nous voudrions tout d'abord souligner que, malgré leur participation libre, volontaire et éclairée à notre étude sur les violences conjugales, tous nos participants se sont montrés particulièrement réticents à nous parler des violences qu'ils avaient pu exercer. En effet, même si certains d'entre eux nous ont dit assumer leurs actes, force est de constater que nous avons eu beaucoup de difficultés à concevoir clairement les comportements qui avaient amenés nos participants à être punis par la loi. Presque aucun des actes violents jugés ne nous ayant été concrètement cités et décrits. Bien que nous ayons décidé de ne pas demander explicitement à nos participants de nous décrire leurs actes violents, nous pouvons désormais réaliser que ce manque d'informations a pu également limiter notre capacité d'analyse.

Il existe une autre similarité entre tous nos participants à laquelle nous ne nous attendions pas. En effet, au vu du caractère tabou de notre sujet de recherche et d'autant plus, de la difficulté que nous avons rencontrée au niveau du recrutement, nous n'imaginions pas ressentir chez tous nos participants un tel besoin de se raconter. Nous pensons que les propos de Monsieur Wauthier l'expriment bien : « *Au tribunal, on ne m'a jamais demandé ce qui m'a, ce qui m'avait amené et poussé à devenir comme ça. À avoir posé ces actes-là, avoir eu envie de la tuer. Bah y'a jamais personne qui est venu me poser la question.* » (p. 48). Et nous pourrions également citer Monsieur Idri : « *Voilà. Si les faits sont mauvais et que ils ont estimé que c'était*

*mal, ben vous êtes, vous êtes mal jugés, sans vraiment connaître les causes et les raisons. Ils ne sont pas psychologues eux. Hein ils ne cherchent pas à savoir le pourquoi.* » (p. 90). Nous avons eu le sentiment que l'espace de parole que nous leur proposons était l'occasion tant attendue, presque inespérée, de pouvoir enfin raconter son histoire, se mettre en mots, être écouté et entendu, sans se sentir jugé. Chaque participant agissait avec nous un peu comme si personne ne s'était finalement jamais vraiment intéressé à eux, toujours considérés d'après leur(s) acte(s) délictueux, jamais selon leur vécu et leur souffrance. Un tel flot de paroles était déversé par chacun d'eux que, si nous n'avions pas été limitée dans le temps, si nous n'avions pas voulu donner une certaine direction à nos entretiens, nous pensons que nos interactions n'auraient sans doute même pas été nécessaires.

Aussi, et nous voyons d'une certaine manière un lien avec ce besoin intense de prendre la parole, nous avons ressenti avec chacun de nos participants une certaine maîtrise ou même, une prise de possession de l'entretien. Chacun d'entre eux nous a semblé, et cela nous est presque toujours apparu dans l'après-coup, avoir en effet, à un moment ou à un autre, pris le contrôle de la rencontre. Si notre propre perte de contrôle du déroulement de l'entretien nous a paru claire et évidente avec notre premier participant, Monsieur Quevrin, avec lequel nous nous sommes presque immédiatement sentie submergée par le caractère logorrhéique du discours et l'excitation excessive avec laquelle il nous racontait ses souvenirs, qui nous semblaient en outre n'avoir aucun lien avec notre sujet de recherche, avec nos 3 autres participants, la prise de contrôle s'est opérée de manière beaucoup plus subtile. Nous avons alors réalisé ce qui s'était joué dans l'entretien bien après avoir quitté notre participant.

Est-il possible que se livrer ainsi à nous soit d'une part bénéfique, mais également peut-être terrifiant pour nos participants, ce qui pourrait alors les pousser à se protéger en prenant l'ascendant sur nous, comme pour nous laisser moins de place et donc, moins de possibilité de les atteindre d'une manière ou d'une autre ? Nous nous demandons aussi si ce besoin de maîtrise de la situation, présent chez tous nos participants, pourrait être mis en lien avec une certaine pulsion d'emprise que nous avons pu percevoir dans leur discours concernant leur partenaire de vie, et qui serait dès lors peut-être également partiellement à l'origine des mouvements agressifs agis dans le couple. Et nous pouvons également nous demander si cette prise de pouvoir, ou ce besoin de dominer, aurait eu lieu de la même façon si le chercheur (nous) avait été un homme.

Cela nous amène à notre première question de recherche :

*Quelles représentations de la femme l'auteur de violences conjugales a-t-il développées ?*

Lorsque nous avons commencé à réfléchir à notre sujet de recherche et aux éléments qu'il nous semblait essentiel de creuser pour mieux comprendre comment pouvait émerger le phénomène de violence dans le couple, il nous était apparu intrinsèque d'approfondir la question de la représentation du féminin que ces hommes pouvaient avoir développée au cours de leur existence.

Une relation carencée à l'objet d'amour primaire et/ou un vécu de traumatisme dans l'enfance avaient déjà été attestés par la littérature et développés dans la partie théorique de ce travail. Cependant, ce vécu infantile ayant sans aucun doute une influence cruciale sur la construction de ces représentations, il nous semble important de préciser qu'effectivement, tous nos participants ont grandi dans un environnement familial similaire et fort peu favorable, avec un père particulièrement violent et une mère généralement présente mais effacée, soumise. Une mère qui, bien que parfois décrite comme aimante, se montre toujours incapable d'offrir la contenance et la sécurité suffisante et nécessaire pour empêcher le développement d'un attachement insécuré et l'effondrement narcissique ou peut-être déjà simplement, l'acquisition même de bases narcissiques suffisamment solides.

Nous pensons que nos participants ont donc grandi en se construisant l'image d'une femme particulièrement faible, fragile, passive et soumise, mais surtout peu fiable. On retrouve en effet à minima une ambivalence dans la relation à la mère chez tous nos participants. Une mère sur laquelle certains veulent pouvoir dire avoir pu compter, avoir ressenti la chaleur et l'amour, mais dont ils sont finalement toujours forcés de constater les défaillances. Une représentation de la femme face à laquelle ils ont dû eux-mêmes construire leur propre identité, alliant l'identification inévitable (au moins partiellement) au père, l'homme hostile et tout-puissant, avec un certain sentiment du devoir de protection de la faiblesse de la mère qu'ils veulent pouvoir aimer, la protection du reste de la famille et, dans une plus large mesure, de la femme en général. Une femme qui, d'après leur expérience personnelle et fondatrice, est d'une part si soumise qu'elle reste et subit sans rien dire, dans une relation que nous pourrions peut-être qualifier d'interdépendance, et, d'autre part, comme nous avons pu le constater chez tous nos participants, qui prend tout de même tôt ou tard la décision de partir, de quitter le domicile familial. Nous touchons peut-être ici les prémices de ce qui pourrait peut-être avoir éveillé chez nos participants quelque chose de l'ordre du risque de la perte de l'objet d'amour ou encore, de l'angoisse de la séparation.

Ce constat concernant nos participants et leur construction identitaire nous rappelle également les masculinités de Raewyn Connell. Nous pouvons en effet constater combien leur parcours de vie ne leur a pas permis de percevoir les pratiques de genre autrement que par la position dominante des hommes et la subordination des femmes. Il était sans doute presque inévitable pour nos participants d'adopter ou tout au moins, d'essayer de correspondre à la position masculine hégémonique, seule opportunité qu'ils semblaient

tous penser être en mesure de saisir pour peut-être pouvoir être acceptés et reconnus comme des hommes dignes de ce nom aux yeux de leur propre père. Cette limite de choix dans la construction de soi nous semble particulièrement bien illustrée par les propos que nous avons déjà relevés chez Monsieur Idri, usant pour sa part de la violence dans divers domaines de la vie : « *[Soit vous étiez] parmi ceux qui craignaient les autres, soit vous étiez parmi ceux qui, qui étaient craints des autres.* » (p. 73). On peut bien distinguer ici la position que le participant se sent obligé de prendre et correspondant particulièrement bien aux différentes masculinités que Vuattoux (2013) dit exister, toutes centrées autour de la domination, à savoir, être le dominant ou le dominé.

Seul le récit de Monsieur Quevrin nous semble différent et ne pas tout à fait corroborer l'histoire des autres. Nous constatons tout d'abord, contrairement aux trois autres récits, la forte présence de la mère dans le discours du participant. Bien que le père soit d'autant plus mentionné, la différence avec les autres participants reste significative. Aussi, bien que l'environnement familial soit également teinté d'une violence conséquente, la mère et la femme chez ce participant sont toutes deux plutôt décrites comme fortes, mais elles sont également froides et punitives. Les relations sont conflictuelles et peu porteuses d'amour.

Cette question de la construction de la représentation du féminin nous semble finalement insuffisante. Nous pensons qu'elle ne peut pas être l'unique représentation qui puisse nous aider à comprendre comment s'instaure la violence dans le couple. Nous avons en effet pu constater dans nos différents entretiens à quel point la place du père était importante. À quel point, malgré la peur et la violence qui ont caractérisé la relation au père pendant toute l'enfance, tous nos participants, sans exception, avaient gardé contact avec ce père à l'âge adulte, avaient pardonné ou même, tentaient toujours de le protéger ou d'excuser les comportements abusifs.

Nous pensons donc que les participants se sont non seulement construits une représentation bien spécifique de la femme, mais également une représentation de l'homme, qui puisse peut-être, d'une certaine façon, normaliser, rendre plus acceptables et compréhensibles les comportements de leur propre père autrefois, mais également, leurs propres comportements aujourd'hui. Une image de l'homme que nous percevons donc généralement comme patriarcale, tantôt se sentant le droit, ou plutôt même le devoir, du haut de toute leur grandeur d'homme, de tout contrôler, de tout décider pour tout le monde. Tantôt se sentant le devoir de subvenir à tous les besoins de la famille, comme si l'homme était le seul en mesure de pouvoir remplir cette fonction, bien loin des rapports égaux entre homme et femme, pourtant supposés être aujourd'hui psychologiquement plus intégrés, comme le mentionnait Eric Macé (Tardy-Joubert, 2020). Nous relevons aussi chez nos participants ce besoin ou ce sentiment de devoir être capable de tout, cette nécessité de la toute-puissance qu'ils se révèlent évidemment ne pas pouvoir atteindre, mais qui semble pour eux être

synonyme d'un véritable échec et conséquemment, d'une grande souffrance, venant d'autant plus creuser leur faille narcissique béante.

Suite à nos différentes analyses, nous pensons qu'il peut être pertinent de relever la construction d'une troisième représentation qui semble également avoir une influence dans l'émergence de la violence : la représentation du couple. Nous avons pu le lire chez Vasselier-Novelli & Heim (2010), les représentations du couple semblent être identiques chez la plupart des auteurs de violences conjugales qui souhaitent dans l'idéal, ne faire qu'un avec leur partenaire. Nous avons pu constater chez nos participants une véritable idéalisation de l'image du couple. Au vu de l'expérience d'un couple parental plus que défaillant qu'ils semblent tous avoir eu pour exemple dans leur famille respective, nous pensons que cette idéalisation marquée de la vie de couple peut notamment découler d'un possible désir de réparation de leur propre vécu précoce.

Malheureusement, une telle idéalisation ne peut semble-t-il mener qu'à la déception et la désidéalisée, qui mêlée au besoin de tout réussir, dans un fantasme de toute puissance, pourrait conduire nos participants aux sentiments de frustration et de colère, et ensuite au passage à l'acte et à l'exercice de la violence. Nous faisons l'hypothèse selon laquelle ces sentiments plus que désagréables, pourraient alors peut-être, dans une sorte de mouvement haineux envers soi, raviver une pulsion de mort, une pulsion d'autodestruction, plus ou moins bien mentalisée à l'intérieur selon les capacités psychiques et introspectives de chaque participant, mais jamais suffisamment, et alors impulsivement et sadiquement expulsée vers l'extérieur, comme pour tenter de se débarrasser de la douleur ingérable de l'impuissance, et adressée à l'autre, la compagne, jusque-là entièrement investie et idéalisée, et dès lors, désignée comme coupable et à la source de tous les maux.

Cette première approche de la problématique conjugale chez nos participants nous mène à notre deuxième question de recherche :

*Quel est le vécu et quels sont les affects de l'auteur de violences conjugales dans le cadre de la relation de couple ?*

Lors de nos premières recherches dans la littérature scientifique, en lisant combien les auteurs de violences conjugales pouvaient souffrir de conflits intrapsychiques et du sentiment de menace dans leur intégrité, dus à leur investissement dans une relation de couple, nous nous étions souvent demandé ce qui pouvait finalement pousser ces hommes à continuer à rechercher la vie à deux.

Après avoir rencontré tous nos participants et comme cela était attesté dans la littérature, nous pensons pouvoir dire que chacun d'entre eux semble effectivement souffrir d'une certaine vulnérabilité narcissique. Avec cette information, la première tentative de réponse que nous souhaitons apporter à notre deuxième question de recherche est l'hypothèse selon laquelle, malgré les difficultés et la menace qu'elle entraîne, la présence de l'autre serait indispensable chez nos participants. La solitude impliquant un rapport à soi trop intense, un constat trop brutal de l'absence d'amour pour soi, la présence de l'autre pourrait alors peut-être permettre de combler de manière illusoire et éphémère ce vide, cette absence de l'objet interne sécurisant et de sentiment de continuité de soi. L'autre servant alors de moyen d'étayage, nous souhaitons faire un parallèle entre ce besoin impératif de la présence continue de l'autre et le sujet de la consommation abusive d'une substance.

En effet, bien qu'un seul de nos participants nous ait admis avoir un problème avec l'alcool, chacun d'entre eux aura quand même délibérément abordé le sujet de la consommation d'alcool (et d'autres substances pour certains) pendant le court laps de temps que représentait notre rencontre, ce qui pour nous, semble plutôt révélateur. Trois d'entre eux nous ont dit, de manière tout à fait contradictoire, comme dans une sorte de dénégation, avoir bu mais ne jamais boire. Et trois de nos participants nous disent avoir consommé en réponse à un sentiment de rejet, d'humiliation ou de trahison, et utilisent notamment cette information dans la justification de leur comportement agressif envers leur compagne. Nous pouvons tout d'abord en déduire que la consommation d'alcool a certainement son rôle à jouer dans l'émergence de la violence, permettant sans doute une certaine désinhibition facilitant le passage à l'acte. Mais également, nous pensons pouvoir comprendre que, chez nos participants, l'objet d'étayage investi jusqu'alors, la compagne, ayant fait défaut, la consommation a alors ici clairement pour fonction de remplacer l'objet humain et d'éviter l'effondrement. Ce rapprochement soutient selon nous l'idée selon laquelle la solitude est insupportable pour nos participants et pourrait contribuer à expliquer pourquoi la quête de la relation de couple se maintient, malgré les conséquences négatives et la souffrance qu'elle engendre chez eux.

Cette question de la consommation nous permet de faire le lien avec la question de la dépendance. Nous avons très clairement pu constater au cours de nos trois premiers entretiens combien tout l'investissement relationnel pouvait être dirigé vers la relation conjugale, que nous pensons pouvoir qualifier de relation anaclitique, l'un n'étant semble-t-il rien sans l'autre. Même Monsieur Idri, bien que célibataire, semble vouer son énergie tout entière à la recherche de la femme qui répondra à toutes ses attentes et qu'il pourra enfin entièrement investir. Toute autre relation sociale étant soit très superficiellement investie, soit totalement évitée ou rejetée, y compris les relations aux enfants vis-à-vis desquels nos participants, apparemment trop absorbés dans leur obsession pour leur compagne, ne semblent pas pouvoir se montrer

psychiquement disponibles. Le besoin de maintenir des relations étroites et fusionnelles avec la compagne, que nous avons pu observer chez ces 3 participants, pourrait être, selon Vasselier-Noveli & Heim (2010), un moyen pour eux de protéger leur couple en s'assurant de l'indéfectibilité des liens que les unissent et les sécurisent. La crainte de l'individuation de l'autre impliquant son éventuel éloignement, perçu comme une menace pour le couple et donc en quelque sorte, pour l'identité même du participant, pourrait également expliquer le besoin que semblent ressentir nos participants d'exercer un contrôle important sur leur compagne.

Il nous semble important de préciser que bien que cette relation de dépendance à la compagne nous semble presque évidente, elle est toujours déniée par le participant. Chacun se sentant presque dans l'obligation de prouver son indépendance, en l'occurrence parfois, mais nous y reviendrons plus tard, en agissant justement la violence. Ce besoin de (se) prouver son indépendance étant sans aucun doute aussi à mettre en lien avec les représentations masculines et viriles intériorisées auxquelles nos participants, toujours en proie au pouvoir véhiculé par la masculinité dominante, semblent vouloir à tout prix pouvoir correspondre.

Seule la situation de notre quatrième participant nous semble moins claire concernant le lien à la compagne, cette dernière ayant apparemment été investie par le participant dans l'unique but de satisfaire les désirs du père. Nous sommes tentés de faire l'hypothèse selon laquelle ce participant serait plutôt toujours dans une relation de dépendance aux objets parentaux (ou tout du moins au père), dans un fantasme de retour à la fusion. Ce participant est également le seul à investir différemment la relation à ses enfants ou du moins, la relation à la fille, à travers qui il semble se voir lui-même. Une relation qui bien que difficilement gérable, prend beaucoup de place dans le récit du participant. Néanmoins l'hypothèse selon laquelle la violence serait alors utilisée dans une tentative de retrouver un semblant de contrôle et d'indépendance serait également adaptée à la situation de Monsieur Bianchi.

Une question qui nous est apparue au fil de nos entretiens et qui nous semble toujours rester en suspens au terme de nos analyses est la suivante : Qu'est-ce qui fait que la violence émerge dans une relation et pas dans une autre ? En effet, hormis Monsieur Quevrin qui n'aurait connu qu'une seule relation sérieuse et amoureuse dans sa vie, nos participants ont tous eu l'occasion de vivre des relations de couple avec différentes partenaires, et force est de constater qu'à notre connaissance, c'est-à-dire selon les dires de nos participants, la violence n'a pas toujours émergé. Si l'on s'en tient aux hypothèses selon lesquelles l'utilisation de la violence vient s'ancrer dans les suites d'un certain vécu précoce ayant mené au développement de représentations féminines et masculines bien spécifiques et à la construction d'une personnalité marquée par la vulnérabilité narcissique, nos participants ont logiquement vécu toutes leurs relations amoureuses avec le même bagage. Comment et pourquoi sont-ils alors poussés à exercer la

violence dans certaines de leurs relations, et pas dans d'autres ? Quelles pourraient être les caractéristiques distinctives entre ces relations ? En nous basant sur les données que nous avons jusque-là récoltées, nous avons donc cherché à comprendre ce qui avait pu, chez nos participants, déterminer l'apparition de la violence dans leur relation.

Nous avons malheureusement peu d'éléments nous permettant de formuler des hypothèses mais nous avons néanmoins relevé différentes pistes qu'il pourrait être un jour intéressant de davantage creuser. Tout d'abord, chez Monsieur Wauthier et Monsieur Idri, la violence semble avoir émergé dans les relations investies de manière très impulsives. Les participants nous parlent de relations plutôt passionnelles dans lesquelles ils disent s'être précipités avec, par exemple, une mise en ménage très rapide : « *Quand on est sortis ensemble, une semaine plus tard, je lui demandais pour qu'on se mette en ménage.* » (p. 55) // « [...] *j'étais même pas encore allé, je vais dire, trois fois chez elle pour passer une nuit, que j'y suis allé y habiter.* » (p. 82).

Ensuite, avec Monsieur Idri, nous avons également exploré la question de l'amour, en formulant l'hypothèse selon laquelle la violence n'avait pas émergé dans les relations dans lesquelles le sentiment amoureux ne s'était pas lui non plus vraiment manifesté. Ou du moins, pas de manière aussi intense que dans ses autres relations, dans lesquelles il avait fini par user de la violence : « *Mais y avait pas cette flamme. Il y avait pas cet amour. Avec les autres, j'étais tombé très vite amoureux. Voilà. Ouais si. Y a quand même ce fait que je n'étais pas vraiment amoureux, quoi.* » (p. 81). N'ayant pas tellement exploré cette question avec nos autres participants, nous pouvons difficilement tenter de faire un parallèle, bien que le sentiment amoureux envers la compagne nous ait semblé particulièrement intense chez nos deux premiers participants également.

Enfin, chez Monsieur Quevrin et Monsieur Wauthier, le récit de vie nous a permis d'établir l'hypothèse de l'existence d'une certaine connexion entre une relation vécue dans l'enfance et la relation à la compagne actuelle, comme une sorte de réactualisation de cette relation d'enfance marquante dans la relation actuelle, dans une certaine satisfaction hallucinatoire du désir de la mère chez l'un, et dans une sorte de désir de réparation, de tentative d'annulation de la perte de la sœur chez l'autre. Nous sommes donc tentée de faire une troisième hypothèse selon laquelle la violence pourrait émerger dans une relation lorsque celle-ci est investie d'attentes trop importantes et trop spécifiques, confrontant alors le sujet trop violemment à la réalité de son impuissance dans la réalisation et la satisfaction de ses désirs.

Au-delà de ces hypothèses que nous avons souhaité formuler à la suite de nos rencontres avec nos quatre participants, il nous semble pertinent de reprendre ici une dimension que nous avons abordée dans la partie



théorique de ce travail, à savoir qu'il est important, lorsque l'on pense les violences conjugales, de les prendre en compte dans une perspective plus globale, en prenant conscience d'une violence n'étant pas uniquement un phénomène individuel, mais également une dynamique conjugale entre un homme auteur et une femme victime. Bien que ce ne soit pas ici notre objet d'étude, il semble inévitable, pour tenter de trouver des réponses à la question que nous nous posons ici, pour tenter de comprendre pourquoi, chez nos participants, la violence émerge dans certaines relations et non dans d'autres, d'appréhender les violences conjugales à travers le caractère relationnel qui les régit, c'est-à-dire en prenant en compte la dualité qui forme le couple.

Ces premières tentatives de compréhension de l'émergence des comportements violents dans le couple nous mènent à notre troisième question de recherche :

*Comment la violence est-elle vécue par l'auteur de violences conjugales et quel rôle joue-t-elle ?*

Cette question est certainement pour nous la plus essentielle, bien qu'également, peut-être, la plus complexe, dans le sens où elle est celle qui nous a poussée à vouloir faire ce mémoire. Nous avons en effet commencé nos recherches avec une sorte de certitude sans preuve, celle selon laquelle la violence dans le couple ne pouvait que cacher la souffrance de celui qui l'exerce. Nous avons donc des idées préconçues qui auront sans nul doute dirigé nos entretiens et influencé nos analyses, ce que nous conscientisons pleinement. Nous avons cependant été rapidement confortée dans notre idée en nous plongeant dans la littérature scientifique d'orientation psychodynamique dont les auteurs étaient nombreux à émettre des idées similaires. Nous avons alors su que nous pouvions continuer à suivre cette piste en étant assurée de ne pas être totalement dans l'erreur.

Nous nous sommes donc d'abord posé la question suivante : comment ces hommes qui useraient hypothétiquement de la violence sur leur partenaire de vie en réponse à une souffrance, pouvaient-ils vivre eux-mêmes cet exercice de la violence?

Pour tenter d'appréhender cette question, nous avons souhaité demander assez explicitement à nos participants de nous décrire ce qu'ils avaient ressenti à l'intérieur d'eux avant, pendant et/ou après avoir usé de la violence. Ce qui nous semblait être des questions très simples s'est finalement avéré plutôt compliqué. En effet, bien que nos participants se soient presque tous montrés particulièrement volontaires pour essayer de nous expliquer ce qu'ils avaient pu ressentir, nous avons dû faire face à une évidente difficulté d'expression des émotions, ou même peut-être, une difficulté d'identification ou de distinction

des émotions. Les souvenirs semblaient par ailleurs frais et intacts et, bien que les mots aient été difficiles à choisir, nous avons pu sentir le caractère désagréable de ces affects encore bien présents. Nous pouvons ainsi nous demander si tous nos participants peuvent éventuellement souffrir d'une certaine alexithymie, ou encore, si cette difficulté retrouvée au niveau de la reconnaissance et de l'expression des émotions chez nos participants lorsque nous tentons d'aborder le sujet de leur violence pourrait également être un indice du caractère bouleversant que cet exercice de la violence entraîne chez eux.

Nous souhaitons préciser que si nous avons pu à certains moments sentir un côté pervers ou manipulateur chez certains de nos participants, en aucun cas, nous n'avons eu l'impression que manipulation et/ou préméditation il y avait eu concernant l'émergence de la violence. Chez nos participants, nous avons le sentiment que la violence avait toujours été exercée de manière impulsive, en réponse à une tension devenue trop rapidement trop intense et devant absolument être évacuée, exploser pour permettre l'apaisement. Comme nous l'avons lu chez Quadros de Lima Stenzel & Saraiva de Macedo Lisboa (2019), il pourrait éventuellement s'agir chez nos participants d'un manque de contrôle de gestion du stress, de trop faibles ressources psychologiques les rendant incapables de supporter suffisamment longtemps une situation inconfortable. L'utilisation de la violence leur permettrait alors d'apaiser les tensions plus rapidement.

Chez Monsieur Quevrin tout comme chez Monsieur Idri, la violence qui nous est décrite semble avoir toujours été là, tapie à l'intérieur, tout au fond d'eux. Cachée et honteuse chez Monsieur Quevrin, du moins quand la violence se tourne vers les femmes. Brandie comme une arme de protection dans tous les domaines de la vie chez Monsieur Idri, qui use de la violence également en dehors de la sphère conjugale. Cette violence semble néanmoins toujours être exercée malgré eux, lorsqu'ils se sentent submergés par leurs émotions, et doivent alors à tout prix, et tout de suite, se défaire des sensations ingérables que leur imposent leurs relations aux autres. Ces deux participants sont, d'après ce qui nous a été dit en entretien du moins, les seuls à avoir exercé la violence conjugale à plusieurs reprises. Et ils sont également les seuls à sembler en avoir honte, à réellement reconnaître le caractère problématique de leurs comportements et ainsi, à souhaiter trouver une solution pour changer et ne plus y avoir recours.

Monsieur Wauthier et Monsieur Bianchi nous semblent avoir un regard différent sur leur violence. Tout d'abord, bien que cela ne soit qu'à moitié avoué, ils semblent tous deux ne pas considérer avoir réellement commis de faute et semblent sincèrement se demander pourquoi ils sont condamnés. Chez Monsieur Wauthier, nous avons l'impression que la violence est exercée quotidiennement à travers le contrôle qu'il ne peut s'empêcher d'imposer à sa compagne. Nous pensons néanmoins que cette violence est exercée de manière tout à fait inconsciente par le participant, qui, aveuglé par ses représentations genrées, pense certainement faire de son mieux dans son rôle de père de famille. Nous pensons également qu'il est possible

que nos participants puissent ne pas toujours réaliser la gravité de leur situation conjugale et/ou familiale, étant donné les conditions qu'ils ont eux-mêmes connues dans leur enfance.

Nous pensons pouvoir dire que nos participants vivent et perçoivent leur violence de manière plutôt différente mais nous devons bien constater qu'aucun d'eux ne semble vraiment s'inquiéter des conséquences que leurs actes ont pu avoir sur leur compagne. Si les conséquences sont parfois prises en compte et poussent même certains d'entre eux à vouloir changer, ce n'est alors jamais en pensant à ce que peut vivre et ressentir l'autre, qui vit cette violence en tant que victime, mais toujours dans une optique beaucoup plus égocentrique, avec la volonté par exemple d'apprendre à se maîtriser ou encore, dans le but d'éviter les problèmes avec la justice. Chez Monsieur Idri, cet égocentrisme dans la motivation au changement est bien conscientisé et identifié, de façon tout à fait assumée : « *Moi, c'est moi que je veux aider. C'est moi que je veux sauver. Le premier que je veux sauver c'est moi. Mais je pense qu'en aidant les autres, je pourrais me sauver moi.* » (p. 91). Et Monsieur Bianchi semble plutôt se montrer inquiet concernant l'impact des violences conjugales sur les enfants, dans une sorte de questionnement en miroir avec son propre vécu d'enfant maltraité : « *Ouais, c'est, c'est un malheur pour les enfants parce que ce que vous faites, ça se répercute et on s'en rend pas compte.* » (p. 99). Mais à aucun moment et chez aucun de nos participants, la compagne n'est prise en compte en tant que victime. Nous aurions plutôt même le sentiment du contraire. Les participants, se victimisant eux-mêmes, auraient plutôt tendance à diaboliser leur compagne afin de légitimer leurs actes. Comme si nos participants étaient incapables d'empathie. Ce qui pourrait finalement sembler évidemment dans l'hypothèse, déjà évoquée précédemment, selon laquelle le participant dans une sorte de légère confusion avec sa compagne aurait des difficultés à se distinguer d'elle et à s'individuer. S'ils ne font qu'un, ils ressentent la même chose, et le besoin de se mettre à la place de l'autre n'est alors plus nécessaire. Cela expliquerait également comment l'auteur pourrait sincèrement se sentir victime, et éprouver lui-même la douleur de la violence exercée.

Si selon notre hypothèse, la violence est vécue comme douloureuse et effrayante par celui-là même qui l'exerce, nous souhaitons également tenter de répondre à la question suivante : Quelle est la fonction de la violence pour l'homme qui en use sur sa compagne de vie ? Que permet la violence à celui qui l'exerce ? Et d'autant plus, que permet-elle à celui qui l'exerce à plusieurs reprises, tout en souhaitant pourtant ne plus l'exercer ? Nous avons déjà trouvé dans la littérature quelques idées de réponses à ces questions que nous souhaitons néanmoins essayer d'approfondir grâce aux témoignages que nous allons récolter et à la lumière que nous espérons qu'ils puissent nous apporter.

Tout d'abord, tout comme dans la littérature, nous avons retrouvé chez nos participants l'utilisation de la violence comme un moyen de rétablir la proximité dans le couple. Ou, en d'autres mots, en réponse à une

angoisse de séparation. Nous nous rappelons les propos impactants de Monsieur Quevrin qui nous disait avoir enfermé dans sa chambre sa femme enceinte, de peur qu'elle ne s'en aille. Nous avons également retrouvé l'utilisation de la violence pour créer la distance. À nouveau chez Monsieur Quevrin, nous nous souvenons de l'épisode dans lequel le participant pousse sa femme et sa fille dans les escaliers en nous expliquant son besoin de prendre distance pour se calmer : « *Ni de bonne foi, ni de mauvaise foi, je voulais qu'une seule chose, c'est que ça s'arrête et que de la distance. Et impossible de faire prendre cette distance...* » (p. 32). Prendre comme exemple le même participant pour exprimer à la fois le besoin de proximité et le besoin de prendre distance nous permet ici de rappeler combien la dépendance à l'objet semble être mêlée au besoin d'indépendance, ou peut-être au besoin de nier la dépendance chez nos participants, qui semblent tous mal parvenir à combiner leur besoin d'être seul à cette impossibilité de la solitude qu'ils vivent.

Nous retrouvons aussi chez Monsieur Bianchi, à travers le passage à l'acte violent, ce que nous pensons plutôt être comme une sorte d'acte de rébellion, une volonté de renverser la situation d'autorité, dans une tentative de récupération de son identité virile. Une volonté peu assumée puisque le participant finira par tenter de mettre fin à ses jours dans l'espoir de se faire pardonner pour son acte. Cette idée nous rappelle celle d'une violence comme tentative de reprendre le contrôle que nous avons développée dans notre partie théorique, et que nous retrouvons d'ailleurs chez tous nos participants. Ce besoin à un moment donné de leur vie, plus ou moins régulièrement selon les participants, de s'affirmer, de choisir de s'imposer, ou le besoin de manifester leur désaccord, qu'ils se retrouvent tous comme incapables d'exprimer autrement que par l'agression. Nous avons par ailleurs également l'impression que la violence pouvait au contraire parfois intervenir dans une perte de contrôle, comme nous l'avons par exemple ressenti chez Monsieur Quevrin qui nous disait être continuellement en train de se maîtriser et que nous pensions peut-être user parfois de la violence lorsqu'il ne parvenait justement plus à se maîtriser. Ou encore, Monsieur Wauthier qui, pourtant quotidiennement dans le contrôle de lui-même et des autres, semble avoir complètement perdu pied en voyant sa femme le quitter.

Un élément que nous n'avons pas vraiment relevé tel quel dans nos analyses individuelles concerne le sentiment que nous avons d'une violence qui émerge dans certains cas lorsque nos participants ne trouvent plus les mots, ou ne peuvent plus s'exprimer comme ils le voudraient. Monsieur Quevrin nous dit par exemple : « *Et moi j'avais plus de répartie j'avais plus rien à dire.* » (p. 32). Ou encore Monsieur Bianchi : « *On n'arrivait pas à avoir de discussion et dès que je, j'émettais un avis ou que je disais quelque chose, ça finissait en hurlement, permanent. (Silence).* » (p. 99). Nous avons l'impression que la violence, à ce moment-là, est utilisée comme seul moyen d'expression. Ce que nous pourrions d'ailleurs peut-être mettre en lien avec l'alexithymie relevée chez nos participants. Un peu comme si submergés par des émotions

incompréhensibles ou étouffés par la place que semble alors prendre le partenaire, il ne leur restait aucun autre moyen que l'explosion physique, comme un enfant dont le fonctionnement psychique n'est pas encore arrivé à maturité va se montrer incapable d'élaboration mentale et ne pourra exprimer ses ressentis et sa frustration que par l'agressivité physique.

S'il est évoqué dans la littérature que les partenaires qui vivent de la violence dans leur couple tendent à rechercher à travers l'espace-couple le moyen de réactualiser et de réparer leur relation à l'objet d'amour primaire, ce que nous avons en effet partiellement pu observer dans nos entretiens, nous avons aussi l'impression de pouvoir dire que par ailleurs, les mêmes partenaires, ou du moins, les auteurs de la violence, étant donné que nous n'avons pas rencontré de victime, reproduisent malgré eux cette relation à l'objet primaire. Il nous semble en effet avoir pu comprendre dans le discours de nos participants combien ils regrettent généralement avoir commis les mêmes erreurs que leurs parents, entre adultes ou envers les enfants. Monsieur Idri nous dit par exemple : *« Et surtout qu'y avait des enfants dans la maison, donc c'est ce que j'avais toujours vécu et j'ai toujours ce que j'avais, ce que j'avais, ce que j'avais, ce que j'avais toujours juré de ne jamais faire. C'est d'amener de la violence dans une maison où il y a des enfants. »* (p. 75). Il nous semble donc voir la violence émerger dans la vie de nos participants comme une sorte de compulsion de répétition, une force les poussant malgré eux à reproduire des situations de déplaisir qu'ils ont eux-mêmes vécues et qui semblent être impossibles à fuir, comme liées à eux, une sorte de destin qui tendrait au rétablissement de l'état antérieur, qui les tirerait vers les origines, c'est-à-dire, vers le néant et la mort.

Ce dernier paragraphe nous mène à vouloir proposer une dernière hypothèse. Nous avons en effet l'impression de pouvoir dire que la violence chez tous nos participants semble émerger, bien qu'inévitablement dans la relation à l'autre puisqu'elle est tournée vers l'extérieur et en l'occurrence vers la compagne de vie, mais surtout et avant toute chose, en réponse à une profonde haine de soi. Le manque d'amour de soi, la colère envers soi, la honte, la culpabilité ou même la volonté de ne pas vivre... D'une manière ou d'une autre, chacun de nos participants a pu nous exprimer cette haine pendant l'entretien, de manière plus ou moins explicite selon le participant. Nous pensons donc qu'au-delà de l'attachement insécure et de la relation d'objet à l'origine de sentiments terribles tels que la frustration et l'angoisse de perte, c'est également la haine de soi qui entretient la violence chez nos participants.

Nous faisons l'hypothèse selon laquelle cette haine pourrait être liée à la pulsion de mort, à une volonté d'autodestruction du vivant qui, bien que présente chez chaque individu, serait plus forte chez nos participants, le plaisir de vivre n'ayant chez eux jamais été éveillé par l'objet primaire. Cette pulsion de destruction dont les participants pourraient vouloir se défendre et se débarrasser, ce qui les mènerait alors

à agir violemment sur l'autre, en projetant sur cet autre toute la haine et l'agressivité. Cet autre qui, dans la relation conjugale, est si proche, qu'il peut peut-être plus facilement être tenu pour responsable de ce qui est ressenti, qui peut également éventuellement être plus facilement pris pour le mauvais, dans la confusion de la proximité, et donner alors l'impression à l'agresseur de punir la bonne personne en punissant l'autre. L'autre sur qui la haine pourrait également être projetée, lui qui est aimé par le moi qui est lui-même incapable de s'aimer, trop envahi par sa pulsion de mort. Jeammet (1997) faisait référence à la tendance à la confusion entre l'objet, le désir et le moi chez les auteurs de violences, et nous nous demandons si ce n'est pas ici ce que nous pouvons parfois retrouver chez nos participants. Les hypothèses sont multiples et encore trop peu suffisamment fondées mais nous pensons en tout cas qu'à travers la violence conjugale, ces hommes cherchent quelque part à se détruire eux-mêmes.

### III. Limites

En entamant notre travail sur les violences conjugales, nous pensions orienter notre recherche sur les violences physiques uniquement. Au vu de la difficulté que nous avons rencontrée dans notre recrutement, nous avons finalement inclus dans nos critères de recherche les autres formes de violences. C'est d'ailleurs ainsi que nous avons également rencontré Monsieur Wauthier, auteur de violences psychologiques et de menaces de violences physiques sur son épouse. Nous réalisons néanmoins qu'il est difficile, sinon presque impossible, de distinguer les différentes formes de violences de manière aussi nette. Il semble en effet qu'elles soient finalement souvent toutes imbriquées au sein du couple qui souffre de la violence. Nous pensons toutefois que les différences parfois importantes entre les formes de violences exercées par nos participants sont un biais que nous devons garder en tête lors de l'analyse transversale. Il est d'ailleurs de même, au-delà des formes de violences exercées, des niveaux d'intensité de cette violence, du nombre de fois où elle a été exercée, du nombre de partenaires qui ont connu cette violence... Et également, nous pensons que la dynamique à analyser n'est pas la même lorsque, comme chez Monsieur Idri, la violence a lieu dans tous les domaines de la vie, et non uniquement dans la sphère conjugale.

Nous devons aussi rester consciente que notre échantillon de seulement quatre hommes doit certainement se révéler peu représentatif de la population générale des auteurs de violences conjugales. Notamment car, bien que même pour nos participants la tentation de minimisation de la gravité des actes est grande et présente, le fait qu'ils aient accepté de témoigner révèle une certaine reconnaissance et conscientisation de la violence qui, nous le pensons, est fort peu probablement présente chez tous les hommes qui se montrent violents dans leur couple.

Gardons également à l'esprit que nous avons récolté ici le témoignage d'une seule des deux parties formant un couple, nos participants nous ayant partagé non seulement uniquement ce qu'ils avaient bien envie de nous dire, mais également et inévitablement, uniquement ce qu'ils ont pu eux-mêmes percevoir, avec leur propre interprétation des choses. Il pourrait être considérablement riche et intéressant de recevoir le témoignage de l'autre partie, mais cela reste bien entendu un tout autre travail et une tout autre perspective d'étude.

En outre, parmi nos participants, il est à noter que seul Monsieur Quevrin, notre premier participant, s'est porté volontaire de lui-même pour participer à notre étude, sans qu'aucun intermédiaire ne soit requis pour nous faire connaître. Nous pouvons en effet nous demander dans quelle mesure, pour nos autres participants, le fait de s'être vu proposer notre étude par leur assistant de justice a pu impacter leur décision de participation.

Enfin, nous souhaitons souligner que nous n'avons rencontré nos participants qu'à une seule reprise, lors d'un entretien assez court, ce qui semble particulièrement limité pour tenter d'appréhender tout un vécu, le fonctionnement psychique et la personnalité toujours très complexe d'un individu. Sans compter que le jour, l'état physique et psychique (le nôtre et celui de nos participants) et le contexte dans lequel nous avons réalisé nos entretiens peuvent eux-mêmes avoir une influence considérable sur la récolte de nos données mais également sur nos sentiments et notre interprétation de ces données.

Tout comme nous l'avons abordé dans notre partie théorique, il existerait selon la littérature scientifique différents profils d'auteurs de violences conjugales. Bien que nous ayons bien évidemment relevé de nombreuses distinctions entre nos participants, ceux-ci se révèlent néanmoins particulièrement semblables par leur vécu précoce, leur origine en termes de classe sociale et même en termes de niveau d'éducation. Il aurait pu être intéressant de pouvoir analyser des profils beaucoup plus divergents et de pouvoir ainsi constater si nous pouvions relever les mêmes éléments d'hypothèse.

Dans les limites de ce mémoire, nous devons inévitablement nous prendre nous-même en compte. Tout d'abord, nous sommes étudiante et donc, toujours en formation lorsque nous rencontrons nos participants et lorsque nous analysons nos entretiens. Nous savons avoir été nerveuse lors de nos rencontres, et il est indéniable que notre anxiété et notre manque d'expérience ont influencé le cours de nos entretiens et notre travail. De plus, il est essentiel de rappeler que ce travail repose en très grande partie sur notre analyse personnelle et sur notre pensée subjective.

## IV. Conclusion

Dans le cadre de ce mémoire, nous avons pour objectif de réaliser une approche psychodynamique du vécu subjectif des hommes qui se montrent violents dans leur couple. En donnant la parole à ces hommes, nous souhaitons tenter de comprendre comment et pourquoi la violence était exercée sur la partenaire de vie. Dès le départ, en dépit de l'idée répandue de violences volontaires et préméditées perpétrées par des personnalités antisociales, perverses ou psychopathiques, notre volonté était de nous questionner concernant la possibilité d'une autre forme de violence, du moins, chez certains auteurs. Une violence incontrôlable exercée par un individu en détresse, une violence signe de souffrance.

C'est avec cette idée en tête que nous avons commencé à explorer la littérature scientifique d'orientation psychodynamique et que nous avons déjà trouvé beaucoup d'éléments nous permettant de mieux comprendre comment pouvait émerger l'exercice de la violence dans le couple, et nous encourageant à continuer nos recherches en allant nous-mêmes à la rencontre de ces auteurs de violences conjugales.

Nous avons d'abord choisi de nous interroger davantage sur les imagos féminines que les auteurs de violences conjugales avaient pu développer. Et nous avons pu découvrir au fil de nos entretiens une représentation de la femme plutôt similaire chez nos participants, une femme faible, fragile, passive et soumise, et surtout peu fiable. Un manque de fiabilité ayant sans doute mené nos participants à douter de la disponibilité de l'objet d'amour, se construisant ainsi sur des bases fragiles, faites de peurs de perte et de séparation.

À la suite de cette découverte, nous nous sommes également questionnée sur les représentations de l'homme et du couple développées par nos participants. Et nous avons mis en lumière notre impression d'un besoin chez nos participants de correspondre à une forme de masculinité de toute-puissance, de dominance, représentant notamment les héritages du patriarcat. Concernant le couple, nous avons également retrouvé une représentation similaire, très idéalisée, marquant le besoin de nos participants de ne faire qu'un avec leur compagne de vie.

Ensuite, nous avons souhaité nous questionner sur le vécu de nos participants dans leur vie de couple et nous avons fait l'hypothèse d'une incapacité à être seul, les poussant à s'investir entièrement dans une relation de dépendance à leur compagne. Une dépendance que nous avons souhaité mettre en lien avec les consommations abusives de substances présentes chez tous nos participants. Nous avons aussi tenté de comprendre quelles raisons pourraient expliquer l'apparition de la violence chez nos participants dans



certaines de leurs relations de couple et non dans d'autres. Quelques hypothèses ont été émises à ce sujet qui, selon nous, mériterait d'être davantage creusé.

Enfin, nous nous sommes demandé comment les auteurs de violences conjugales vivaient eux-mêmes la violence qu'ils exercent et quelle fonction cette violence pouvait remplir pour eux. Cette question nous est apparue plus compliquée à appréhender que nous le pensions. Cette violence semble en effet être douloureuse pour nos participants eux-mêmes, mais cette douleur reste difficile à exprimer et donc, à comprendre. Il nous semble ainsi avoir pu mettre en évidence une nette difficulté de reconnaissance et d'expression des émotions chez tous nos participants et nous nous demandons donc si tous peuvent peut-être souffrir d'une certaine alexithymie. Également, il nous a semblé pouvoir dire que chez chacun de nos participants, l'empathie semblait bloquée. Tous se montrant en effet dans l'incapacité de prendre en compte le vécu et le ressenti de leurs victimes. Nous avons tout de même souhaité mettre en relief notre sentiment d'une violence exercée de manière impulsive et non préméditée, plutôt perpétrée de manière incontrôlable et provoquant des sentiments désagréables de honte et de regrets.

Concernant la fonction pouvant être remplie par la violence pour nos participants, nous avons émis différentes hypothèses, pour beaucoup déjà amorcées par la littérature. Tout d'abord, la violence comme moyen de rétablir la proximité ou la distance avec le partenaire, dans une sorte d'aller-retour. Ensuite, la violence comme tentative de reprendre le contrôle, ou d'affirmer son identité, ou encore en réponse à une perte de contrôle. La violence est également retrouvée chez nos participants comme seul moyen d'expression, dans l'idée dans laquelle ils se montreraient dans ces moments-là incapables d'une élaboration mentale suffisante. Et enfin, nous avons souhaité proposer une dernière hypothèse selon laquelle la violence émergerait chez nos participants dans un objectif premier mais inconscient d'autodestruction, envahis par une pulsion de mort trop intense.

Au terme de ce travail de recherche, nous souhaitons remettre en exergue les obstacles que nous avons rencontrés pour parvenir à recruter nos participants car nous nous demandons si ceux-ci peuvent être mis en lien avec le peu de services qui existent pour venir en aide aux auteurs de violences conjugales. En effet, si nous nous sommes nous-mêmes retrouvée en difficulté pour savoir vers qui nous tourner, nous pouvons imaginer les difficultés que rencontrent les hommes qui exercent des violences conjugales mais qui souhaitent demander de l'aide pour s'en sortir. Nous pouvons d'ailleurs constater que nous avons finalement principalement trouvé un soutien dans les services judiciaires, et non dans les services psychologiques. Nous savons pourtant combien la démarche de la demande d'aide est déjà particulièrement compliquée pour tout un chacun. Nos difficultés de recrutement étant peut-être le reflet des difficultés que rencontrent les auteurs de violences conjugales pour appeler à l'aide, il est probable que la plupart de ces

hommes, ayant déjà du mal à oser s'identifier à ce lourd statut, étant en outre stigmatisés par la société, qui, certes de manière compréhensible, s'attarde beaucoup plus à venir en aide aux victimes, qui sont finalement les leurs, n'osent jamais faire cette démarche et se retrouvent alors enlisés dans leur souffrance à jamais.

Si, comme nous avons souhaité le mettre en lumière dans notre travail, ces hommes souffrent de leurs propres comportements, ils souffrent alors également du jugement et de l'incompréhension de la part des autres et de la société dans son ensemble. Il nous semble alors pouvoir penser que leur vie est donc faite de souffrance uniquement, et ce, depuis leur vécu le plus précoce, et nous pouvons sans doute alors mieux comprendre comment peut-être chez ces hommes, la pulsion de mort pourrait prendre le dessus sur la pulsion de vie.

## V. Bibliographie

Begon, R. (2013). Loi sur l'interdiction temporaire de résidence en cas de violence domestique : la lecture de deux intervenantes du CVFE. Collectif contre les violences familiales et l'exclusion. Consulté à l'adresse : <https://www.cvfe.be/publications/analyses/238-loi-sur-l-interdiction-temporaire-de-residence-en-cas-de-violence-domestique-la-lecture-de-deux-intervenantes-du-cvfe>

Cohen, L. (2018). L'envie masculine du pouvoir d'enfanter, *topique*, 2(143), pp. 17-30.

Coutanceau, R. (2006). Auteurs de violences au sein du couple. Rapport ministériel.

Criscenzo, P. (2016). La violence conjugale. Consulté à l'adresse [La violence conjugale : Actualités du droit belge \(actualitesdroitbelge.be\)](http://www.actualitesdroitbelge.be)

Englebert, J. (2017). L'adaptation du pervers et du psychopathe : compréhension phénoménologique et éthologique. *Psychiatrie, Sciences humaines, Neurosciences*, 3 (15), pp. 33-46.  
[doi.org/10.3917/psn.153.0033](https://doi.org/10.3917/psn.153.0033)

Ferraty-Giacardi, C. & Delbreil, A. (2017). Caractéristiques du fonctionnement psychique des auteurs de violences conjugales. L'abandon en question. *Perspectives Psy*, 56(4), pp. 372-378.

Ginolhac, C. & Bourdet-Loubère, S. (2018). La violence conjugale, effet de répétition des liens primaires, *Le Divan familial*, 1(40), pp. 207-218.

Jeammet, P. (1997). La violence comme réponse à une menace sur l'identité. *Filigrane*, 6(3), pp. 11-18.

Léger, J.-F. (2003). Pourquoi des jeunes s'engagent-ils aujourd'hui dans les armées. *Revue française de sociologie*, 4 (44), pp. 713-734. [Doi.org/10.3917/rfs.444.0713](https://doi.org/10.3917/rfs.444.0713)

Le Laurain, S., Fonte, D., Graziani, P., & Lo Monaco, G. (2018). Les représentations sociales associées à la violence conjugales : de la psychologisation à la légitimation des violences. *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 3-4 (119-120), pp. 211-233. [Doi.org/10.3917/cips.119.0211](https://doi.org/10.3917/cips.119.0211)

Loi du 24 novembre 1997 visant à combattre la violence au sein du couple, *M.B.*, 06 février 1998, p. 3353.

Loi du 28 janvier 2003 visant à l'attribution du logement familial au conjoint ou au cohabitant légal victime d'actes de violence physique de son partenaire, et complétant l'article 410 du Code pénal ; J. BEERNAERT, « Premier commentaire de la loi du 28 janvier 2003 visant à l'attribution du logement familial au conjoint

ou au cohabitant légal victime d'actes de violence physique de son partenaire et complétant l'article 410 du Code pénal », *Div. Act.* 2003, liv. 3, 35-39.

Manseur, Z. (2004). Entre projet de départ et soumission : La souffrance de la femme battue. *Pensée plurielle*, 2 (8), pp. 103-118. <https://www.cairn.info/revue-pensee-plurielle-2004-2-page-103.htm>

ONU Femmes. (2020). Quelques faits et chiffres : la violence à l'égard des femmes et des filles. <https://www.unwomen.org/fr/what-we-do/ending-violence-against-women/facts-and-figures>

Organisation mondiale de la santé. (2021). La violence à l'encontre des femmes. <https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/violence-against-women>

Quadros de Lima Stenzel, G. & Saraiva de Macedo Lisboa, C. (2019). Life History and Personality Characteristics of Marital Aggressors: Psychoanalytic Contributions. *Paidéia*, 29 (18). Doi:10.1590/1982-4327e2918

Razon, L. (2020). Violences conjugales et angoisses de perte d'objet, *dialogue*, 1(227), pp. 143-158.

Renaud, S. (2001). Savoir affronter la dépendance pathologique sans y rester accroché. *Le clinicien*, pp. 187-202.

Rode, D. (2010). Typology of perpetrators of domestic violence. *Polish Psychological Bulletin*, 41 (1), pp. 36-45. DOI:10.2478/s10059-010-0005-3

Romito, P. & Crisma, M. (2009). Les violences masculines occultées : le syndrome d'aliénation parentale. *Empan*, 1 (73), pp. 31-39. [Doi.org/10.3917/empa.073.0031](https://doi.org/10.3917/empa.073.0031)

Scantamburlo, G., Pitchot, W., & Anseau, M. (2013). La dépendance affective. *Revue Médicale de Liège*, 68 (5-6), pp. 340-347.

Tardy-Joubert, S. (2020, 3 novembre). La masculinité est un facteur central des violences conjugales. Les petites affiches. Consulté à l'adresse [« La masculinité est un facteur central des violences conjugales » - Actu-Juridique](#)

Vasselier-Novelli, C. & Heim, C. (2010). Représentations du couple et de la famille, chez les auteurs de violences conjugales à partir d'expériences comparées de groupes de paroles. *Thérapie familiale*, 4 (31), pp. 397-415. doi.org/10.3917/tf.104.0397

Vuattoux, A. (2013). Penser les masculinités. *Les cahiers dynamiques*, 1 (58), pp. 84-88.  
[doi.org/10.3917/lcd.058.0084](https://doi.org/10.3917/lcd.058.0084)